LE SOIR ET LE MATIN DE LA VIE

Par Anaïs de Bassanville



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Le soir et le matin de la vie Par Anaïs de Bassanville

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Beauté et bonté

Géographie amusante

Le soir et le matin de la vie

Édition de référence :
Paris, Desesserts, Éditeur.

Avant-propos.

C’est à vous que je dédie ce livre, jeunes filles qui le lirez ; ce livre, fruit de mon expérience et dans lequel je me suis efforcée de vous peindre la vie, non telle que vous la montre votre joyeuse imagination qui ne la sème que de fleurs et de plaisirs, mais telle qu’elle est réellement, c’est-à-dire remplie de devoirs sérieux et mêlée de pensées graves et austères.

À vous qui êtes assez heureuses pour vous élever sous la direction sage et prudente de votre mère et qui négligez de suivre ses conseils ; à vous aussi, pauvres enfants que le ciel a privées de cette protection sainte, je viens vous dire : Déracinez de votre cœur tous ces défauts légers en apparence que le monde loue parce qu’il s’en amuse, et qui ne peuvent vous conduire qu’à la douleur et aux regrets ; et en cela je vous parle de la coquetterie qu’il nomme élégance, de la

médisance qu'il appelle moquerie, de la paresse qu'il dit nonchalance, du désordre, de l'exaltation, qu'il qualifie d'enthousiasme ; de ces mille nuages enfin qui obscurcissent votre beau ciel, et qui doivent y attirer la foudre.

Je me suis efforcée de vous faire bien voir combien une seule mauvaise habitude déteint sur toute une brillante éducation : c'est la goutte d'encre tombée dans le verre d'eau limpide, et pour cela je vous ai raconté quelques histoires prises, non dans mon imagination, mais dans mon souvenir. Toutes les jeunes filles que je vous y montre je les ai connues, elles ont souffert par leur faute ces maux cruels dont je n'ai pu vous dépeindre que la moindre partie, et dont je vous ai épargné les circonstances les plus pénibles, pour ne pas attrister votre imagination par des peintures qui s'adressent à votre raison.

À notre époque surtout, c'est un devoir de vous apprendre la vie telle qu'elle doit être, de vous donner la main pour vous faire traverser le passage délicat qui sépare la jeune fille de la mère de famille, parce qu'à cette époque la

religion, la famille, la société sont attaquées, et que la femme est un des apôtres que Dieu a destinés à défendre ces saintes lois ; c'est par leur sagesse et leur prudence qu'elles peuvent étayer, soutenir et réparer le grand édifice social que l'on ébranle, car par leur exemple et le bonheur qu'elles répandent autour d'elles les femmes bonnes et sages réformeront leur famille, les familles réformeront leur province, et les provinces réformeront le monde.

Nous devons donc vaillamment combattre pour cette noble cause, non dans les luttes politiques, la tribune n'est pas le champ de bataille des femmes, mais en montrant à tous que le bonheur ne se trouve que dans les saints devoirs de la famille, dans les douces joies du foyer domestique. C'est, je vous le répète, jeunes filles, l'unique mission que Dieu donne à la femme, mission plus facile et non moins grande que celle qu'il a donnée jadis à ses apôtres ; pour la bien remplir, il faut qu'elle veille avec attention et amour sur les jours et le cœur de ses enfants, qu'elle apporte le respect à ses parents, à son mari le bien-être et le bonheur, enfin qu'elle

soit dans son ménage la chanson, le sourire, la consolation et l'espérance. Voilà sa mission modeste et simple, voilà sa tâche chrétienne, voilà son unique apostolat.

L’espérance et la réalité.

Première partie.

Rêveries et projets.

Mois de mai, mois des fleurs, viens rendre à l'aubépine
Ses bouquets odorants,
Ô riant mois de mai ! viens rendre à l'aubépine
La couronne argentine
De ses rameaux blancs !

Les premiers rayons du soleil de mai frappaient sur une belle et verte clairière formant comme un rendez-vous de chasse au milieu d'un immense parc, dépendance du château de ***, magnifique propriété, ayant gardé toutes ses apparences féodales, au grand ébahissement des touristes qui parcourent en curieux les sites grandioses et presque magiques du Bas-Poitou.

Des centaines de vieux chênes, au tronc peu élevé, étendaient leurs rameaux nouveaux et touffus sur une pelouse délicieuse ; en quelques endroits, ils étaient mêlés de bouleaux, de houx et de bois de taillis de toute espèce, dont les branches s'entrelaçaient de manière à former une grotte de verdure, puisqu'elles parvenaient à intercepter entièrement tous rayons de soleil. Ailleurs, ces arbres s'écartaient les uns des autres, formant de longues avenues, dans les détours desquelles la vue aime à s'égarer. Une belle pièce d'eau, où nageaient des cygnes d'une blancheur éblouissante, occupait le milieu de cette promenade délicieuse, dont elle semblait compléter le charme rêveur et l'isolement.

Deux jolies jeunes filles faisaient partie, tout en l'embellissant encore, de ce paysage enchanteur. Toutes deux, les cheveux flottant au vent, enveloppées dans une simple robe du matin, laissaient deviner que leur première occupation avait été de venir respirer en liberté l'air pur et balsamique que le lever du jour répand sur la nature. Une petite ombrelle, qu'elles avaient emportée, sans doute pour les préserver du soleil,

ne leur semblait jusque-là nécessaire que pour leur servir de canne afin de leur permettre de se soutenir presque en équilibre sur la pointe de leurs pieds mignons, exercice indispensable pour éviter, autant que cela était en leur pouvoir, l'humidité que la rosée avait fait tomber en nappe aussi brillante qu'une rivière de diamants sur le gazon où elles devaient marcher.

– Éliane ! Éliane ! tu vas trop vite, dit en s'arrêtant tout à coup une de nos charmantes promeneuses, et en mettant une main sur son cœur, comme pour en modérer les battements précipités qu'une marche forcée venait d'entraîner avec elle.

– Allons, allons, un peu de courage, je t'en conjure, Fermina ; d'ici à quelques instants nous serons arrivées à ma Thébaïde, et une fois là nous pourrons nous reposer et causer tout à notre aise, répondit avec un regard d'encouragement celle qui précédait de quelques pas sa compagne.

Fermina fit un effort pour obéir à la prière d'Éliane ; mais elle semblait si fatiguée que celle-ci s'arrêta à son tour et lui offrit son bras pour la

soutenir.

– Eh bien ! marchons doucement, dit-elle, car il est impossible de nous asseoir ici, l'herbe est trop mouillée, et je ne vois aucun siège, tandis que dans ma petite île il y a un ermitage où nous serons fort bien, je t'assure.

Tout en causant ainsi, nos deux amies reprirent leur marche, mais cette fois avec beaucoup plus de lenteur.

Le physique des gentilles promeneuses formait un contraste non moins frappant que celui de leur ardeur à la marche. L'une, Éliane, était une grande forte jeune fille, à la chevelure abondante et noire ; son œil brillant, ses joues roses, sa bouche vermeille, tout respirait la santé, la gaieté, la jeunesse dans sa beauté et dans sa force.

L'autre, au contraire, Fermina, petite et délicate, aux grands yeux bleus voilés, à la figure pâle et mélancolique, semblait un ange que Dieu a oublié sur la terre.

Moitié en la soutenant, moitié en l'encourageant, Éliane fit atteindre à son amie le

but tant désiré de la promenade matinale ; elles venaient de s'arrêter devant un ruisseau assez large.

– Voyons, Fermina, dit Éliane en riant, un grand effort, et tout est fini : il s'agit de passer ce bras de mer sur un tronc d'arbre. Te sens-tu ce courage ? tiens, je vais te montrer l'exemple !

En achevant ces paroles, elle releva avec grâce les deux côtés de sa robe pour éviter de la mouiller en cas d'accident, et d'un pied léger traversa ce pont fragile en s'écriant d'une voix belliqueuse : Qui m'aime suit ma bannière !

– Je t'aime et je te suis, dit, en prenant les mêmes précautions prudentes, Fermina, qui marcha sur les pas d'Éliane.

Ce petit coin du parc, qu'Éliane appelait sa Thébaïde, était une charmante île entourée de saules épais, dont le gazon, vert comme une émeraude, semblait tout semé de la jolie fleur appelée *wergiss-mein-nieht* ou *ne m'oubliez pas*, et de grandes cloches blanches doucement odorantes qui s'entortillaient après les joncs.

Sur l'autre rive la vue était bornée par de vieux saules, et plus près de l'eau par des buissons d'aubépine ; on ne voyait rien au-delà ; seulement de temps en temps un martin-pêcheur au plumage vert et bleu fauve s'élançait de sa retraite de verdure, et, déployant ses brillantes ailes, rasait l'eau, rapide comme le vent, et disparaissait dans le feuillage.

Une fois en possession de ce charmant Éden, Éliane alla chercher des chaises rustiques formant, en y comprenant toutefois une table travaillée de même façon, tout le mobilier du petit chalet, dont elle était la seule et unique propriétaire. Quand elles furent assises, nos amies gardèrent durant quelques instants le silence. La raison en était-elle fatigue ou rêverie ? les deux peut-être, nous le croyons ainsi ; mais la dernière n'était pas sans un charme bien doux. Les yeux fixés sur l'eau qui coulait en murmurant, l'imagination mollement bercée par ce murmure et par le frissonnement des feuilles, par le gazouillement des oiseaux et par le bourdonnement des abeilles dans les fleurs :

– À quoi penses-tu, Fermina ? s'écria tout à coup Éliane, que ce long silence fatiguait sans doute.

– À quoi je pense ? répondit la blonde rêveuse en rougissant, comme si cette question venait de faire vibrer une corde chère et cachée... eh ! mon Dieu, à rien !...

Éliane la regarda avec surprise, Fermina s'en aperçut, et voulant sans doute éviter une question nouvelle, elle continua ainsi : Quand je dis à rien, je veux te dire que ma pensée ne mérite pas la part que tu en demandes ; mais cependant si tu es assez curieuse pour vouloir la connaître, la voici : – Je pensais que ces jolies petites fleurs, et elle montra à Éliane quelques *ne m'oubliez-pas*, qu'elle tenait machinalement entre ses doigts, mériteraient mieux par leur charmant emblème que les froids jeux de mots qu'ont faits sur elles tous les poètes ; car je ne connais que Goethe dont on peut citer une description digne d'elles :

Wergis-mein-nicht, petite fleur d'azur,

Amante des eaux solitaires,

Que j'aime voir et tes feuilles légères,

Et tes pétales d'un bleu pur,

Suivre le mouvement de la vague roulante

Qui vient en s'allongeant faire ployer le jonc,

Dont la ceinture verdoyante

Entoure l'onde des vallons !

– Tu rêves donc toujours et poètes et poésie, ma pauvre Fermina ! demanda Éliane avec une affectueuse tristesse.

– Ce n'est point un rêve, c'est ma vie ! s'exclama Fermina, dont le cœur laissait s'échapper son secret, et deux grosses larmes glissèrent silencieusement d'entre les cils de ses beaux yeux voilés !

– Tu ne parles pas sérieusement, fit Éliane en prenant affectueusement entre les siennes la main humide et fiévreuse de l'exaltée jeune fille ; oh ! non, ce n'est pas ta pensée que tu exprimes ainsi. La poésie est ta vie, dis-tu ? mais, ma pauvre

amie, d'où vient ce rêve ? dans quel pays des chimères s'égarent tes songes ?

– Écoute-moi, Éliane, dit en l'interrompant d'une voix brève, Fermina. J'avais le désir et l'effroi de te laisser lire dans mon âme, et cependant, quand, hier, au milieu de tous, je te voyais gaie et heureuse, je m'aperçus qu'il m'était impossible de te suivre dans tes jeux et dans tes plaisirs, comme sans doute il te serait impossible de comprendre mes rêveries glorieuses et de partager mes espérances d'avenir ; alors je sentis qu'un abîme se creusait entre nous par mon silence, et c'est pour cela que, malgré ma répugnance à laisser fouiller dans mes pensées bien chères, même une main amie, j'ai voulu te faire lire dans mon cœur ! La confiance fortifie l'amitié : c'est donc ma confiance entière que je veux te donner, à toi, ma sœur, à toi, mon amie, à toi, qui, avec ma bonne mère, es mon uniques affection dans ce monde. Écoute-moi, Éliane, plains-moi, mais ne me fais pas entendre le blâme, il me déchirerait l'âme sans me convaincre !

Nous avons dix-huit ans à peine ; – pour toi, ma bien-aimée, la vie est belle, tu es riche, entourée ; – pour moi, pauvre fille, la vie serait triste et décolorée, seule avec ma mère, sans aucune fortune, si le désir de la gloire ne remplissait pas mon cœur tout entier.

Éliane fit un mouvement, Fermina croyant qu'elle allait parler, lui plaça vivement la main devant la bouche.

– Tais-toi, amie, continua-t-elle, et écoute mes pensées brûlantes, puisque tu as voulu les connaître. Si ma tendre mère s'inquiète de ma santé, si je languis et je meurs, comme une pauvre plante loin des rayons du soleil, c'est que l'air de l'obscurité que je respire et m'étouffe et me tue. Il faudrait à ma poitrine oppressée une atmosphère plus large, à mon regard ambitieux un horizon plus étendu, celui de l'avenir ! J'accepterais jusqu'au malheur, à condition d'entrer dans la lice, et je préfère la mort à cette continuelle monotonie des jours.

Tandis que Fermina parlait ainsi l'exaltation rendait brillants ses yeux, colorait ses joues pâles,

redressait sa taille faible et ployée comme un roseau battu par les vents. Éliane la regardait en silence, et sentait son cœur se gonfler de larmes amères !

– Quand je suis seule, continua l'exaltée jeune fille, il me semble que j'entends une voix inspirée qui me dit : Ne te décourage pas, jeune muse ; travaille et marche vers ton but ambitieux. À toi la gloire ! à toi le génie ! Alors le sommeil fuit de ma paupière, la poésie s'échappe de ma plume, et mes pensée s'envolent dans les champs brillants de l'avenir.

– Pauvre Fermina ! tu ne penses donc pas à ta mère ? demanda Éliane d'une voix émue.

– Tu vois que j'y pense, amie, puisque je me tais, et que je me sens mourir !

Comme Éliane allait répondre, une voix sévère fit entendre ces paroles : – Croyez-vous donc, orgueilleuse enfant, que la gloire soit un jouet facile et léger à porter ? Prenez garde à vos désirs ! La route qui mène aux succès est bordée de précipices ; beaucoup meurent avant d'y arriver.

En entendant parler ainsi, les deux jeunes filles se levèrent précipitamment et virent derrière le chalet, de l'autre côté du ruisseau, le digne et vénérable curé, qui s'était sans doute arrêté en entendant les étranges confidences que Fermina faisait à son amie.

– Pauvre enfant, dit-il alors à la jeune fille, j'ai dérobé votre secret, mais il est dans un cœur dévoué, dans une âme amie. Venez me voir, vous me conterez vos rêveries étranges, vos pensées poétiques, et je vous montrerai que la vie n'est pas dans ces chimères ; je vous ferai entendre, j'espère, que Dieu a donné à la femme une mission divine, et que tout ce qui tend à l'en éloigner offense le Créateur. Mais, interrompit-il avec un doux sourire, le moment serait mal choisi pour vous faire un sermon, car voici le vent qui fraîchit, et quelques gouttes qui tombent nous annoncent un prochain orage. Rentrez vite au château. Adieu ; je regagne le presbytère.

Les deux amies suivirent promptement le conseil du vénérable ecclésiastique ; elles traversèrent le ruisseau, et coururent dans le parc

comme deux biches effarouchées.

– Vite, vite, Fermina ! disait Éliane en voyant sa blonde compagne arrêtée pour reprendre haleine. Vois ces gros nuages, nous sommes menacées d'un orage épouvantable. n'entends-tu pas comme le tonnerre roule !... Allons, Fermina, du courage !

La faible enfant s'efforçait à imiter son amie et se remettait en marche, mais un peu plus loin ses forces lui faisaient encore défaut. Alors Éliane cherchait de nouveau à l'encourager par ses paroles.

– As-tu aperçu cet éclair ? disait-elle. Enveloppe-toi bien, je t'en prie, voilà la pluie qui commence à tomber, et de ma vie je n'ai vu d'aussi grosses gouttes. Prends mon bras, Fermina, et recommençons notre course ; le bruit que fait le vent en soufflant dans ces chênes nous annonce un orage terrible.

Elles arrivèrent enfin au château. – Pendant qu'elles montent dans leur chambre pour changer leurs vêtements mouillés et se revêtir d'une toilette régulière, nous allons les faire connaître

plus particulièrement à nos lectrices.

Fermina avait eu le malheur de perdre son père quelques années avant le moment où commence notre histoire, et la maladie lente et longue de M. Delcourt avait eu une triste et malheureuse influence sur la santé et l'esprit de sa fille.

Charles Delcourt était le fils unique d'un riche négociant de Poitiers ; son caractère droit et sérieux, au moment où les autres jeunes gens se livrent encore à toute la fougue de la jeunesse, avait engagé son père à le marier de bonne heure, et à l'associer à ses affaires. Charles avait obéi sans peine aux volontés de celui en qui il avait une confiance sans bornes et avait trouvé le bonheur dans l'accomplissement de ces devoirs. Une petite fille, la douce et jolie Fermina, était venue augmenter encore la félicité de cette heureuse famille. Mais, hélas ! l'adversité ne respecte rien dans ce monde, et de sa faux aiguë elle renversa le bonheur et la joie de ceux que la fortune avait jusque-là comblés de ses plus doux sourires. La banqueroute d'un correspondant et

de fortes pertes successives entraînèrent la ruine de la maison Delcourt, et forcèrent l'honnête négociant à une malheureuse faillite. Ce coup affreux dépassa ses forces, et une attaque d'apoplexie vint mettre fin à son désespoir, mais augmenter d'une manière affreuse celui de ses enfants.

Après la mort de son père, Charles Delcourt continua avec le plus grand courage la liquidation de la maison de commerce. Puis aussitôt que tout fut terminé, sans vouloir écouter les conseils de ses amis, qui l'engageaient à chercher à se créer une position nouvelle, il se retira avec sa femme et sa fille dans une modeste maisonnette située dans un site charmant du Bas-Poitou, maisonnette qui, avec une fort modique rente, formait tout le revenu de cette famille, jusque-là entourée de l'opulence et du luxe.

Madame Delcourt, avec un courage admirable, avait sacrifié toute sa dot pour satisfaire les créanciers de la maison, afin de sauver intact le nom et l'honneur de son mari ; elle supportait avec une douceur angélique et une résignation

toute chrétienne ces épreuves cruelles de la Providence. Entièrement à son mari et à sa fille, elle s'occupait de les soigner et courbait sa tête sous les décrets de Dieu, sans laisser échapper de ses lèvres un murmure, une seule plainte, de son cœur !

Charles Delcourt imitait sa douce compagne, au moins en apparence ; mais son âme succombait sous le poids de la douleur dont il avait été frappé, et au bout de quelque temps il tomba sérieusement malade. Vainement madame Delcourt appela à son aide les conseils les plus éclairés, les praticiens les plus célèbres, ils ne parvinrent qu'à éloigner le danger imminent ; mais les sources de la vie étaient taries, et une fièvre de consomption conduisit lentement le malade au tombeau.

Le seul bonheur du pauvre mourant était d'instruire et d'éclairer l'esprit doux et tendre de sa petite Fermina, et tandis que sa vertueuse épouse, suivant les lois de l'Évangile, donnait ses soins aux détails les plus humbles de la maison, le malade et l'enfant, tous deux cherchant à

ranimer leur faiblesse sous les bienfaisants rayons du soleil, laissaient épancher les pensées de leur âme, Charles murmurant des regrets, Fermina bégayant l'espérance.

Pendant sa maladie, le caractère froid et sérieux de M. Delcourt avait subi une transformation étrange ; une exaltation fiévreuse s'était emparée de son esprit, il pleurait ses belles années passées ainsi dans l'isolement et l'obscurité, et il sentait combien ses amis avaient eu raison quand ils voulaient le retenir au milieu d'eux ; enfin il comprenait, mais trop tard, que l'activité et le travail l'auraient sauvé de lui-même, lui eussent conservé la santé, en le mettant à même de reconquérir un fortune pour sa femme et son enfant, que son découragement laissait presque plongées dans la misère.

Malheureusement l'exaltation du père se reflétait dans l'âme impressionnable de sa fille, et avait développé en elle ce besoin d'émotion et de gloire qui la minait sourdement, et qu'elle avait cherché vainement à combattre en se livrant à l'étude et à la méditation ; mais ses études, loin

de vaincre ses penchants, les exaltaient au contraire ; car si elle songeait à lire, elle prenait de préférence cette douce distraction dans les poètes célèbres, et la poésie était le rêve de son âme. Si au contraire elle se livrait aux pensées de son âme, ses méditations la conduisaient au même but, et quelquefois elle restait des journées entières inactive, écoutant le murmure des feuilles, le chant des oiseaux, enfin les mille voix qui faisaient retentir leur gracieuse solitude.

La santé de Fermina se ressentit cruellement de cette vive exaltation, et l'excellente mère, effrayée pour sa fille, son unique bien dans ce monde depuis la perte douloureuse qu'elle avait faite de son mari, quitta son humble retraite et conduisit la jeune malade à Poitiers. Le changement d'air fit renaître les couleurs effacées sur les joues blanches de Fermina. Madame Delcourt crut que le séjour de la ville produisait cet heureux effet, et sur les conseils de ses amies, plaça son enfant chéri dans un couvent célèbre, où étaient élevées toutes les jeunes filles des principales maisons de la province.

Fermina se distingua bientôt parmi ses gentilles compagnes ; on encouragea ses dispositions heureuses, et la jeune enthousiaste qui vit ses poésies enfantines regardées comme des chefs-d'œuvre par les élèves, se crut appelée par le ciel à prendre place parmi les neuf sœurs, en un mot à devenir une dixième muse.

La directrice de la maison, femme sage et prudente, s'aperçut promptement de ces pensées d'orgueil et de gloire, elle en plaisanta notre jeune amie, et engagea ses compagnes à en rire devant elle ; mais le coup était porté, et le mal avait déjà jeté de profondes racines. Seulement Fermina prit le parti de dissimuler ses travaux, de cacher aux yeux de tous ses compositions, en un mot d'être poète dans son cœur et pour elle seule, croyant, la pauvre enfant, que l'envie avait dirigé ces attaques.

Parmi les demoiselles de famille qui se trouvaient au couvent avec elle, Éliane de Mautconseil était celle vers laquelle le cœur de Fermina s'était laissé entraîner tout d'abord. Nous l'avons déjà dit plus haut, la dissemblance

physique la plus complète se faisait remarquer entre elles ; eh bien, leur moral l'était au moins autant. Éliane avait un caractère loyal, franc, ouvert ; elle aimait Fermina d'une amitié presque protectrice, et de toute son âme elle était entrée dans le complot de la directrice pour plaisanter sa pauvre amie ; elle croyait la guérir ainsi de ce quelle appelait sa *maladie poétique*.

– Tu veux donc devenir un bas-bleu de province ? lui disait-elle quelquefois en riant. Fi ! Fermina, tu es trop jolie pour ce rôle, et puisque tu aimes tant la poésie, pénètre-toi de ce que dit Molière dans *les Femmes savantes.*

Fermina haussait les épaules avec un triste sourire, mais sans vouloir répondre ; pourtant elle pardonnait tout à son amie, même ces plaisanteries qui lui blessaient si cruellement le cœur !

Nos deux jeunes filles sortirent du couvent à peu près vers la même époque ; mais une fois dans leur famille, leur liaison ne fut pas rompue, car par un hasard heureux pour elles, le père d'Éliane venait d'acheter le magnifique château

de *** dont l'humble maisonnette de madame Delcourt touchait les riches dépendances. Éliane et Fermina étaient donc presque toujours ensemble, et l'excellente mère de la jeune poète était accueillie comme une sœur par la riche châtelaine de ***.

La santé de Fermina ne s'était pas aussi bien fortifiée que l'avait espéré madame Delcourt, elle était restée toujours frêle et débile ; aussi la pauvre mère n'avait pas d'autre pensée que celle de soigner son enfant, de lui éviter une fatigue, une contrariété, tout ce qui pouvait enfin lui donner la moindre secousse.

D'ailleurs Fermina était bonne et douce. Son seul défaut était cette exaltation exagérée qui lui faisait voir la vie à travers un prisme trompeur ; et comme elle dissimulait avec soin ces pensées à sa mère, l'excellente madame Delcourt ne se doutait pas du poison cruel qui tuait lentement son enfant sous ses yeux.

Voilà où en étaient les choses au moment où commence cette histoire.

Les deux amies s'aimaient comme si elles

eussent été sœurs. Éliane semblait la protectrice de sa blonde et délicate muse, ainsi qu'elle l'appelait dans sa plaisanterie affectueuse, et Fermina se laissait aimer et diriger par Éliane, en toutes choses pourtant qui ne portaient pas atteinte à ses rêveries de talent et de gloire.

La veille du jour où nous avons surpris les deux jeunes filles dans leur promenade matinale et malencontreuse, puisqu'elle s'était terminée par le violent orage qui les avait si promptement mises en fuite, un grand événement était arrivé dans le pays ; je dis un grand événement, car l'arrivée des Parisiens en province est partout regardée comme tel, surtout dans la vieille province du Poitou, qui conserve dans ses usages et dans ses idées un parfum antique de la plus pure aristocratie. Presque toute la bonne compagnie se compose de gentilshommes qui n'ont jamais quitté le sol de leur pays, ou qui ne l'ont fait que pour suivre leur père en émigration, ce qui laisse à leurs manières et à leurs mœurs une grande noblesse et une véritable dignité qui les fait ressembler aux châtelains d'autrefois, et les rend par contre, tout à fait dissemblables aux

façons parisiennes de nos jours.

Une ancienne abbaye de bénédictins, située à deux lieues du château de ***, avait été achetée, depuis quelques mois à peine, par le comte de Marlé ; la comtesse et ses filles venaient d'y arriver la veille, et il n'était bruit que de cela dans la province.

On se demandait si ces dames étaient jolies, si elles portaient des robes décolletées, si elles avaient le projet de faire des visites aux habitants, et mille autres questions aussi graves, auxquelles les personnes qui se disaient bien informées répondaient que ces dames étaient jolies comme des anges et élégantes comme des Parisiennes, mais qu'elles étaient au moins aussi aimables ! qu'elles avaient l'intention de donner des fêtes, des matinées dansantes, enfin qu'elles apportaient le plaisir avec elles ; ces promesses, on le comprend, augmentaient encore le désir que chacun avait de les voir.

Éliane et Fermina n'étaient-pas les moins curieuses de connaître leurs nouvelles voisines ; heureusement elles n'eurent pas longtemps à

attendre pour se satisfaire, car le lendemain de leur arrivée, jour enfin d'où part notre récit, la comtesse de Marlé et ses deux filles vinrent rendre leur visite aux seigneurs de ***, et les inviter à un dîner de voisinage pour le dimanche suivant.

Dès la première vue, les deux familles se sentirent entraîner l'une vers l'autre, et on fit les plus charmants projets pour utiliser le temps que ces dames avaient l'intention de passer en Poitou. Sitôt que les nouvelles venues furent parties, chacun vanta leur esprit, leur grâce, leurs manières, et ce fut avec le plus grand plaisir et le plus vif empressement que l'on se rendit à l'abbaye après avoir assisté à la messe du dimanche, et cela quoi qu'il fût encore de fort bonne heure, afin d'avoir toute la journée à passer ensemble.

Madame Delcourt, seule, s'était refusée à se joindre à la fête. Ses goûts et ses tristes souvenirs lui faisant aimer la solitude et craindre de s'en éloigner. Fermina avait d'abord témoigné le désir de rester avec sa mère, mais la famille d'Éliane et

madame Delcourt elle-même insistèrent si vivement, qu'elle se laissa entraîner à l'abbaye.

Alphonsine et Emma, les deux filles de la comtesse, attendaient leurs nouvelles amies avec la plus vive impatience, aussi ce fut avec le plus aimable et le plus affectueux empressement qu'elles s'élancèrent au-devant de la voiture qui déposait les châtelaines de *** au pied de l'élégant perron tout chargé de vases du Japon garnis de fleurs charmantes.

L'abbaye était un des lieux les plus sauvages et les plus pittoresques du monde. Les bâtiments, les cloîtres, la chapelle, existaient tels qu'ils étaient du temps des religieux. Les arbres séculaires qui entourent la vallée étroite et profonde dans laquelle est situé le monastère, le silence de ces bois, le bruissement d'un charmant ruisseau, ambitieux du nom de rivière, qui se joue sur les cailloux parmi les roseaux et les saules pleureurs, tout y inspirait une rêverie pleine de charme et de poésie.

Éliane, impressionnable comme le sont toutes les natures vives et franche, laissa éclater son

ravissement à la vue de ce majestueux paysage. Fermina sentit tressaillir son cœur et ses yeux se mouiller de douces larmes ; mais elle renferma comme toujours ses impressions dans le fond de son âme.

Les jeunes filles de la comtesse, heureuses du plaisir que semblaient éprouver leurs nouvelles amies, et voulant le prolonger encore, s'offrirent à leur servir de guide dans toute l'étendue de leur domaine.

– Rafraîchissez-vous et reposez-vous un moment pour reprendre des forces, leur dit en souriant Alphonsine ; car, ainsi que le font toujours les nouveaux propriétaires, nous ne vous ferons grâce ni d'un caillou ni d'un brin d'herbe.

Éliane et Fermina refusèrent le repos qui leur était offert, en assurant les jeunes châtelaines que leurs forces étaient complètes et qu'elles seraient enchantées de commencer de suite leur intéressante pérégrination.

– Oui, fort intéressante ! s'exclama Alphonsine, car le Poitou est le pays des légendes, et vous comprenez qu'une antique

abbaye ne peut pas exister encore sans en posséder au moins une.

– Est-ce quelque vieux moine qui revient demander des prières ? fit Éliane en relevant avec gaieté la plaisanterie.

– Non, mademoiselle, répondit Alphonsine, du même ton léger, mais nous possédons bien mieux que cela, car nous avons la tour de la fée Mellusine, dernier vestige d'un château bien considérable sans doute.

– Ah ! vous avez aussi une *Merlusine*, reprit toujours en riant Éliane.

– Que voulez-vous dire en parlant ainsi ? demandèrent avec surprise les deux sœurs.

– Je veux dire que le Poitou est hérissé de ruines de tous les genres, que les Romains y ont laissé beaucoup de traces, et le moyen âge davantage peut-être, et que dans ce pays, tout ignorant qu'il soit, le peuple a de la mémoire : ainsi le souvenir de la grande maison de Lusignan est aussi vivant que si elle existait encore, et que la fée *Mellusine*, qui était seulement une

princesse de *Melles* et de Lusignan, ce dont les gens comme il faut on fait *Mellusine*, et le paysan *Merlusine*, a conservé la première place dans toutes ces légendes ; qu'en son honneur, les bons Poitevins appellent toutes les ruines des *Merlusines*, même lorsqu'elles n'ont rien de commun ni avec elle ni avec sa famille.

– Vous nous faites là, mon aimable voisine, un cours d'érudition qui nous sera fort utile, à nous, qui sommes étrangères dans ce pays, dit Emma à Éliane ; mais ma sœur ne vous a dit que la vérité en vous assurant que la tour de nos domaines seigneuriaux est bien celle sur laquelle a été faite la légende de la fée Mellusine, légende qui fait partie de nos archives, et que nous vous raconterons sur les ruines elles-mêmes pour lui conserver son cachet d'authenticité. En attendant, allons visiter un endroit non moins remarquable et qui a droit à nos premiers hommages. Tout en parlant ainsi, Emma se mit en marche et ses jeunes amies la suivirent avec empressement.

C'était à la chapelle que les aimables sœurs conduisaient les jeunes Poitevines.

En y entrant, toutes s'agenouillèrent avec un pieux recueillement !

La chapelle de l'abbaye avait conservé intacte sa sévère grandeur ; elle était encore telle que les moines l'avaient laissée, fort simple et fort antique. Deux anges, plus grands que nature, tenaient entre leurs mains une légende qui semblait voltiger au-dessus du sanctuaire et sous la rosace vivement coloriée de la fenêtre.

– Que veut donc dire la légende que les deux anges tiennent ? demanda Fermina à Alphonsine quand elles furent sorties de la chapelle.

– Une maxime qui me paraît fort effrayante, répondit la jeune fille ! « *Voilà votre juge*. »

– Oh ! vous avez raison, répliqua Fermina ; Dieu est un si bon père, qu'il faut être bien coupable ou bien malheureux pour ne voir en lui qu'un juge.

– Maintenant que nous avons visité les bons anges, allons à la tour des démons, dit Emma en prenant le bras d'Éliane.

Alphonsine offrit le sien à Fermina, et au

milieu des plus charmantes causeries et des plus joyeux rires, elles traversèrent le parc de l'abbaye et arrivèrent à la tour de Mellusine.

Cette tour est située au bord d'une fontaine limpide ; elle faisait autrefois partie d'un beau bâtiment décoré de tous les ornements de l'architecture gothique ; mais maintenant elle ne présentait plus que des ruines : le toit s'en était écroulé, la façade était tombée, et la source se faisait jour à travers les pierres et les décombres amoncelés tout autour.

La situation de ces débris poétiques du féodal manoir était charmante. De là on dominait tout le pays, on voyait les toits brillants et aigus d'une foule de modestes clochers de village ornés de leur croix sainte, et l'on suivait dans toutes leurs sinuosités des ruisseaux argentés entourés de leur ceinture de prairies et d'arbrisseaux.

Les jeunes filles grimpèrent avec légèreté les pierres disjointes qui restaient encore à la place de l'ancien escalier, pour aller s'asseoir au sommet de ces murailles tombées sous l'ogive brisée de la voûte.

Au pied de ces ruines et sortant du milieu d'elles, la source se montrait inopinément ombragée par de grands chênes ; à moitié garantie par une petite voûte dont les pierres tombées arrêtaient l'eau dans sa course, elle formait de charmantes petites cascades. Cette fontaine, claire comme un miroir, était garnie de liserons, de lierres et de clématites ; une mousse épaisse et fleurie couvrait la terre tout à l'entour, et l'eau limpide disparaissait tout à coup comme par enchantement.

– Mon Dieu, que cet endroit est joli ! s'écria Fermina, et qu'on doit y être bien pour rêver ! Cette fontaine rappelle celle de la *Syrène*.

– C'est celle de la fée, répondit Alphonsine.

– Dont vous devez la légende, interrompit vivement Éliane ; et nous vous sommons de remplir votre promesse, maintenant que nous voici tant bien que mal juchées, comme des corneilles, sur vos pierres en ruine.

– Vous êtes, en vérité, bien prosaïque, chère Éliane, dit Emma avec un fin sourire ; car un esprit tant soit peu poète serait entraîné à faire la

plus charmante églogue sur notre position et nos goûts champêtres.

– Je laisse la poésie à Fermina, répliqua en riant Éliane ; avec ses grands yeux bleus et ses cheveux dorés, elle est bien plus digne de figurer parmi les muses que moi, qui ai tout l'air d'une bonne villageoise poitevine.

– Ah ! la gentille Fermina s'occupe de poésie ? demandèrent avec curiosité les deux sœurs.

Fermina lança un triste et mécontent regard à l'indiscrète Éliane, et celle-ci, se trouvant embarrassée pour répondre sans désobliger son amie, détourna vivement la conversation en demandant de nouveau la légende promise. Alphonsine, qui s'était aperçue de ce petit manège, et qui voulait éviter une nouvelle contrariété à leurs jeunes amies, s'empressa de se rendre à ce désir.

– Mellusine, dit-elle, est, comme vous le savez, une fée très célèbre dans les romans de chevalerie du moyen âge. Elle descendait d'un certain Élias, roi d'Albanie ; elle épousa

Raymondin, comte de Poitou, et devint la tige des maisons de Lusignan, de Luxembourg et de Bohême, et par suite de Jérusalem et de Chypre.

La princesse était pleine d'affection et d'égards pour son jeune époux, et celui-ci l'eût elle-même sincèrement aimée si une chose mystérieuse et bizarre, qui se passait régulièrement chaque semaine, ne fût pas venue glacer ses sentiments jusqu'au fond de son cœur. Tous les samedis, au moment où la cloche de l'abbaye sonnait les vêpres, Mellusine quittait avec empressement son époux et sa cour, pour aller s'enfermer dans la tour, où elle restait jusqu'au lendemain matin ; et ni prières, ni supplications, ni menaces, n'avaient pu la faire consentir à dire à Raymondin pour quelle cause mystérieuse elle agissait ainsi. Aussi le prince conservait-il de la rancune contre Mellusine, et s'était-il promis de pénétrer malgré elle ce mystère. Pendant longtemps il ne put y parvenir ; mais un nouveau prieur ayant été nommé comme supérieur de l'abbaye, le comte de Poitou lui fit part de cette singulière habitude de la princesse.

Le prieur fut effrayé pour le prince de la conduite bizarre de sa dame et épouse, dont il connaissait d'ailleurs le grand talent pour les sciences occultes, ce qui lui fit craindre qu'il n'y eut là-dessous quelque piège de Satan.

– Je peux faire une chose pour vous, dit-il enfin après une réflexion profonde, c'est de déranger samedi prochain l'heure des vêpres. Restez auprès de la princesse, cherchez à la distraire pour qu'elle ne s'aperçoive pas de la supercherie, afin qu'oubliant l'heure à laquelle elle est obligée de vous quitter, ou elle renonce à ses mystères, ou elle consente à vous les faire partager.

Le prince goûta fort ce conseil, et promit de s'y conformer. En effet, le samedi suivant, ainsi que cela avait été convenu, il s'occupa à distraire Mellusine, et comme il était assis avec elle sur les bords de cette charmante fontaine, leur causerie fut tellement gaie et intéressante, que les heures s'écoulèrent sans qu'elle s'aperçût que le bruit de la cloche n'était pas venu les interrompre. Tout à coup les ombres du soir commencèrent à

s'étendre sur l'horizon ; Mellusine les vit avec terreur, jeta un grand cri et voulut s'enfuir ; mais il était trop tard pour son secret, car Raymondin la vit se changer en un affreux serpent, supplice auquel elle avait été condamnée pour la punition de ses crimes. – Le comte ne put résister à ce spectacle horrible, il tomba sur la terre et s'évanouit.

Le lendemain matin, en quittant la tour, – car son supplice commençait tous les samedis au soir et finissait le dimanche au lever de l'aurore, – Mellusine trouva son époux toujours évanoui auprès de la fontaine. Elle le fit revenir à lui ; mais aussitôt qu'il la reconnut, il détourna les yeux avec horreur et la repoussa brusquement en l'appelant magicienne. Vainement la princesse chercha à regagner son affection et sa confiance, il ne voulut jamais la revoir ; et craignant que la malédiction de Dieu ne fût aussi sur sa tête comme époux de Mellusine, il se réfugia dans un couvent où il mourut de chagrin.

La fée, qui ne pouvait mourir, remplit de ses gémissements tous les bois d'alentour. C'est alors

qu'elle devint célèbre par ses cris, et elle les recommençait chaque fois qu'un Lusignan devait périr. Mais maintenant que la famille est éteinte, elle pleure, il paraît, les malheurs publics.

– C'est au moins la ferme croyance de nos bons paysans, interrompit Éliane ; aussi lorsque quelque malheur vient frapper la contrée, ils vous disent : Cela ne m'étonne pas, j'ai entendu *la Merlusine*. Mais convenez, mes jeunes amies, ajouta-t-elle en riant, que cette sorcière maudite s'est fait une bien triste existence, et que ce n'était pas la peine de se donner au diable pour cela.

– C'est la morale qui prouve que nos fautes amènent toujours leur pénitence avec elle, dit Emma. Mais il me semble que le jour baisse, et qu'il serait temps de quitter la fontaine pour regagner l'abbaye.

Comme les jeunes filles se levaient pour suivre ce conseil, elles tressaillirent et s'arrêtèrent subitement en entendant un chant mélodieux sortir du milieu des ruines. Cette voix n'était pas celle d'une villageoise ; des modulations

savantes, des gammes perlées annonçaient une étude profonde de l'art. Cependant l'air en était si mélancolique, que les larmes, semblaient se mêler à la voix.

– Est-ce donc la Mellusine qui se plaint ? demanda tout bas Éliane à Alphonsine.

– Allons à la découverte, répondit celle-ci ; mais j'en doute très fort.

Elles descendirent alors, et derrière les ruines elles virent, assise sous un saule pleureur, une femme d'une taille imposante, dont les vêtements étaient ceux d'une paysanne, mais d'une propreté si grande et arrangés avec un goût tellement remarquable, qu'on voyait qu'elle ne les portait que comme plaisir, et non comme nécessité. Elle se leva en apercevant les jeunes filles. Celles-ci restèrent quelques instants devant elle, se trouvant très embarrassées de cette rencontre. L'étrangère, avec un tact qui montrait qu'elle avait dû vivre dans le monde, s'excusa de venir ainsi, sans y être conviée, dans une propriété qui ne lui appartenait pas.

– Mais, ajouta-t-elle avec mélancolie, je

n'espérais pas vous y rencontrer. Cette fontaine est une ruine, et les ruines ont peu de charme à votre âge, où tout est espérance et avenir... Espérance ! trompeuse chimère. Puissiez-vous ne voir jamais détruire celles que vous formez ! Pour cela ayez la sagesse de ne pas les placer en dehors du bonheur simple et tranquille que Dieu, dans son immense sagesse, a réservé pour les femmes.

Après avoir prononcé ces paroles, l'étrangère salua les jeunes filles et s'éloigna à travers les ruines.

Personne plus que Fermina ne pouvait se faire l'application des mots qu'avait prononcés la chanteuse ; aussi elle sentit son cœur se contracter avec douleur, et la tristesse se glisser dans son âme ; mais cette apparition n'avait pas eu, en elle seulement, un écho pénible, car toutes restèrent sous cette impression et s'en entretenaient encore quand elles rentrèrent à l'abbaye.

– Ah ! vous venez de voir la folle des ruines ! leur dit alors madame de Marlé ; elle est, dit-on,

fort inoffensive, et c'est le malheur qui a dérangé ses facultés. Aussi chacun l'aime et la respecte dans le pays.

« Fille de bons laboureurs du Poitou, notre jeune compatriote qui se sentait un goût immense et de grandes dispositions pour la musique, rêva la vie d'artiste ; c'est-à-dire le talent et la gloire. Pour les acquérir elle alla à Paris, espérant préparer là cet avenir qu'elle rêvait. Hélas ! la pauvre enfant n'y trouva que déception et regrets. Alors sa famille la reprit avec elle. Mais les chagrins ont affaibli ses facultés, et la malheureuse femme pleure le passé, sans chercher à lutter avec courage et énergie pour se préparer un autre avenir.

Fermina écoutait attentivement la comtesse ; elle aussi faisait de semblables rêves ! Auraient-ils donc aussi un semblable réveil ? Cette question, qui déjà était un doute, lui fit prendre la résolution de lutter avec énergie contre ses chimériques pensées, et de renoncer plutôt complètement à ses chères poésies que de se laisser dominer encore par ses désirs de gloire et

d'orgueil.

Le bon curé, qu'elle alla voir à son retour à *** la fortifia, par ses sages conseils, dans cette résolution prudente. « Une jeune fille, lui disait-il, doit être simple et modeste ; elle doit s'occuper des soins de la maison, se former de bonne heure à la modestie et à la sagesse pour être un jour une bonne mère de famille, économe et gardienne du logis. Là doit être son orgueil, car en cela consiste sa gloire. Il y a, je le sais, des exceptions. Mais sont-elles heureuses ? Et Dieu ne fait-il pas chèrement payer à ces femmes célèbres la gloire qu'il leur accorde ?... Croyez-moi, enfant, si vous pouviez lire dans leur âme, vous demanderiez l'obscurité et le repos. Une femme, je vous le répète, doit être la reine du foyer domestique ; en dehors de ce rôle elle ne trouve que désillusions et regrets. Oh ! je vous en conjure, ma chère fille, abandonnez ces chimères, suivez l'exemple évangélique de votre mère respectable, et songez seulement à la rendre heureuse, à lui faire oublier les malheurs par lesquels le ciel a voulu l'éprouver, enfin à la payer par votre bonheur de ses soins et de son amour. »

Fermina s'était formellement promis de suivre les sages avis du bon curé, et pour y réussir elle éloignait d'elle tout ce qui pouvait lui rappeler ses chimériques et glorieuses espérances.

Les rapports de voisinage étaient devenus chaque jour plus intimes entre l'abbaye et le château. Nos quatre jeunes filles paraissaient également liées entre elles, et pourtant une légère teinte d'affection plus vive avait uni Alphonsine et Éliane, Emma et Fermina. Les rapports de caractère et de goût étaient plus semblables, en un mot, pour me servir de l'expression toute charmante de la toute spirituelle et gracieuse marquise de Sévigné, *les atomes crochus* étaient plus forts ainsi.

On faisait chaque jour de la musique, des intéressantes promenades, des lectures en commun. Et l'été s'écoula comme un songe rapide pour nos gentilles amies. Mais quelle joie est durable ici-bas ! Bientôt le moment de la séparation arriva aux regrets de tous.

La comtesse de Marlé, pour conserver à Paris cette charmante intimité de la campagne, engagea

fortement la mère d'Éliane à partir avec elle. On hésita d'abord ; mais Paris a tant de prestige quand on ne le connaît pas ! que le désir de le voir, d'y passer un hiver en si aimable compagnie, finit par l'emporter, et Éliane et sa mère se décidèrent à suivre dans la capitale la comtesse et ses filles.

Fermina eut un moment de désespoir cruel quand elle apprit cette résolution, qui allait l'isoler si complètement.

– Viens avec nous, lui dit Éliane en l'embrassant avec tendresse pour essuyer ses larmes ; n'es-tu pas ma sœur ? et peines et joies ne doivent-elles pas être alors partagées entre nous ?

– Je ne quitterai pas ma mère, répondit la blonde jeune fille ; sa fortune ne lui permet pas ce déplacement dispendieux, je ne veux ni ne peux m'éloigner d'elle.

Éliane, avec regret, se rendit au désir de Fermina, et mêla ses larmes a celles de la pauvre enfant.

La veille du départ, les deux familles, ainsi que quelques amis des environs se réunirent au château de *** ; on voulait rendre moins triste le moment des adieux en l'entourant d'un semblant de fête.

– J'ai une demande à vous faire, chère Fermina, dit Emma au moment où tout le monde venait de se réunir au salon, me promettez-vous de me l'accorder ?

– Je m'y engage formellement, si cela est en mon pouvoir, répondit celle-ci.

– C'est en votre pouvoir certainement, reprit Emma, et cela vous est même très facile. Voilà ce dont il s'agit : je vous serai fort obligée de m'écrire sur mon album une de vos jolies poésies.

Fermina devint rouge et embarrassée, puis à cette prière elle secoua tristement la tête et répondit d'une voix émue :

– Hélas ! chère Emma, je voudrais vous satisfaire, mais la poésie et moi nous sommes irrévocablement brouillées ensemble. Demandez

à Éliane, elle vous dira que je suis sage aujourd'hui.

– Je vous crois, sans en appeler au tribunal de votre amie, fit Emma avec un léger sourire ; seulement, vous me laisserez alors supposer que quelque méchant lutin vous sert de secrétaire et vous compromet quelque peu ; car ce matin même, lorsque je suis entrée dans votre chambre avec l'intention de vous demander un léger service, vous veniez d'en sortir il n'y avait qu'un instant, et j'ai trouvé sur votre table ces jolis vers, dont l'encre, toute fraîche encore, prouvait sans réplique qu'ils venaient d'être composés à l'instant.

En achevant ces paroles, l'espiègle jeune fille sortit de sa poche un petit papier satiné qu'elle déroula sous les yeux de Fermina.

À cette vue, la pauvre enfant laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et de grosses larmes s'échappèrent en torrents de ses yeux.

– Oh ! pardon, pardon, chère Fermina ! s'écria Emma se mettant à genoux devant son amie et la serrant entre ses bras pour la consoler. Je suis une

curieuse, une bavarde ; mais je vous aime, et j'éprouve le plus profond désespoir de vous avoir affligée ainsi.

Fermina rendit avec générosité et oubli les caresses que lui faisait l'auteur bien involontaire de sa peine, et pour dissiper ce nuage, les jeunes filles entraînèrent dans le parc la pauvre désolée.

Après cette petite scène, bien plus promptement passée que dite, on oublia le malencontreux papier, et personne ne prit garde qu'il avait disparu.

Le lendemain deux chaises de poste emportèrent loin du Poitou les amies de la triste Fermina, et avec elles ses distractions et ses plaisirs. – Pauvre enfant ! la voilà donc retombée seule, livrée à elle-même, à ses pensées et à ses rêveries.

Durant les premiers jours elle voulut aider sa mère dans les mille petits soins utiles à leur modeste intérieur. Mais loin de la distraire de ses peines, ces occupations semblaient au contraire redoubler son ennui ; alors elle se replia sur elle-même, et petit à petit elle se laissa envahir encore

par ses rêves de talent et ses désirs de gloire.

Un jour, c'était à la fin de l'automne, elle se promenait seule et triste dans le jardin de leur maisonnette, jardin, il y avait peu de jours encore, décoré de si belles fleurs, et maintenant si décoloré ! Les dernières feuilles des tilleuls étaient jaunies ; celles des vignes s'étaient parées des plus riches teintes de pourpre ; par moment il soufflait un vent d'ouest qui en détachait quelques-unes en tourbillonnant. Le clocher de l'église, que l'on apercevait par-dessus les arbres, déchirait le ciel gris de sa flèche aiguë ; les hirondelles, qui toute la belle saison avaient voltigé joyeuses autour de ce clocher, venaient de quitter le pays pour faire place aux corneilles. Tout enfin impressionnait douloureusement l'âme déjà trop impressionnable de la pauvre jeune fille, qui marchait lentement en faisant craquer sous ses pieds les feuilles mortes dont la terre était jonchée.

Tout à coup Fermina vit apparaître au bout de l'allée qu'elle parcourait ainsi soucieuse, le bon et vénérable curé, qui depuis le départ des

familles du château et de l'abbaye, venait souvent causer avec elle afin de chercher à la distraire. Heureuse de sa présence inattendue, elle s'avança vivement pour le remercier de cette bonne visite qui venait ainsi l'arracher à elle-même ; mais quand elle fut auprès de lui, elle recula avec surprise en lisant sur la figure, ordinairement si bienveillante et si bonne de l'homme de Dieu, un air sévère et mécontent qu'elle ne croyait pas avoir mérité. Il tenait une feuille de journal entre ses mains.

– Pourquoi m'avoir trompé, Fermina ? lui dit-il. C'est joindre l'hypocrisie à une autre faute, faute d'orgueil, malheureuse enfant, faute dont vous déplorerez peut-être un jour les conséquences funestes.

La jeune fille gardait le silence et cherchait à comprendre d'où lui venaient ces reproches si graves qu'elle ne savait pas avoir mérités. – Le bon curé crut que son air surpris était au contraire la preuve de son repentir. – Votre faute est peut-être réparable encore, continua-t-il ; – mais cette fois il avait remplacé son air sévère par un ton

d'affection et d'intérêt. – Que ce soit la dernière de ce genre, ma fille, je vous en conjure au nom de votre bonheur ; car je vous le répète encore de la part de Dieu, les femmes sont créées pour la modestie et la retraite de la famille, et malheur à celles qui veulent changer leur destinée !

– Je vous écoute, monsieur, sans parvenir à m'expliquer ce qui peut me valoir vos reproches, dit enfin Fermina.

– Ce qui me fâche contre vous, répliqua vivement le curé, c'est votre orgueil satisfait sans doute ; c'est ce journal enfin.

– Ce journal ! fit la jeune fille bien plus surprise encore ; qu'a-t-il donc de commun avec moi ?

Et en achevant ces mots elle prit la feuille que lui tendait le digne prêtre : d'abord elle la parcourut d'un air indifférent ; mais tout à coup elle jeta un cri perçant, porta la main à son cœur comme s'il avait été frappé au-dessus de ses forces, et tomba évanouie aux pieds du vénérable curé.

Le cri de Fermina attira madame Delcourt, et la pauvre mère éplorée emporta entre ses bras la jeune fille mourante. Peu à peu la malade revint à elle. Et quand elle eut repris entièrement connaissance, sa première parole fut pour demander le journal qui avait causé son accident. On le lui donna, et ce fut avec une émotion étrange de plaisir et de triomphe qu'elle le reçut des mains de sa mère surprise. Le bon curé, effrayé de l'état de la jeune fille, venait de s'éloigner pour aller chercher le docteur. Fermina était donc seule avec madame Delcourt ; et elle pouvait alors tout à l'aise donner essor à sa joie.

– Qui peut causer ainsi l'état extraordinaire où tu te trouves, ma fille ? demanda la pauvre mère alarmée de cette exaltation.

– Lis, mère, lis cet article, dit la blonde rêveuse avec un sourire angélique, et dis-moi si ta fille doit être heureuse ; elle qui voit le songe d'or de toute sa vie accompli.

– Je ne te comprends pas, Fermina, fit la bonne madame Delcourt en secouant la tête avec tristesse. Tu dois avoir la fièvre, mon enfant.

– Non, ma mère, non, je ne suis pas malade, je suis joyeuse ; écoute-moi. Mais, d'abord, je veux te lire cet article de journal. – Et ce fut avec une exaltation toujours croissante qu'elle laissa tomber de ses lèvres colorées par l'émotion les paroles qui suivent :

« Nous avons le bonheur de posséder dans notre département une jeune poète qui sera un jour l'honneur et la gloire de la France ; une dixième muse en un mot. Aussi modeste que belle, elle se cache avec modestie comme l'humble et simple violette ; mais, comme cette fleur charmante, son parfum la fait découvrir. Lisez ces vers élégants et mélodieux, admirez cette mélancolie suave, ces chastes et pures pensées, et dites avec moi : Honneur et gloire à la jeune et belle muse du Poitou. »

Un jour, je parcourais l'asile solitaire
Où dorment à jamais sous leur manteau de pierre
Les morts couchés dans le cercueil ;
Et triste, je trouvais de mystérieux charmes

À fouler le gazon arrosé par les larmes
De tant de mères en grand deuil.

Une tombe était là, bien modeste entre toutes ;
La rosée émaillait de ses limpides gouttes
La tige des funèbres fleurs,
Et sous les arbres verts, à genoux sur la dalle,
Une femme priait ! son front était bien pâle,
Et ses yeux versaient bien des pleurs !

Pleurez, mères, pleurez avec la pauvre femme !
Car Dieu, pour éprouver la force de son âme,
A pris sa fille, doux trésor,
Sa fille, aux longs cheveux, capricieuses ondes,
Qui couraient à l'envi sur ses épaules blondes,
Sa fille aimée, ange au cœur d'or !

Ses quinze ans, sa candeur, sa bouche fraîche et rose,
Son limpide regard, son âme à peine éclose,
Son âme vierge, tout est mort ;

À l'ombre des cyprès, et du saule qui pleure,

Au pied d'une humble croix, dans sa froide demeure,

Pour l'éternité l'enfant dort !

Plus rien d'elle ! qu'un peu de poussière insensible !

Seigneur ! dans vos décrets vous êtes inflexible ;

Un jour voit naître et se flétrir

La fleur au doux parfum, dont se pare la terre,

Et l'ange qui sourit dans les bras de sa mère,

Sans soupçonner qu'il peut mourir !

Plus rien d'elle ! plus rien qu'un simple mausolée,

Qu'une mère épanchant son âme désolée

Sur le tertre du vert tombeau !

Rien d'elle, qu'une rose à la blanche corolle,

Rose éphémère aussi, triste et navrant symbole !

Partout la mort touche au berceau.

Plus rien d'elle ici-bas ! mais son âme immortelle,

Son âme s'envola triomphante sur l'aile

D'un ange, au séjour des élus.

Pour ce monde de pleurs, Dieu ne l'avait point faite !

Dieu l'a prise ! et là-haut, le chœur céleste en fête

Compte un blond chérubin de plus !

Madame Delcourt écoutait attentivement sa fille, cherchant à se rendre compte de ce qu'elle entendait, sans pouvoir découvrir ce qui lui paraissait le plus inexplicable de tous les mystères.

Fermina s'aperçut de la préoccupation de sa mère, et voulant tout éclaircir d'un seul mot, elle se jeta au cou de madame Delcourt, en s'écriant avec l'émotion du bonheur :

– Cette jeune fille poète, c'est moi... cette dixième muse, c'est moi... les vers que tu viens d'entendre ont été faits par ton heureuse Fermina !... Et sans donner à sa mère le temps de lui répondre, elle s'assit sur ses genoux, attacha avec une câlinerie toute charmante ses deux

mains autour de son cou, et lui raconta toutes ses pensées, tous ses désirs et tous ses combats.

Madame Delcourt aimait passionnément sa fille, la joie, le bonheur de sa vie étaient concentrés sur elle ; mais elle connaissait peu le monde ; et d'ailleurs enfouie très jeune dans le fond de cette campagne, elle en avait presque entièrement oublié les lois et les coutumes ; satisfaire les moindres désirs de sa bien-aimée Fermina avait été jusqu'à ce jour son unique préoccupation ; aussi, ne pouvant pas, comme le sage curé, pressentir combien cet événement si futile en apparence pouvait avoir d'influence fâcheuse sur l'avenir de sa fille, elle partagea la joie et l'orgueil de celle-ci.

– Par qui as-tu donc envoyé ces vers au journal ? demanda-t-elle enfin.

– Je ne les ai pas envoyés, bonne mère ; ce sont les strophes qu'Emma a enlevées dans ma chambre la veille de mon départ, et je ne m'explique pas comment elles sont ici, à moins que quelques-unes des amies de la mère d'Éliane qui étaient au salon quand l'aimable indiscrète a

montré son larcin ne se soient chargées de ce soin.

C'était ce qui avait eu lieu en effet.

Après s'être réjouies ensemble de ce succès : – Que vas-tu faire maintenant ? demanda à sa fille l'indulgente mère.

– Ce que tu voudras, mère chérie ! répondit la douce enfant en lui donnant un tendre baiser, dans lequel elle laissa échapper ces mots : – Mais quel malheur que nous ne puissions pas aller à Paris !

– Et que ferais-tu à Paris, mon enfant ?

– Ce que je ferais à Paris, tu me le demandes ? s'exclama Fermina, dont les bonnes résolutions disparurent, comme les dessins que la gelée trace sur les vitres s'évanouissent aux premiers rayons du soleil ; je travaillerais, je deviendrais célèbre, enfin je réparerais envers toi les malheurs dont t'a accablée la fortune. Voilà ce que je ferais si nous allions à Paris, ma mère. Tandis que si nous restons ici, malgré ma vive tendresse, malgré mon tendre amour pour toi... je le sens... je

mourrai...

À ces affreuses paroles, la pauvre mère devint pâle et tremblante, et serra avec force sa fille dans ses bras comme pour la préserver d'un danger, en s'écriant d'une voix entrecoupée de larmes :

– Toi mourir, mon enfant... Oh ! ne répète pas ces affreuses paroles... nous partirons. Prends courage ; dans quelques jours commencera à luire pour toi le bonheur.

Un doux baiser scella cette imprudente promesse qui rendit à la jeune fille sa santé et sa force, aussi quand le bon curé revint accompagné du docteur, s'émerveilla-t-il sur ce changement étrange. Madame Delcourt lui en apprit la cause.

– Que la sainte volonté de Dieu soit faite, dit-il avec un soupir ; je redoublerai mes humbles prières auprès de lui pour appeler sa bénédiction sur vos têtes.

Ces bonnes paroles furent les seules qu'il fit entendre à ce sujet ; et il aida de tout son pouvoir madame Delcourt dans l'arrangement de ses affaires.

Au bout de fort peu de temps, car pour plaire à sa fille la pauvre mère redoublait d'ardeur, elles furent en mesure de commencer le voyage tant désiré. Le notaire de l'endroit avait avancé une somme d'argent assez forte pour laquelle l'excellente femme avait engagé sa modeste propriété. L'avenir qui attendait son enfant ne devait-il pas compenser bien au-delà ces nouveaux sacrifices ?

L'heure du départ sonna enfin ; Fermina et sa mère, comme pour y laisser un dernier souvenir, parcoururent ensemble le jardin et le verger. La jeune fille voulut aussi porter ses adieux à sa gentille chambre virginale ornée de ses jolis rideaux blancs ; elle envoya un soupir de regret à la clématite et au jasmin qui grimpaient avec grâce autour de sa fenêtre. Et s'agenouilla devant l'image de sainte Anne, à laquelle, pieuse enfant, elle adressait chaque matin et chaque soir ses prières.

– Je ne reviendrai sans doute plus ici, dit-elle ; je pars avec bonheur, tu le sais, bonne mère ; tu viens avec moi, je ne laisse donc que cette

humble maisonnette et les fleurs que j'ai plantées. Eh bien, malgré moi je suis triste de ces adieux. Il me semble que mon cœur va se briser. Serait-ce donc un pressentiment funeste ?

– C'est la voix de Dieu qui vous parle sans doute, fit le bon curé qui venait d'arriver auprès d'elle. Écoutez-le, mon enfant, et restez avec nous.

– Il est trop tard, mon père, répondit Fermina avec un soupir en essuyant ses larmes ; – et pour dissiper cette triste impression, elle s'élança dehors de sa chambre.

Dans la salle à manger la jeune poète prit silencieusement une cage où se trouvait un bouvreuil qu'elle avait instruit, et entrant dans le jardin, elle s'avança vers la fille du jardinier, lui en fit présent en la priant de le garder en souvenir d'elle.

Puis elle monta auprès de sa mère dans la modeste carriole qui allait les mener à la ville voisine, endroit où elles devaient prendre la diligence destinée à les conduire à Paris.

Deuxième partie.

Déceptions et regrets.

Sous sa roue écrasant le chaume et le palais,
Nous avons vu cent fois la fortune infidèle
Nous abuser un jour pour nous fuir à jamais !
Ne cesserons-nous pas d'être surpris par elle ?

Durant les premiers instants que Fermina se vit enfermée dans la boîte roulante dans laquelle elle s'acheminait vers Paris, Paris, le but de tous ses rêves, de tous ses désirs, de toutes ses espérances, elle sentit son cœur se serrer douloureusement de tristesse et presque de regret. Elle vit s'ébranler sa confiance dans l'avenir, le tranquille bonheur qu'elle abandonnait lui apparut dans toute son inestimable valeur. La vie douce et calme de la campagne, les causeries

intéressantes du bon curé, l'affection et l'estime qu'avaient pour elle tous ceux qui la connaissaient depuis l'enfance, lui parurent une perte irréparable ; mais le charme et le mouvement du voyage la ramenèrent peu à peu et bientôt vers ses premières idées. Et à peine eut-elle vu s'effacer à l'horizon le clocher de l'humble village où s'était écoulée son enfance, que les tristes souvenirs s'éloignèrent d'elle et finirent par faire place à une radieuse immensité d'espoir.

Aucun incident ne troubla le voyage de madame. Delcourt et de sa fille. L'excellente mère, heureuse de la joie de Fermina, renonçait sans un regret à ses habitudes et à ses entours. Née et élevée en province, longtemps en proie aux agitations du malheur, elle se laissait entraîner comme sa fille par le vent joyeux de l'espérance, et c'était sans guide que toutes deux pénétraient dans le dédale, et c'était sans armes qu'elles se présentaient au combat.

Lorsque la diligence dans laquelle elles se trouvaient franchit les barrières de Paris, un beau

et vif soleil d'automne jetait les dernières lueurs de ses rayons sur la ville, et lui donnait un éclat qui rehaussait encore la majesté de ses monuments et la grandeur imposante de son aspect. Ève, notre première mère, quand elle ouvrit ses yeux dans le paradis terrestre, éprouva un moins vif mouvement de joie et d'admiration que la jeune muse Poitevine lorsqu'elle se sentit dans la capitale du monde artistique et au milieu de ses merveilles.

Tout excitait son enthousiasme, et c'était avec des larmes de bonheur et d'espoir qu'elle prenait les mains de sa mère, les pressait tendrement, les portait à ses lèvres pour la remercier de l'avoir conduite dans ce beau pays de talents et de gloire. Alors, pas une crainte, pas un doute ne restait dans sa pensée, ne traversait son cœur !

La première émotion pénible que devaient éprouver nos deux voyageuses ne se fit, hélas ! pas attendre. Ce fut quand un commissionnaire officieux, jugeant sur leur modeste toilette la modestie de leur fortune, les conduisit dans un petit hôtel de second ordre, hôtel où elles

devaient habiter au moins provisoirement. À la vue de ce bouge humide, dont la façade noire et suintante s'élevait dans une rue boueuse, et sur le seuil duquel se tenaient des domestiques malpropres et rechignes, le cœur de Fermina et celui de sa mère se contractèrent et perdirent toute leur joie. Elles auraient voulu retourner en arrière et chercher un autre gîte ; mais déjà on s'était emparé de leurs bagages, et on les entraînait, plutôt qu'on ne les conduisait, vers une grande chambre froide et délabrée, dont les meubles désassortis et malpropres formaient avec la riante et gentille maisonnette qu'elles venaient d'abandonner le contraste le plus cruel.

Madame Delcourt regarda Fermina avec découragement. La jeune fille s'aperçut de cette impression, et voulant dissiper l'expression triste et douloureuse dont s'était couverte la figure de son excellente mère, elle lui donna le plus tendre baiser ; puis forçant ses lèvres à sourire :

– Bah ! fit-elle, c'est un moment à passer, et voilà tout. Je vais écrire sur-le-champ à Éliane, et aussitôt qu'elle nous saura ici, elle viendra nous

chercher pour que nous habitions avec elle.

Fermina, pour exécuter ce projet, se fit immédiatement apporter tout ce qu'il fallait pour écrire, et envoya un charmant billet à son amie. – Alors non seulement elle, mais aussi sa mère, devenant plus tranquille, toutes deux attendirent avec confiance le succès de cette démarche, succès sur lequel il leur était impossible de laisser former dans leur esprit le moindre doute.

La lettre avait été portée sur-le-champ à l'adresse indiquée. – Un domestique revint dire au bout de quelque temps que ces dames étaient sorties, mais qu'aussitôt leur retour, la femme de chambre leur remettrait la lettre avec beaucoup d'exactitude.

Une heure, la matinée entière et toute la soirée s'écoulèrent sans qu'Éliane et sa mère parussent. Chaque bruit de voiture qui retentissait dans la rue faisait lever et accourir à la fenêtre Fermina, dont le visage se couvrait tour à tour de rougeur et de pâleur. La pauvre enfant crut que la fin de cette affreuse journée n'arriverait jamais ! Mais les heures, dont le cours est toujours le même,

quoiqu'elles paraissent plus rapides ou plus lentes suivant la situation d'esprit de celle qui les compte, suivirent leur route régulière, et la triste désappointée entendit enfin sonner minuit, heure jusqu'à laquelle elle avait conservé une lueur d'espérance ; elle se coucha alors, mais son cœur indulgent ne chercha pas à accuser Éliane d'indifférence ; au contraire, son amie ne pouvait pas être coupable à ses yeux ; une absence de Paris ou le peu d'exactitude de la femme de chambre devaient être les seuls criminels.

Quoi qu'il en fût de ces pensées, Fermina ne ferma pas l'œil de toute la nuit, et le lendemain avant le jour elle envoya un nouveau billet à Éliane. Mais, cette fois, il fut remis à la jeune fille elle-même, car elle répondit aussitôt un mot rempli d'affection, où elle promettait à ses amies sa visite pour le courant de la journée.

– Dans la journée ! fit tristement Fermina ; là-bas, dans notre bien-aimé Poitou, Éliane n'eût pas remis à plus tard le plaisir de venir nous embrasser. Paris change donc les cœurs même les plus parfaits ? continua-t-elle avec un soupir.

La bonne madame Delcourt, toujours indulgente, chercha à consoler la pauvre déçue en lui faisant comprendre que leur chère Éliane dépendait de sa mère, qu'elle ne pouvait pas être libre de ses actions comme au milieu des champs ; que ce n'était donc pas son cœur qu'il fallait accuser, mais les usages de la ville. Peu à peu ces sages réflexions dissipèrent le mécontentement de Fermina, et ce fut le sourire sur les lèvres qu'elle fit sa toilette dans l'attente de ses amies.

Une partie de la journée se passa encore dans la même solitude que la veille. Fermina prit tour à tour un livre, un journal, pour chercher à distraire son esprit et calmer son impatience ; mais tout fut inutile, et des larmes de découragement s'échappaient déjà de ses yeux, quand la porte fut vivement ouverte et qu'elle se trouva dans les bras de son amie.

La présence d'Éliane dissipa cette tristesse avec la même promptitude qu'un bienfaisant rayon du soleil de mai fait fondre les petites perles blanches que souvent la fraîcheur des nuits

attache aux arbres, et elle ne trouva dans son âme que des paroles affectueuses à dire, et non des reproches à lui adresser.

– Nous avons eu envers vous, mes amies, une apparence de négligence qui est bien loin de nos cœurs, dit la mère d'Éliane ; mais de graves obligations nous ont, bien malgré nous, retenues loin de vous si longtemps : ma fille se marie ces jours-ci, et les devoirs de famille nous absorbent entièrement ; pas assez toutefois, continua-t-elle avec bonté, pour que nous ne désirions pas vous emmener pour finir notre journée ensemble, et aussi pour vous installer un peu plus confortablement que vous ne l'êtes ici.

Ce fut, comme on le pense, sans le moindre regret que Fermina et sa mère se rendirent à cette gracieuse proposition et quittèrent avec leurs amies la maussade demeure où elles étaient descendues.

Au bout de quelques jours on célébra le mariage d'Éliane, et la jeune femme suivit son mari à l'étranger, où il remplissait un poste important et honorable. Cette séparation entraîna

bien des larmes, et Fermina se sentit encore plus seule à Paris. Pourtant elle avait repris courage. Elles étaient installées, elle et sa mère, dans un appartement petit et fort modeste, mais propre et aéré, dont la bonne madame Delcourt avait pris la haute administration. Plus tranquille alors, Fermina commença courageusement à se mettre au travail.

Malgré cette vie si complètement occupée, les deux Poitevines n'étaient point heureuses. Habituées à l'air pur et bienfaisant de la campagne, à cet exercice incessant, à ces courses journalières à travers les champs et les prairies, elles se sentaient s'étioler au milieu de ce petit appartement, prison malsaine, et de cette grande ville sans air, sans verdure, sans ombrage ; d'ailleurs elles sortaient peu et n'osaient s'aventurer au loin. Deux femmes seules, étrangères et modestes, ne se hasardent pas au milieu de l'inconnu, et Paris était complètement l'inconnu pour elles.

D'ailleurs Fermina s'était mise sérieusement au travail. Elle voulait concourir sur le sujet

qu'avait proposé l'Académie Française, et la clôture du concours était imminente. Elle n'avait donc à perdre aucune minute d'un temps qui était si précieux pour elle.

– Si je pouvais avoir la gloire et le bonheur d'être couronnée à l'Académie Française, se disait-elle, mon nom serait proclamé poète par le premier corps littéraire de l'Europe, ! Alors j'aurais le droit de croire à l'avenir ! avenir qu'il m'est si nécessaire de faire beau, bien moins pour moi que pour ma mère, bonne et sainte femme qui a tout abandonné, tout compromis sur une prière de son enfant. Oh ! ma mère... ma mère... que ta chère image fasse briller mon talent modeste, que ton souvenir soit mon protecteur et mon guide !

C'est au milieu de cette exaltation toute filiale, qu'elle écrivit sur le sujet proposé un petit poème plein de grâces et de charmes, dans lequel elle s'éleva au-dessus d'elle-même, comme si la reine des anges avait jeté un parfum divin sur sa plume pour la récompenser de l'invocation qu'elle avait faite à sa mère.

Une fois cette charmante composition terminée, madame Delcourt la porta au secrétaire de l'Académie, et la jeune poète attendit sans impatience le moment du concours ; hélas il devait encore s'écouler six grands mois jusqu'à cette époque, et à cet heureux âge six mois ne semblent-ils pas un siècle ?

Quelquefois Fermina et sa mère allaient voir ou recevaient chez elles la comtesse de Marlé et ses deux filles ; mais leur liaison était bien moins intime à Paris qu'elle ne l'avait été à la campagne. Car ces dames étaient lancées dans un monde fastueux et brillant, et la médiocrité de la position de madame Delcourt l'obligeait, ainsi que sa fille, à garder la plus entière retraite, ce qui, bien malgré elles, établissait entre ces deux familles, non une complète indifférence, mais un refroidissement sensible.

Les six mois d'attente s'écoulèrent bien plus promptement que ne l'avait pensé Fermina, et les journaux commencèrent à fixer l'époque où l'Académie devait juger les pièces de vers envoyées au concours et rendre publiques ses

décisions. À cette nouvelle, la confiance que jusque-là la jeune. fille avait eue en elle commença à s'ébranler ; elle ne voulut rien en avouer à sa mère pour ne pas l'inquiéter, mais cette pensée devint incessante : elle la poursuivait le jour, elle l'éveillait la nuit, ou lui causait les insomnies les plus cruelles.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! que deviendrons-nous si j'échoue ? se demandait-elle avec angoisse. Notre position est compromise, toute notre petite fortune est jouée sur le hasard ; et ma bonne mère ? quel serait son désespoir ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous !

On le voit, dans ses rêves de gloire, la pauvre enfant ne cédait pas à une pensée exclusivement personnelle ; c'était surtout pour sa mère qu'elle désirait une fortune, une réputation brillante.

Cette pensée de tous les instants nuisait non seulement à la santé de la pauvre Fermina, mais aussi ne lui laissait pas assez de liberté d'esprit pour qu'elle pût se livrer au travail. C'était donc tout entière, sans restriction et sans moyens de combat qu'elle s'abandonnait aux angoisses de

l'attente. Et comment sortir de doute, comment apporter un peu de confiance dans cette inquiétude, un rayon de lumière dans cette obscurité ? Elle ne connaît pas un académicien pour relever ou détruire son espérance ; aussi n'oserait-elle jamais se présenter, elle inconnue, étrangère, sans titre, sans recommandation, chez un de ces personnages illustres qui tiennent son sort entre leur main. Il faut donc attendre et souffrir. Attendre huit jours encore ! souffrir toute une semaine lente et cruelle comme l'agonie !

Sa santé s'était ébranlée dans cette crise, crise sans la lutte qui relève la force et qui rend l'ardeur. Son espérance s'était envolée, et le découragement s'empara tout à fait de son cœur. Elle ne comptait plus sur le succès, elle n'avait plus même assez d'énergie pour le désirer encore. Ce qu'elle voulait, ce qu'elle eût payé de son sang, c'était la fin de ce doute affreux, la plus terrible de toutes les souffrances ; c'était, lui fût-elle contraire, une conclusion à l'horrible mal qui la torturait.

Un soir que Fermina, vaincue par tant d'émotions, se trouvait tristement assise auprès de sa mère, l'ouvrage qu'elle tenait machinalement s'était échappé de ses mains, sa tête était tombée sur sa poitrine, et, sans qu'elle s'en fût aperçue, ses joues étaient couvertes de larmes. La pauvre enfant sentait son âme envahie par les amères pensées de regrets et de remords. Madame Delcourt s'aperçut enfin de cette émotion affreuse. – Ma fille ! ma pauvre fille ! s'écria-t-elle, qui peut ainsi causer ton désespoir ? As-tu quelque peine que tu caches à ta mère ? Ingrate ! n'est-ce donc pas elle qui doit toujours te consoler ?

À ces douces et tendres paroles, Fermina essuya ses yeux et tendit la main à sa mère, s'efforçant d'accompagner cette caresse d'un sourire ; mais il était pâle et triste comme un des rayons du soleil qui percent un instant la nue pendant l'orage.

– Pauvre mère ! dit-elle en évitant de répondre directement à la demande qui lui était faite. Je t'ai causé bien des douleurs depuis huit mois.

– Tu m'as causé des douleurs, à moi ? fit madame Delcourt avec cette abnégation si naïve et si touchante d'un cœur tout dévoué.

– Oui, à toi, reprit avec une vivacité douloureuse Fermina ; à toi, que j'ai fait quitter le doux pays où tu es née, la modeste maisonnette où est mort mon père, l'air pur des champs, qui te donnait la force et la santé. Et tout cela pour un rêve. Oh ! ma mère ! que notre bon curé était sage quand il m'a prédit les tortures dans lesquelles je me débats aujourd'hui ! Pourquoi lutterais-je plus longtemps ?... pourquoi conserverais-je encore la fausse honte de l'orgueil ? Quittons Paris, ma mère, retournons en Poitou ; je ne veux pas que tu souffres plus longtemps pour moi. Là-bas je serai heureuse... crois-moi, mère chérie, j'oublierai mes chimères.

À ces paroles madame Delcourt tressaillit de bonheur, car le matin même, l'argent qu'elle avait emporté du Poitou étant à la veille de finir, confiante en l'avenir de sa fille, elle avait écrit au notaire du pays de vendre la petite maisonnette et le peu de terres qui en dépendait.

– C'est une pensée de Dieu qui te vient là, mon enfant ! s'exclama-t-elle avec joie. Oh ! oui, quittons Paris ; demain nous dirons adieu à la ville, il en est temps encore heureusement. Nous retrouverons notre petite maison, qui était, hélas ! au moment de passer dans des mains étrangères.

Fermina demanda à sa mère l'explication de ces paroles, et la bonne madame Delcourt lui raconta alors, comme chose toute naturelle, ce qu'elle avait fait avec tant d'abnégation et de générosité. – Après l'avoir entendue, Fermina glissa doucement aux genoux de sa mère, et l'enlaçant dans ses bras, elle la remercia tendrement de tous ses sacrifices. – Ce sont les derniers, dit-elle, demain nous retournerons dans notre doux Poitou.

Mais, hélas ! à quoi tiennent les résolutions, et combien le cœur est changeant dans ses désirs ! Le lendemain, madame Delcourt, qui était sortie pour différentes emplettes nécessaires au voyage, car on devait encore partir, apporta le journal à Fermina ; la pauvre enfant dans son découragement avait oublié ou négligé de le faire

prendre. Elle le lut machinalement, puis ses yeux devinrent fixes, une pâleur mortelle couvrit sa figure, et sans avoir la force de parler, elle le tendit à sa mère. Madame Delcourt, non moins troublée que Fermina, lut avec empressement l'article qui lui était montré, sans savoir si c'était une violente douleur ou une immense joie qu'il devait apporter à son âme. – Voici ce qu'il contenait :

« L'Académie Française s'est réunie aujourd'hui pour décerner son prix annuel de poésie. Une charmante pièce de vers ayant réuni tous les suffrages, on a proclamé lauréat mademoiselle Fermina Delcourt. »

L'heureuse mère relut tout haut ces paroles, qui leur apportaient à toutes deux tant d'orgueil et de joie, puis elle attira Fermina sur son cœur, et au milieu de leurs tendres caresses, l'idée du départ s'envola, la pauvre maisonnette fut oubliée, et les plus beaux projets formés encore sur leur séjour et leur position nouvelle à Paris.

Dans la même journée qu'elles avaient appris cette heureuse nouvelle, la comtesse de Marlé et

ses deux filles vinrent pour leur faire une visite de félicitation, et aussi pour leur offrir de les conduire, dans la voiture de la comtesse, à l'Académie Française le jour de la distribution des prix, voulant, disaient-elles, assister au triomphe de leur jeune amie et jouir de son bonheur et de sa gloire.

Rien ne réussit à Paris comme le succès !

Fermina, ivre de joie, ne vit dans cette démarche que de l'affection et de l'intérêt, et accepta avec reconnaissance les félicitations exagérées de ces dames, félicitations dont elle ne mettait pas en doute la franchise.

Le lendemain matin elle courut avec sa mère chez le secrétaire de l'Académie Française. En voyant une jeune fille si belle, si naïve, si simple, le bon et spirituel M. Arnault ne put retenir un soupir.

– Pardonnez-moi, mademoiselle, ce soupir, ce regret en vous confirmant ce qui cause votre joie, dit-il avec un paternel regard et un triste sourire ; mais c'est avec douleur que je lis dans vos yeux toute votre espérance et tout votre orgueil pour un

triomphe dont vous vous exagérez l'importance ; il est grand, sans doute, mais il n'est qu'un premier pas après lequel la chute est encore possible ; ne basez donc pas l'avenir sur votre succès, et vous qui êtes si jeune et si charmante, donnez votre couronne pour former le trophée de votre mère, et reprenez modestement au logis l'aiguille et les humbles travaux réservés aux femmes. – Pour parcourir la carrière des lettres, il faut une force au-dessus de la vôtre, pauvre petite, une énergie que je ne vous fais pas l'injure de vous croire. Combien de malheurs m'ont causé ce qu'on est convenu d'appeler ma renommée, et combien de fois la vanité m'a entraîné dans des pièges qu'avec un peu plus de modestie et de prudence j'aurais évités !

Me pardonnerez-vous, ma belle enfant, continua-t-il, de venir troubler ainsi votre joie, et de jouer auprès de vous le rôle de l'esclave qui, chez les Romains, disait au triomphateur : « Souviens-toi que tu es homme ? » Mais vous êtes belle et charmante comme ma fille, ma Gabrielle, et c'est en croyant parler à mon enfant que je vous dis : « Reculez, fuyez cette route

funeste dans laquelle vous voulez vous engager, car vous n'y trouverez que périls et embûches. »

Ces sages paroles du spirituel secrétaire de l'Académie firent peu d'impression sur Fermina, elle les mit sur le compte de l'humeur chagrine que l'âge entraînait avec lui, et ne rapporta de cette entrevue que la confirmation de son bonheur.

Tous ses regrets du passé s'étaient enfuis bien loin d'elle ; son existence d'autrefois n'était plus qu'un rêve lointain effacé et sans traces. Et maintenant qu'elle s'enivrait du présent, qu'elle s'élançait avec transport dans l'avenir, que lui faisait la vente de leur modeste retraite du Poitou ? aujourd'hui, la victoire étant remportée, on pouvait donc, à coup sûr, brûler ses vaisseaux.

Le grand jour de la séance publique arriva enfin. Fermina, mise avec la plus charmante simplicité, se rendit à l'Institut, accompagnée de sa mère, et de la comtesse de Marlé et de ses filles, qui faisaient tous leurs efforts pour paraître aussi jolies, aussi élégantes et aussi triomphantes que la jeune couronnée.

L'élite de la société parisienne était réunie dans la salle de l'Académie Française. Alphonsine et Emma saluaient avec une nuance d'orgueil toutes les personnes de leur connaissance ; on eût dit que le triomphe de leur amie, amie bien oubliée jusque-là, mais bien tendrement aimée aujourd'hui ! devait rejaillir sur elles. Fermina, au contraire, baissait la tête avec modestie, et des larmes de joie glissaient doucement de ses yeux et inondaient son âme.

Au bout de quelque temps la séance fut proclamée ouverte. Un discours d'ouverture et plusieurs lectures successives occupèrent la première partie de la séance. Enfin, vint le moment de proclamer le lauréat, et la voix du secrétaire perpétuel nomma la jeune poète appelée à recevoir le prix de poésie.

Fermina se leva. À la vue de cette enfant si jeune, si belle et si modeste, des applaudissements d'enthousiasme éclatèrent de toute part. Tremblante de bonheur et d'émotion, les joues couvertes de douces larmes, elle s'avança rouge et palpitante pour recevoir sa

couronne. Ce fut le bon M. Arnault qui la lui remit, comme le voulait la place de secrétaire perpétuel qu'il occupait alors. – Pauvre enfant ! laissa-t-il encore s'échapper de ses lèvres, que Dieu vous accorde le bonheur ! – À travers sa joie, la jeune fille n'entendit pas les tristes paroles du vieillard.

Quand elle eut repris sa place, ce fut lui qui voulut lire, pour les faire valoir aux yeux de tous, les vers de la jeune couronnée. Cette poésie fraîche et naïve qui tenait plus de l'inspiration de l'âme que de l'art et de l'étude, impressionna doucement tout l'auditoire, et les applaudissements qui avaient salué son apparition recommencèrent à diverses reprises pendant la lecture de son poëme. Après qu'elle fut terminée, on entoura Fermina et son heureuse mère pour les féliciter, l'une dans son admirable talent, l'autre dans sa charmante fille. Alphonsine et Emma partageaient vivement le triomphe de leur amie. Le bonheur apporte tant d'entraînement avec lui ! Et ce fut avec une vanité très satisfaite qu'elles emmenèrent l'héroïne de la fête.

Une fois arrivées chez la comtesse, où il devait y avoir un grand dîner en l'honneur de la charmante muse poitevine, les compliments et les félicitations vinrent encore enivrer madame Delcourt et sa fille. À table, la place d'honneur fut donnée à Fermina ; tout le monde s'occupait d'elle, ne parlait que d'elle. Ses louanges étaient dans toutes les bouches, se lisaient dans tous les yeux. – Si jeune, déjà poète et déjà couronnée, disait-on. Quel bel avenir lui est réservé ! elle sera la gloire de la France ; elle peut arriver à tout.

Ces paroles flatteuses s'infiltraient doucement dans l'âme exaltée de la jeune fille. Elle ne savait pas, la pauvre enfant, que la société est légère et inconstante ; qu'elle caresse ce qui l'amuse, et le lendemain oublie pour toujours ce qu'elle a déifié la veille.

Après le dîner il vint beaucoup de monde pour passer la soirée chez la comtesse. Fermina, doucement appuyée sur l'épaule de sa mère, comme si elle voulait trouver un appui pour l'aider à soutenir les émotions qui venaient

inonder son âme et briser ses forces, fut présentée à tous. – N'était-elle pas l'héroïne de la fête ? N'était-elle pas la couronnée du jour ? – Beaucoup de dames n'avaient pas assisté à la séance du matin ; mais elles avaient entendu parler de la jeune et belle poète, aussi désiraient-elles vivement la voir et l'entendre.

– Je vais requérir de votre gentillesse une faveur, chère petite amie, dit la comtesse à Fermina. Lisez-nous votre poème, tout le monde le désire, et vos vers charmants, qui ont eu à l'Académie un succès d'enthousiasme, lus par le respectable M. Arnault, en auront un plus vif encore lorsqu'ils sortiront de vos jolies lèvres.

Fermina se rendit au désir de la comtesse, et comme l'avait prévu madame de Marlé, elle produisit une sensation profonde et délicieuse sur ce nouvel auditoire.

– Que vous êtes heureuse, ma belle et noble enfant, de posséder le talent et la célébrité à votre âge ! s'exclama une dame à la figure douce et vénérable qui se trouvait auprès de la jeune couronnée et qui s'était laissé doucement

impressionner par celle poésie simple et touchante.

– Dieu veuille que ce bonheur ne soit pas une inexorable fatalité ! car rarement pour une femme la gloire est le bonheur, murmura un homme à cheveux blancs appuyé contre le fauteuil de la dame qui venait de parler. – Celle-ci se retourna vivement.

– Oh ! mon ami, dit-elle avec un soupir, ne troublez donc pas la joie de cette belle jeune fille par vos sinistres augures. Laissez-lui ses illusions ; hélas ! elle ne saura que trop tôt combien elles sont menteuses.

Fermina tressaillit, car elle avait entendu et la prédiction de l'étranger et la réprimande qui lui en était faite. L'aimable dame s'aperçut aussitôt de l'impression pénible qu'éprouvait la pauvre fille, et voulant la dissiper, elle lui prit la main avec une grâce toute affectueuse :

– Ne vous effrayez pas, ma belle enfant, dit-elle, et ne vous éveillez pas de vos doux rêves. Une jeune fille élevée par sa mère dans la solitude doit avoir le cœur trop ferme, l'âme trop

noble pour ne pas désarmer la fatalité si elle voulait vous atteindre. Mais chassons ces tristes idées, elles ne doivent pas assombrir ce jour, qui sera sans doute le plus beau de votre vie. – En achevant ces mots, elle entraîna Fermina dans un groupe de jeunes filles dont l'aimable gaieté eut, – avec la même promptitude que se dissipe le brouillard qui couvre un instant le soleil d'été, – fait envoler le léger nuage qui venait de s'élever sur son bonheur.

Cette soirée encore fut délicieuse au cœur de notre jeune muse, car elle trouva une sympathie touchante auprès de tous, et elle fut invitée avec une insistance pressante et gracieuse à plusieurs fêtes données par les familles qui lui parurent les plus distinguées entre toutes.

Malgré la modicité de leur fortune, madame Delcourt et Fermina se rendirent avec empressement dans les nouvelles maisons qui leur étaient ouvertes avec tant de bienveillance. Pendant les premiers temps la comtesse de Marlé voulant les présenter elle-même, venait les prendre dans sa voiture ; mais petit à petit, elle

renonça à cette attention aimable et bien nécessaire cependant pour les pauvres femmes, qui voyaient aussi peu à peu se fondre tout ce qu'il leur restait de la modique somme d'argent qu'elles avaient reçue du Poitou.

Les choses restèrent encore quelque temps ainsi ; mais un jour qu'elle s'était rendue à une fête brillante chez la comtesse, la pauvre Fermina, simplement vêtue, au milieu de toutes ces femmes si élégantes et si riches, s'aperçut qu'elle était tristement délaissée par ceux-là même qui l'avaient encensée et élevée sur le pavois. Le moment de son triomphe était passé, sa gloire déjà éteinte ! Elle sentit son cœur se serrer douloureusement, toutes les traces de sa gaieté réelle ou factice disparurent de son visage aussi promptement qu'on voit s'effacer sur la surface des eaux d'un lac le cercle qu'y trace la pierre qu'un enfant y a jetée, et ses traits reprirent leur expression naturellement mélancolique. Elle comprenait enfin combien elle était loin de la renommée et de la gloire qu'elle avait cru avoir saisie pour toujours. Ses yeux s'étaient dessillés, elle s'avouait qu'elle n'avait été, durant un

moment, qu'un objet de curiosité pour le monde, à qui toute nouveauté plaît, et que déjà elle était oubliée à jamais ; aussi le soir quand elle se retrouva seule avec sa mère dans leur modeste chambre, elle se jeta dans ses bras en pleurant.

– Partons, ma mère, partons, dit-elle ; retournons dans notre paisible et doux pays, pour ne plus jamais le quitter ; fuyons une vie qui me fait peur et que je ne commence qu'aujourd'hui à comprendre.

Madame Delcourt ne répondit d'abord aux larmes de sa fille que par des larmes et des caresses, et quand elles furent plus calmes, la pauvre femme rappela à Fermina que tout retour dans le Poitou était à jamais impossible pour elles, puisqu'elles n'y possédaient plus rien.

– Eh bien, ma mère, je travaillerai, dit avec l'énergie du désespoir la jeune fille, qui comprenait aussi les devoirs que lui imposaient les immenses sacrifices qu'avait faits pour elle sa bonne et sainte mère. Je pardonne l'indifférence du monde, je ne vivrai plus que pour toi seule. Sans hésiter tu as vendu pour moi la maison qui

formait toute notre fortune... je n'hésiterai pas davantage à entrer dans la route aride que je me suis tracée. Ton espoir ne sera pas déçu ; loin de moi les regrets et la faiblesse ! j'ai une fortune à te conquérir par mon travail et mon courage. Je travaillerai sans relâche, et Dieu secondera mes efforts.

Fermina tint religieusement l'engagement qu'elle venait de prendre avec elle-même, car dès cet instant le travail devint son unique distraction, et pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres.

La pauvre enfant continuait à aller dans le monde, la réputation pour elle n'était-ce pas du pain ? Mais que de souffrances ces réunions et ces fêtes apportaient avec elles ! Que de fois elle dévora les regards insultants et les sourires railleurs qu'attiraient sa chaussure humide ou ses humbles vêtements ! car la pauvreté les atteignait déjà au point de ne pas pouvoir se permettre de payer le prix d'une course de voiture. Et il fallait paraître ne rien comprendre à ces affronts, les subir en silence, sourire et dire des vers. Puis, la soirée terminée, si quelque personne attentive et

bonne ne leur offrait pas de les reconduire, Fermina et sa pauvre mère devaient traverser tout Paris la nuit, seules à pied et exposées à la pluie, au froid et aux insultes.

Fermina continua quelque temps cette triste et cruelle existence ; elle venait d'achever une tragédie qu'elle avait lue dans divers salons, et à laquelle plusieurs personnes influentes avaient promis leur appui protecteur. Mais le temps s'écoulait rapidement, et toutes les promesses restaient vaines. Alors elle pensa, la pauvre fille, que les succès du monde ne la conduiraient à rien qu'à de nouveaux sacrifices, et elle cessa complètement de se montrer dans les salons.

Quelques personnes, surtout madame de Marlé et ses filles, firent d'abord des instances assez vives pour engager la jeune poète à revenir auprès d'elles ; mais voyant l'inutilité de leurs prières, elles s'éloignèrent et finirent par oublier entièrement la blonde et simple muse qui espérait encore reconquérir par ses travaux littéraires le patrimoine jeté si follement au vent. – Malgré son premier succès, les libraires et les directeurs de

journaux ne venant pas la chercher, il lui fallut s'armer d'un nouveau courage pour aller elle-même solliciter leur intérêt. – Plusieurs la reçurent le sourire aux lèvres.

– On n'a pas un brevet de talent, on n'est pas célèbre pour avoir été couronnée à l'Académie, mademoiselle, lui dirent-ils. Les vers sont passés de mode, on ne les achète plus. Nous ne pouvons donc rien pour vous servir.

Un honorable éditeur, qui sans doute devina les malheurs de la pauvre enfant, fut plus humain et plus généreux. Il lui demanda un petit volume, non de poésie, mais de modeste prose. Fermina se mit au travail avec ardeur, espérant le satisfaire en peu de jours ; mais, hélas ! elle n'avait pas l'habitude de cette littérature simple, et il lui fallut se donner beaucoup de peine et perdre beaucoup de temps pour arriver à bien peu de chose.

Malgré les plus actives démarches, il lui fut impossible de placer nulle part aucun de ses travaux littéraires, partout on lui disait : « Quand vous aurez acquis un nom, revenez,

mademoiselle, mais aujourd'hui que vous n'êtes pas connue, nous ne pouvons rien accepter de vous. »

À travers toutes ces luttes, sans succès, et ces déceptions cruelles, les jours et les mois s'écoulaient avec une rapidité effrayante, et les ressources des deux infortunées disparaissaient avec eux, Alors Fermina voyant que son talent littéraire ne pouvait lui faire obtenir aucun travail, voulut chercher à se suffire d'une autre manière ; elle faisait, avec une très grande adresse, tous les jolis ouvrages de femme si fort à la mode de nos jours. Elle rejeta donc avec horreur la plume qui lui avait été si fatale, pour prendre l'aiguille qu'elle n'aurait jamais dû abandonner ; mais, hélas ! toutes les nouvelles démarches qu'elle et sa mère, firent à cette intention, n'eurent qu'un bien triste résultat, car elles ne purent obtenir que très peu de chose à faire. – Elles n'étaient connues, recommandées par personne. – Trop fières pour faire confidence de leur malheureuse position à ceux qui s'étaient dit autrefois leurs amis, elles la cachaient à tous les yeux comme une honte. Malheureusement ! la misère se trahit,

de quelque voile que l'on cherche à la couvrir ! et le peu de connaissances qu'elles avaient encore conservées, la pressentant, s'éloignaient d'elles avec empressement.

Leurs dernières ressources étaient épuisées. Sans travail pour suffire à leurs faibles dépenses, il fallut recourir aux dettes, la plus épouvantable de toutes les nécessités. Que d'humiliation elles eurent à supporter alors, les malheureuses ! quel calice d'amertume il leur fallut boire jusqu'à la lie ! Les meubles qui garnissaient leur petit appartement furent vendus pièce à pièce. Et un jour on les chassa cruellement de ce dernier refuge ; alors, sans argent, sans amis, elles furent réduites à se mettre dans un grenier, tout étant perdu pour elles, tout hors la confiance qu'elles avaient en Dieu.

Une mauvaise table et deux chaises formaient seules, avec un peu de paille et quelques débris de couverture grossière, tout l'ameublement de ce grenier, qui ne prenait jour que d'un petit carreau fermant en tabatière. Sur la table se trouvait un tambour orné de fuseaux à dentelle, après lequel

la pauvre madame Delcourt travaillait avec ardeur, ne détournant les yeux que pour les porter sur Fermina, qui gisait toute habillée sur le grabat que nous avons décrit. Il ne restait plus rien à cet enfant de la beauté et de la grâce qui jadis la faisaient si justement admirer de tous. La pauvreté avait tout détruit : ses yeux étaient caves, son front sillonné de rides précoces, une pâleur livide couvrait ses traits amaigris. Son sommeil était inquiet et entrecoupé par des mouvements spasmodiques ; à voir la sueur glacée qui baignait son visage, on comprenait qu'elle était en proie à une fièvre violente.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait la pauvre mère, me punirez-vous de ma faiblesse ? ne voulez-vous donc pas me rendre mon enfant ?

À cette pensée horrible elle sentait son courage l'abandonner ; mais après avoir donné cours à sa douleur, elle reprenait de la force et se remettait avec ardeur à son travail. N'était-ce pas par lui qu'elle pouvait apporter quelques secours à sa pauvre malade ?

– « Grand Dieu, que le cœur d'une mère est un

digne ouvrage du tien ! » a dit un poète, et que cela est vrai toujours et partout ! – Ainsi, la pauvre madame Delcourt avait su conserver son courage pour relever celui de sa fille, ses forces pour soigner sa fille, son travail pour soulager sa fille. Oh ! oui, une mère, c'est l'image de Dieu sur la terre, c'est la protectrice, c'est la Providence de son enfant !

Le silence le plus complet régnait dans la pauvre mansarde, quand un coup assez vivement frappé contre la porte fit tressaillir la dévouée garde-malade ; elle s'élança pour renvoyer celui qui venait ainsi les troubler dans leur retraite ; mais la porte ayant été ouverte, elle recula de surprise à la vue du vénérable curé de leur village, qui entrait suivi d'un étranger.

– Vous ici, mon respectable ami ! s'exclama la pauvre mère en cachant sa tête entre ses mains comme pour dissimuler sa honte et ses larmes.

– Dieu est souvent cruel dans ses décrets, mais il est toujours juste et paternel ; consolez-vous, pauvre femme, vos malheurs sont finis, dit le curé en prenant entre ses mains celles de madame

Delcourt ; nous vous apportons le bonheur.

– Le bonheur ! fit la triste mère en secouant la tête avec doute. Attendez, pour prononcer ce mot... Regardez Fermina, et dites si le bonheur est encore fait pour moi. – Et en achevant ces paroles elle se dérangea pour laisser voir la pauvre enfant couchée dans un coin sur une paille glacée.

Le curé et l'étranger se sentirent pénétrés de douleur à la vue de la jeune mourante ; tous deux, les yeux gonflés de larmes, se mirent à genoux à ses côtés, l'homme de Dieu pour la recommander à celui de qui seul nous viennent tous les biens et tous les maux, l'étranger pour lui donner les secours de son art ; – c'était un médecin distingué.

Au bout de quelques instants de méditations et de prières, le curé demanda à l'étranger si tout espoir était perdu. La pauvre mère, les mains élevées vers le ciel, attendait dans une affreuse angoisse l'arrêt qui allait être porté, car c'était la vie ou la mort pour elle. Pouvait-elle survivre à son enfant ?... Le docteur garda encore quelques

instants le silence, étudiant avec une grande attention les pulsations inégales du pouls et les contractions nerveuses de la figure.

– J'espère !... dit-il enfin ; mais il faut à l'instant même arracher cette infortunée à l'air fétide et mortel qu'elle respire ici. Je dois rester auprès de ma malade ; lequel de vous deux veut se charger d'aller faire préparer dans le voisinage un appartement convenable et bien aéré, pour que nous puissions l'y transporter sur-le-champ ?

Madame Delcourt baissa tristement les yeux à cette demande, car elle se savait sans ressources, et il fallait de l'argent pour avoir ce qu'ordonnait le docteur. – Le bon curé comprit sa pensée. – Vous êtes riche, lui dit-il avec un triste sourire ; je vous dirai comment cela plus tard. Venez, occupons-nous avant tout de sauver notre enfant.

La pauvre mère le suivit sans le comprendre. Ne s'agissait-il pas de soulager sa fille ? Et tout pour elle n'était-ce pas d'abord la vie de Fermina ?

Un quart d'heure s'était à peine écoulé quand madame Delcourt rentra suivie de deux

commissionnaires portant un matelas et des chaudes couvertures. On posa sur le matelas l'intéressante malade, on l'enveloppa avec soin dans les couvertures, et on la transporta avec les plus grandes précautions. – Tout cela se fit sans qu'elle s'en aperçût, car elle était en proie à un violent délire ; elle resta insensible au mouvement qui se faisait autour d'elle, et se laissa emporter sans savoir qu'elle changeait de demeure. On la coucha dans un bon lit, et le médecin, madame Delcourt et le vénérable curé qui avait eu l'attention de se procurer du linge et des vêtements pour la malade et sa mère, s'installèrent à son chevet.

Fermina, toujours plongée dans le délire, ne s'apercevait pas de ces soins affectueux. De temps à autre seulement elle soulevait la tête, jetait autour d'elle des regards éperdus, et murmurait des mots entrecoupés et inintelligibles. Cet état persista ainsi deux grands jours sans que les remèdes les mieux appliqués pussent parvenir à le vaincre. Enfin, la fièvre parut céder, et au moment où le docteur commençait à voir éteindre son espoir, la mourante ouvrit les yeux et appela

sa mère.

Madame Delcourt se jeta à genoux près du lit, prit tendrement la main de sa fille :

– Je suis auprès de toi, mon enfant, fit-elle d'une voix émue. Que veux-tu ?

Fermina souleva la tête, promena autour d'elle des regards surpris, puis un doux sourire se glissa sur ses lèvres et elle s'endormit comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire.

– Notre chère malade est sauvée, dit le docteur après l'avoir attentivement observée. À ces paroles, le curé et l'heureuse mère tombèrent à genoux et élevèrent leurs âmes reconnaissantes vers le ciel.

Au bout de quelques heures Fermina ouvrait de nouveau les yeux : – Ma mère, demanda-t-elle d'une voix faible en cherchant à rappeler sa mémoire, notre pauvreté a donc cessé, ou les affreux souvenirs qui se pressent dans ma tête affaiblie ne sont que des rêves cruels ?

– Dieu est venu à notre secours, mon enfant, répondit madame Delcourt en déposant un tendre

baiser sur la main maigre et diaphane que lui tendait sa fille, et il nous a envoyé des amis.

– Des aumônes... encore des aumônes... Ah ! la mort valait mieux que cette humiliation ! murmura la jeune malade avec un douloureux soupir.

– Ce ne sont pas des aumônes, mais une restitution, dit le bon curé en se montrant à elle.

À cette vue Fermina laissa échapper un cri de joie. – Vous ici, mon père, fit-elle ! Vous, mon guide sage et bienveillant !... Ah ! nous sommes sauvées.

Le vénérable ecclésiastique sentit ses yeux se mouiller de douces larmes en répondant aussitôt :

– Oui, vous serez encore heureuse, mon enfant. Je vous apporte la tranquillité et le bonheur. Seulement j'y mets une condition : vous reviendrez toutes deux avec moi dans notre cher Poitou que vous n'auriez jamais dû quitter, petite ingrate. Mais ne causons pas plus longtemps, cela pourrait vous faire du mal et voici votre Esculape, continua-t-il en présentant le docteur,

qui me fait des signes sévères pour m'imposer silence. Nous allons vous laisser entre ses mains. De mon autorité sans bornes, j'ordonne à votre excellente mère d'aller se reposer. J'en ferai autant pour mon compte, et demain matin, si vous êtes bien portante et bien sage, je vous raconterai comme quoi la fortune et le bonheur vous sont revenus.

Chacun obéit au digne curé, et la nuit ayant été excellente pour la chère malade, il tint parole et leur raconta ce qui suit ;

– Peu de temps après votre départ du Poitou, je reçus une lettre datée du Havre, dans laquelle on me priait de donner les informations les plus précises sur la famille Delcourt, établie depuis longues années dans le pays que j'habite. Ne connaissant pas la personne qui m'écrivait, et pensant que la curiosité seule pouvait avoir guidé cette démarche, je m'abstins de faire aucune réponse. – Alors quelque temps se passa sans que j'entendisse parler de rien ; mais un jour, comme je rentrais au presbytère, l'aimable et cher docteur à qui vous devez la vie, mon enfant, s'y

présenta. – Fermina envoya au docteur un reconnaissant regard, et madame Delcourt porta vivement une de ses mains à ses lèvres.

– Je vous suis complètement étranger, me dit-il, et cependant, monsieur, j'avais pris la liberté de vous écrire ; il est vrai, continua-t-il avec un fin sourire, que vous n'avez pas daigné m'honorer d'une réponse. Je viens pourtant renouveler, mes demandes et ajouter une prière, c'est celle de me présenter à la famille Delcourt qui, je le sais, habite ici.

L'air ouvert et franc de l'étranger me disposa, à la confiance, et je lui parlai longuement de vos malheurs et du tendre et paternel attachement que vous m'avez inspiré. Il m'écoutait avec une religieuse attention, et souvent l'émotion qui se répandait sur ses traits me laissait voir combien il prenait intérêt à mon récit.

– J'arrive trop tard ici, me dit-il après que je lui eus appris votre départ ; mais, comme je dois remplir ma mission, je vais partir pour Paris, afin d'y retrouver cette intéressante et malheureuse famille. Car c'est un devoir saint et sacré qui me

conduit, puisque c'est la dernière volonté de mon père mourant.

« Je me nomme Henri Delbois, mon père était l'ami et l'associé de M. Delcourt, et c'est, hélas ! par sa faute, que cette honorable maison fut mise en faillite. Non qu'il ait été coupable de malversation, mais il eut peur, retira trop promptement ses fonds, et cette action entraîna la ruine et la mort de son respectable ami.

« Depuis ce moment mon père ne goûta pas un seul instant de repos. Il quitta la France pour se soustraire aux pensées cruelles qui le torturaient, et s'établit aux États-Unis, où notre fortune ne fit que prospérer et s'étendre. Alors il écrivit plusieurs fois à Poitiers pour avoir des nouvelles de Charles, le fils de l'infortuné Delcourt ; mais, soit ignorance, soit indifférence de ceux à qui il s'adressait, on évita de lui répondre, ou ceux qui lui écrivirent lui dirent ne rien savoir sur la position de la pauvre famille. Mon père prit alors la résolution de passer lui-même en France, et il allait effectuer ce projet, quand il tomba malade. Sa maladie fut longue et cruelle, et le souvenir

des infortunés qu'il avait fait par sa faute rendaient ses souffrances bien plus affreuses encore. Je ne le quittai pas une minute. Comme fils et comme médecin, tous mes instants lui appartenaient.

« – Henri, me dit-il un jour, je n'ai plus, je le sens, que fort peu de temps à vivre. Avant de nous quitter je veux que tu me fasses une promesse sérieuse, tu es un honnête homme, tu tiendras ta parole. Avec cette confiance je mourrai tranquille et content. – Je te laisse une grande fortune. – Eh bien, j'exige formellement que tu la partages avec Charles Delcourt et sa famille, s'ils ne sont pas devenus aussi riches que toi. Voilà ma volonté suprême, mon fils. Je prie Dieu de te bénir, car je suis sûr que tu la rempliras.

« Je fis sans hésiter le serment que me demandait mon père, et j'eus ainsi la consolation d'adoucir ses derniers instants. – Après sa mort je quittai New-York, et ayant appris par hasard à mon arrivée au Havre que la famille Delcourt était retirée dans ce modeste pays, je pris la

liberté de vous écrire, et plus tard de me présenter ici pour vous prier de m'aider de vos conseils et me diriger dans mes recherches. Prière que je vous renouvelle, continua notre excellent docteur, avec d'autant plus d'instance que je crains l'isolement et les embarras que vos amis ont dû trouver à Paris.

Je consentis avec joie à cette demande du jeune étranger, et j'allai m'informer auprès du notaire de votre position et de votre demeure dans cette grande capitale. J'appris alors que vous n'y étiez point heureuses ! le notaire me dit aussi qu'il avait été chargé de vendre votre maisonnette ; que ne trouvant pas d'amateurs il l'avait achetée pour son compte, ce dont il avait un bien vif regret, et, il acheva ces homélies en me donnant votre dernière adresse.

J'allai au plus vite apprendre tout cela à Henri Delbois, pour lequel je me sentais la sympathie la plus vive.

– M. le curé, me dit-il, je vais vous demander. une bonne œuvre, c'est, je le sais, vous plaire. – Vous le voyez, mes amies, il me flattait pour me

séduire, interrompit en souriant le bon curé. – Venez à Paris avec moi, venez, vos filles sont malheureuses, elles ont besoin de vous. Venez, je vous en conjure.

– Je cédai à ses instances, comme vous le voyez, mes enfants, et peut-être sans trop de résistance ! demandez-le lui plutôt ! nous eûmes bien de la peine à vous retrouver, mais Dieu nous a dirigés. Que son nom saint soit béni ! – Maintenant quittons Paris et retournons bien vite dans notre doux pays où l'on m'attend et où l'on vous désire.

– Pouvons-nous accepter ces offres généreuses ? fit madame Delcourt, vivement émue de ce récit, et jetant un regard craintif sur le jeune docteur.

– Pas d'orgueil déplacé, madame, interrompit avec sévérité le vénérable prêtre, songez à votre fille.

Henri Delbois alors s'avança respectueusement vers madame Delcourt.

– Madame, lui dit-il, ce n'est pas comme un

étranger que je vous supplie d'accepter mes offres ; mais comme un fils, en daignant m'accorder la main de votre chère Fermina. Ne le voulez-vous pas, madame ?

L'excellent curé se mit à sourire, en entendant cette demande, et prenant d'autorité la petite main de la malade il la plaça dans celle du docteur, en lui disant d'une voix émue :

– Du haut du ciel, mon fils, recevez les remerciements et les bénédictions de votre père.

Henri s'agenouilla avec une vive émotion devant le ministre de Dieu qui lui parlait au nom de celui qu'il avait perdu, et tous les spectateurs de cette scène touchante sentirent de douces larmes venir mouiller leurs yeux.

À dater de cet instant on ne s'occupa plus que du moment du départ, départ bien heureux, puisque c'était pour retourner dans le doux Poitou.

Peu à peu les soins et le bonheur rendirent des forces à la jeune malade. On les essayait chaque jour afin de les augmenter encore, et enfin le

docteur crut que sans imprudence on pouvait quitter Paris. – Alors il fit venir des chevaux de poste, et madame Delcourt et Fermina retournèrent habiter pour toujours le charmant pays qu'elles avait quitté avec tant d'espérances si promptement et si complètement déçues.

Épilogue.

Le vrai bonheur.

« Elle vécut chez elle, et fila sa quenouille. »

Ancienne épitaphe romaine.

Le temps, qui passe si imperceptiblement sur nos têtes, opère les mêmes changements graduels dans nos habitudes, dans nos mœurs et dans notre caractère que dans notre physique. Nos vues sont changées, nous n'envisageons plus les mêmes choses sous le même aspect, et les motifs de nos actions changent comme elles.

Six ans se sont écoulés entre l'époque où se terminent les malheurs que l'exaltation poétique de Fermina avait entraînés sur elle et sur sa pauvre mère. Nous nous retrouvons encore dans le jardin de la petite maisonnette du Poitou ; mais ce n'est pas cette fois le triste et mourant soleil

d'automne qui l'éclaire, car une des charmantes matinées de juin brille dans tout son éclat. Des fleurs variées et abondantes embaument l'air, de gais oiseaux voltigent et chantent dans le feuillage, tout respire le bonheur dans cette charmante retraite ; mais plus que tout encore, la douce et belle figure d'une jeune femme contemplant avec un tendre sourire deux petites filles qui s'ébattent sur l'herbe, et dont le rire franc et argentin résonnait délicieusement dans son cœur avec une mélodie que n'eût point eu pour elle la plus ravissante musique.

Cette jeune femme était Fermina, non plus la blonde muse, pâle et mélancolique, mais la mère de famille heureuse et forte. Sa taille souple s'était redressée, ses joues blanches avaient repris de fraîches couleurs, ses yeux brillaient de tout l'éclat de la santé, ses lèvres laissaient toujours échapper un sourire ; elle avait, comme dit le poète, fermé le beau livre de sa jeunesse à ces trois mots : Dieu, son mari, ses enfants.

Assise dans le jardin auprès de madame Delcour, que le temps semblait avoir respectée

dans sa marche, elle causait tendrement avec son heureuse mère, tout en surveillant ses petites-filles rivalisant de légèreté avec une jolie chèvre familière, qu'elles poursuivaient au milieu de ses bonds joyeux, et l'enlaçaient de leurs petits bras ronds et frais, quand entraînée par la gourmandise, elle s'arrêtait subitement pour tondre quelques brins d'herbes qui la tentaient. Tout à coup elles quittèrent leurs jeux pour venir se réfugier auprès de leur mère ; un étranger accompagné d'une dame descendait de voiture devant la grille.

Fermina s'avança pour recevoir les personnes qui se présentaient chez elle. Mais quand elle en fut assez rapprochée, un cri de joie lui échappa.

– Éliane ! s'exclama-t-elle en tendant les bras.

Éliane, car c'était elle, répondit à cet élan affectueux et sincère, et les deux amies se pressèrent tendrement sur leur cœur.

– Ingrate, dit Éliane après les premiers épanchements, tu m'as oubliée !... tant d'années sans m'écrire, sans me dire et tes succès et tes joies ! Je t'ai cherchée à Paris, tout le monde

ignorait ton sort, et c'est à mon arrivée ici, quand je n'espérais plus te revoir, que notre bon curé m'a appris que tu étais de retour en Poitou.

– Il t'a conté encore les tristes et heureux événements de ma vie, n'est-ce pas, Éliane ? demanda doucement Fermina. Il t'a dit aussi que Dieu m'a prise en pitié au moment où je mourais de remords et de misère, et que je suis aujourd'hui l'heureuse épouse d'un docteur célèbre, du bon et vertueux Henri Dalbois.

– Je savais tout cela, fit Éliane en souriant ; mais ce que je n'ai pas pu comprendre, c'est que, jouissant d'une belle fortune et d'un talent distingué, ton mari ait consenti à s'isoler ainsi au milieu de la campagne.

– J'avais tant souffert à Paris !... répondit Fermina en laissant échapper un soupir vers le passé. Il a voulu d'abord me ramener ici pour refaire ma santé détruite ; mais une fois que nous avons été établis dans ce modeste ermitage, nous y avons trouvé le bonheur et la paix ; n'eut-il pas été imprudent de retourner l'exposer au milieu du monde ?... Henri consacre son temps et une partie

de notre fortune à soulager les malades, à aider les infortunés qui nous entourent, et Dieu nous rend en bénédictions et en joies tout ce que nous donnons aux malheureux. Vois ma mère, mes enfants, regarde-moi, Éliane, et dis s'il est possible d'être plus heureux ici-bas.

– Oui, tu es bien changée, ma blonde et douce Fermina ; ta santé si fragile est devenue et brillante et forte, et ton talent a dû suivre cette amélioration remarquable. J'ai su ton succès à l'Académie il y a plus de six ans, et je suis impatiente de connaître tes nouvelles œuvres.

– Toute ma poésie la voici !... répliqua Fermina en montrant avec un orgueilleux sourire les deux petites têtes blondes qui se pressaient contre elle. – J'ai oublié toutes les autres, car devant les sublimes tendresses et les saints devoirs de la maternité, les émotions de l'art restent froides et insuffisantes pour le cœur d'une femme. Depuis six ans, les seuls vers que j'ai faits sont des chansons pour endormir mes enfants. C'est que, vois-tu, depuis six ans, continua madame Dalbois, qui vit l'étonnement

se peindre sur la figure d'Éliane, l'expérience a chassé mes folles rêveries, et je n'ai que trop appris à mes dépens que le bonheur n'existe pour les femmes que dans les devoirs et les joies de la famille.

Le collier de perles.

Lettre première.

Alice de Courvoisie à la marquise de Saint-Guéran.

Saint-Domingue, 1783.

Que le temps s'écoule avec lenteur et tristesse depuis votre départ, ma sœur ! Chaque matin je me réveille le cœur oppressé des rêves douloureux que m'apporte le sommeil, et le soir je m'endors fatiguée des idées du jour. Rien ne semble changé ici en apparence, et tout y est bien différent pourtant qu'à l'époque heureuse où nous courrions joyeuses et folles dans les riches plantations de cannes à sucre, ou dans les champs de maïs, et que nos éclats de rire enfantins se mêlaient au doux gazouillement des charmants oiseaux aux mille plumages, heureux habitants de ce séjour enchanté !

Vous m'avez quittée, Édith, et avec vous a fui,

il me semble, et ma jeunesse et ma gaieté.

Aujourd'hui vous voilà grande dame, ma sœur, vous voilà marquise ! vous voilà de la cour ! quelle place peut occuper dans votre souvenir la pauvre créole isolée ?

Pourtant les douces promesses que vous me fîtes en me quittant me donnent quelque espoir de conserver votre tendresse malgré l'absence et le plaisir qui sans doute vous entraînent ; et j'y crois, Édith, à ces promesses, parce que je désire vivement les voir se réaliser ; seulement je compte les jours qui doivent s'écouler encore avant celui où il me sera possible de recevoir la preuve de votre souvenir fraternel. Cette lettre vient me rappeler à votre chère affection, mais elle sera la dernière si elle semble accueillie froidement. Je suis trop fière pour vouloir m'imposer, fût-ce même à vous, ma sœur. Vous me connaissez aussi bien, peut-être mieux que je me connais moi-même ; ne vous jouez donc pas de ce que vous appelez mon orgueil, et oubliez-le en faveur de mon vif attachement.

Nous sommes entièrement seuls en cet instant

à la Ginesterre, et M. le marquis, notre cher père, semble plus préoccupé encore que quand vous étiez ici, de l'agitation sourde qui se fait sentir dans notre colonie. Heureusement son caractère ferme et juste en impose toujours à nos esclaves ; car c'est, j'en suis convaincue, grâce à la crainte qu'il inspire, que nous n'avons pas à souffrir les vols et l'incendie, au moyen desquels les nègres révoltés ruinent trop souvent les plantations des plus riches propriétaires.

Hier, par exemple, après le repas du soir, je laissais tristement errer mes doigts sur les touches d'ivoire du clavecin en rêvant à vous, à la cour, à tout enfin, hors à ce qui se passait autour de moi, pendant que Tamariez, votre nègre favori, attaché à ma personne depuis votre départ, en souvenir de la protection que vous avez répandue sur lui, faisait voltiger l'éventail sur ma tête avec ce balancement monotone qui augmente et donne du charme à la rêverie. Lorsque je fus tirée tout à coup des douces pensées où j'étais plongée par la voix de notre père, occupé à lire auprès de moi.

« Les malheureux !... s'écria-t-il en déchirant

brusquement les feuillets qu'il tenait à la main. Les malheureux !... ils nous assassinent par leurs paroles dorées, ils nous plongent le fer dans le sein en prêchant l'égalité aux esclaves. L'égalité... mais c'est lâcher des tigres sur une proie sans défense... c'est exciter une hyène furieuse ! Ah ! messieurs les beaux parleurs, vous vous donnez la peine d'apprendre le créole pour composer le *Catéchisme du nègre* ; eh bien, vos efforts seront perdus sur tout ce qui m'entoure. Tamariez, fit-il enfin, cours me chercher le commandeur.

Tamariez obéit, et moi, quittant alors le clavecin, je fus me placer auprès de mon père, afin de chercher à comprendre ce qui causait ainsi sa colère.

« Je suis plus inquiet encore que mécontent, ma fille, répondit-il à la question que je lui fis sur ce sujet ; il se glisse ici un esprit de révolte qui m'effraye ! Les nègres veulent secouer notre joug, et s'ils deviennent libres, non seulement nos fortunes entières, mais aussi notre existence est compromise : les nègres sont des bêtes féroces

qu'il faut dompter ou sans cela elles vous dévorent. »

L'entrée du commandeur interrompit mon père, mais pourtant j'avais fort bien compris tout le danger de notre position.

« Rambert, demanda-t-il alors, quel est l'esclave sur lequel tu as saisi cette brochure ?

– Sur Omaï, maître, répondit le commandeur en s'inclinant avec un profond respect.

– Prends ces feuilles éparses et compte combien il y en a, fit encore le marquis en montrant les feuillets tombés sur le parquet.

– Vingt-quatre, maître, dit Rambert après les avoir comptées avec soin.

– Eh bien, Omaï recevra vingt-quatre coups de fouet en présence de tous les esclaves, et cela après lui avoir attaché sur la tête un écriteau, où sera écrit : « Voilà les droits du maître sur le nègre qu'il a payé. » Va, Rambert, et fais exécuter mes ordres. »

Le commandeur se leva et sortit. Le marquis marcha alors quelques instants sans parler, puis

se plaçant devant moi :

« À la bonne heure, vous êtes raisonnable, Alice ! me dit-il avec une gravité sévère ; vous comprenez vos droits, et si Dieu me rappelle à lui vous saurez les maintenir toujours ; cela me tranquillise, au lieu que votre sœur Édith semblait en vérité ne rien voir sur le danger de notre position, et quand j'avais le malheur de donner un ordre semblable devant elle, c'étaient des larmes, des gémissements, des prières, qui m'étaient insupportables et qui me forçaient à me fâcher sérieusement contre elle, ou à céder pour m'en débarrasser ! Mais vous, Alice, vous comprenez votre devoir et vous savez vous taire. »

Je baissai tristement la tête à ces paroles du marquis, car elles me semblèrent bien moins un compliment qu'un reproche, et j'entendis une voix murmurer tout bas dans le fond de mon cœur ces douces paroles que vous me disiez souvent, ma sœur :

– « Soyez bonne, Alice, c'est la première vertu d'une femme, réformez votre caractère absolu, ne

vous montrez pas inflexible pour les autres, mais douce et indulgente ; l'intolérance n'est que l'ignorance de la vie, et ce que vous appelez fermeté et devoir n'est que dureté et orgueil, car les vertus pour rester humaines ont besoin d'être tempérées par la tendresse et la patience. » –

Sous l'impression de votre doux et cher souvenir, Édith, je relevai la tête, décidée à encourir la désapprobation de notre père en remplissant votre rôle protecteur ; mais il avait quitté le salon, et les cris déchirants que j'entendis retentir au loin m'apprirent, hélas ! que ma résolution de bien faire venait trop tard, car l'ordre fatal était déjà exécuté.

Je vous avoue, ma sœur, que je sentis alors un remords douloureux envahir mon âme, et je me sauvai dans ma chambre pour échapper au bruit cruel qui me déchirait ainsi. – Ma nuit s'est ressentie de ma disposition à la tristesse, les rêves les plus horribles m'ont poursuivie sans relâche. Je voyais notre habitation en flammes, et tout était englouti par ce torrent dévastateur, tout, jusqu'à notre malheureux père !... Haletante, je

me réveillais alors éperdue et inondée de sueur ; mais un nouveau rêve, tout en venant changer le tableau terrible, renouvelait encore mon supplice. – Dans un autre moment c'était un échafaud couvert d'élégantes parures de jeunes filles que j'avais devant moi ; les colliers, les fleurs, les perles, l'inondaient comme pour le cacher à nos yeux. Puis il s'évanouissait, et la ronde infernale des nègres venait nous envelopper dans ses longs replis tortueux et nous entraînait tous avec elle.

Épuisée de ces hideux tableaux, je me suis levée avec le jour, et pour dissiper mes idées funestes, je viens causer avec vous, ma sœur, je caresse du souvenir vos blonds cheveux à boucles dorées, vos doux yeux si bleus et si purs, puisqu'ils reflètent votre belle âme. Aimez-moi toujours, Édith, j'en ai bien besoin, croyez-le. Mais aussi rassurez-moi, dites-moi avec votre sage raison si saine, que mes rêves sont des chimères et non des pressentiments funestes... oh ! dites-le-moi, car ils m'ont laissée bien triste, ma sœur... Adieu, aimez-moi toujours, je vous en conjure, je vous en supplie !

Lettre deuxième.

La marquise de Saint-Guéran à Alice de Courvoisie.

Sceaux, 17...

Votre lettre est venue renouveler tout le chagrin que j'ai éprouvé au moment de notre triste séparation, ma chère Alice. – En vous quittant je pleurais votre présence chérie, mais aujourd'hui je m'inquiète du sentiment de tristesse et de découragement que je trouve dans vos pensées et même dans vos habitudes rêveuses.

Vous faites beaucoup trop d'honneur à votre sommeil, en le croyant le messager des volontés célestes ! « Songes, mensonges. » – Voilà le dicton le plus vrai qu'il y ait au monde. – Vos rêves sont sortis par la porte de corne sous les impressions pénibles que vous veniez de

ressentir, et que vous méritiez, Alice. Que votre orgueil ne se révolte pas contre moi parce que je vous dis la vérité. Je suis votre aînée, ma sœur, et comme Dieu nous a enlevé notre bien aimée mère, c'est à moi qu'est dévolu le droit de vous éclairer sur vous-même.

Oui, certainement, vous deviez demander la grâce du pauvre nègre, vous deviez l'implorer à genoux, l'obtenir par l'importunité même, comme me le reproche notre bien cher père ; l'Évangile ne nous apprend-il pas que l'existence terrestre n'est qu'un échange d'indulgence, de bienfaits, de pardon ? Croyez-moi, Alice, le rôle de Radamanthe n'appartient point à une jeune et jolie fille comme vous ; celui d'un ange consolateur vous irait beaucoup mieux et vous enverrait des songes plus agréables. Essayez un peu de ma recette et vous vous en trouverez très bien, je vous assure !

Maintenant que vous voici grondée pour vos fautes, je vous donne un bon et tendre baiser qui vous fera bien voir que vous n'êtes qu'une méchante ingrate si vous doutez jamais de mon

attachement pour vous.

Oui, ma charmante créole, je suis une grande dame, je fais partie de la cour, car j'ai été présentée au roi, à la reine et aux princes et princesses. Mon Dieu, que notre admirable souveraine est bonne et accueillante ! ce n'est point une reine qui reçoit l'hommage de ses sujets, c'est une mère qui reçoit ses enfants.

Le jour de ma présentation, je tremblais comme une petite pensionnaire.

– « Que vous êtes folle, Édith, de vous troubler ainsi ! me disait notre tante, madame la maréchale de Villedieu, qui devait me servir de marraine dans cette importante occasion ; mais vous avez fort bon air avec votre grand habit, ma mignonne ; et on croirait en vérité que de votre vie vous n'avez jamais fait autre chose que le porter. » –

M. de Saint-Guéran m'encourageait de son côté de la façon la plus aimable, aussi c'est presque avec gaieté et plaisir que s'est passé notre voyage de Versailles ; mais quand je suis entrée dans les salons, ma terreur est revenue de

plus belle.

Le roi recevait la cour pour la première fois depuis son retour ici, aussi les courtisans affluaient dans les antichambres, les galeries, les salons, enfin il y en avait partout. Notre bon roi s'aperçut sans doute de mon émotion cruelle, car pour me donner le temps de me remettre, il s'adressa au marquis et lui dit avec une bienveillance toute paternelle :

– « Nous vous remercions, monsieur le marquis de Saint-Guéran, du présent que vous nous faites en amenant madame la marquise à la cour. » –

Ces paroles si flatteuses, dites avec l'air de touchante bonté qui accompagne toujours Louis XVI, me redonnèrent du courage, et je me tirai à mon très grand honneur du baisemain et des révérences d'usage.

Il en fut de même auprès de notre reine, Marie-Antoinette. Ô ma sœur ! qu'elle est jolie, bonne et gracieuse ! et qu'il faut être barbare pour ne pas l'adorer ! Pourtant, Alice, elle aurait des ennemis, à ce que j'ai entendu dire ; mais

cela est une calomnie, j'en suis bien certaine, à moins que ceux-là ne l'aient jamais vue !

Après toutes nos grandes cérémonies dans le magnifique palais de Versailles, dont je vous évite la description, car vous les connaissez aussi bien que moi, grâce aux charmants récits que nous en faisait souvent M. le marquis notre père, M. de Saint-Guéran a voulu me conduire à Sceaux pour me présenter au vertueux duc de Penthièvre. Nous avons été fort bien accueillis par cet aimable prince, qui a daigné nous faire l'honneur de nous garder quelques jours auprès de lui, et c'est de ce séjour délicieux que je vous écris cette longue lettre, ma chère Alice, afin de vous faire bien comprendre que jamais les plaisirs ne vous éloigneront ni de mon souvenir, ni de mon cœur.

La maison du duc de Penthièvre est le rendez-vous des gens les plus distingués et les plus honorables de l'époque. Le plus assidu auprès du prince est le chevalier de Florian ; il habite ici un petit appartement dans l'orangerie, et est le dispensateur des bienfaits de son excellent hôte,

place qui, je vous assure, n'est point une sinécure ! Le chevalier de Florian est non seulement un homme aimable et estimable, mais c'est aussi un poète d'un fort grand talent. Il compose les ouvrages les plus gracieux du monde. Voici de fort jolis vers qu'il fit en l'honneur du prince quand son altesse devint possesseur de ce séjour admirable :

Enfin de ces beaux lieux Penthièvre est possesseur :
Avec lui la bonté, la douce bienfaisance,
Dans ce palais superbe habitent en silence ;
Les vains plaisirs ont fui, mais non pas le bonheur.
Bourbon n'invite point les folâtres bergères
À s'assembler sous les ormeaux ;
Il ne se mêle point à leurs danses légères,
Mais il leur donne des troupeaux.

Les fêtes, et les bergères qui dansent, dont il est question, sont à l'occasion des grandes nuits que donnait ici la charmante duchesse du Maine. Car Sceaux est presque un château historique.

La célébrité de Sceaux a commencé en 1214, avec les reliques de saint Mammès, martyrisé en Cappadoce, qui y furent apportées par le chevalier Adam de Celles. Ces reliques, que l'on conservait dans l'église de Sceaux, étaient, dit-on, très efficaces pour guérir différentes maladies, et attiraient un grand nombre de pèlerins.

En 1597, la terre de Sceaux fut achetée par Louis Potier de Gesvres, qui y bâtit le premier château. L'un de ses descendants, Antoine Potier, secrétaire d'État, en 1612, obtint de la reine Marie de Médicis, alors régente, des lettres-patentes par lesquelles Sceaux fut érigé en châtellenie ; mais bientôt après, ce même Antoine Potier fut tué au siège de Montauban. Sa châtellenie passa alors à son frère, René Potier, duc de Tresme, pair de France, qui obtint en 1624 de nouvelles lettres-patentes pour ériger Sceaux en baronnie.

En 1670, le grand Colbert acheta des héritiers du duc de Tresme la terre de Sceaux, dont il fit démolir le château pour en construire un

beaucoup plus magnifique. Lenostre en dessina le jardin, Lebrun peignit à fresque tout le dôme de la chapelle, Girardon et Puget peuplèrent de leurs chefs-d'œuvre le parc et le château. Des sommes énormes furent consacrées à embellir ces lieux, et le château de Sceaux devint un séjour presque royal, où affluèrent et la cour et la ville.

Malgré sa simplicité apparente, Colbert aimait le luxe, l'ostentation et la magnificence ! Louis XIV l'honora de deux visites dans son château, et les fêtes qui y furent données à cette occasion purent rivaliser avec celles de Versailles et de Marly.

Dans ce séjour favori, le ministre se plaisait à rassembler les savants et les hommes distingués en tous genres. Il venait s'y reposer du tracas des affaires, et oublier les ennuis et les servitudes de sa position si enviée.

Après la mort de Colbert, le marquis de Seignelay, son fils, ajouta encore de nouveaux embellissements à sa terre de Sceaux, déjà si merveilleusement belle ! Il y fut aussi honoré d'une visite royale en 1683. Quand il mourut, le

duc du Maine fit l'acquisition de cette terre et de ses dépendances ; il la paya un million, et les héritiers de M. de Seignelay se réservèrent le droit de conserver pour plus de 100 000 livres de meubles, statues et objets d'art. Ce fut le roi Louis XIV qui donna au prince l'argent nécessaire à cette acquisition ; – Sceaux fut alors dans toute sa gloire. – Anne-Louis-Bénédicté de Bourbon, petite-fille du grand Condé, duchesse du Maine, l'une des femmes les plus aimables, les plus spirituelles, les plus brillantes de son temps, vint y établir cour plénière, et auprès d'elle accoururent à l'envi les arts, les lettres, les plaisirs de toutes sortes, bannis désormais de Versailles, où le grand roi achevait tristement de vieillir. Mademoiselle de Launay, plus tard madame de Staal, lectrice favorite de la princesse, raconte dans les charmants mémoires qu'elle a laissés, toutes les fêtes et les plaisirs de Sceaux.

Dans ses divertissements même, la duchesse du Maine voulait, suivant le dire de Fontenelle, que la *gaieté eût de l'esprit*. Des enchanteurs, des planètes, des lutins, des moissonneurs, des

astronomes, des preux, des princesses enchantées et tous les dieux de la fable, figurèrent tour à tour dans ces fêtes improvisées. Tantôt c'est un jeu de quilles qui, renfermant d'agiles danseurs, se dresse, se range, se renverse. Une autre fois, ce sont des joueurs de brelan ou de lansquenet, habillés en roi de trèfle, en valet de pique, en dame de cœur, qui se mêlent et simulent le jeu que choisit la reine de la fête.

« Le goût de la princesse pour les plaisirs, dit madame de Staal, était en plein essor, et l'on ne songeait qu'à leur donner de nouveaux assaisonnements qui pussent les rendre plus piquants ; on jouait des comédies ou on en répétait tous les jours ; on songea aussi à mettre les nuits en œuvre par des divertissements qui leur fussent appropriés : c'est ce qu'on appela les grandes-nuits. Leur commencement, comme de toutes choses, fut très simple. Madame la duchesse du Maine, qui aimait à veiller, passait souvent ses nuits à faire différentes parties de jeu. L'abbé de Vaubrun, un des courtisans les plus empressés à lui plaire, imagina qu'il fallait, pendant une des nuits destinées à la veille, faire

paraître quelque jeune fille sous la forme de la nuit, enveloppée de ses crêpes, qui ferait un remerciement à la princesse de la préférence qu'elle lui accordait sur le jour ; que la déesse aurait des suivantes qui chanteraient un bel air sur le même sujet... »

Dès lors le sommeil fut banni de Sceaux ; l'ordre était donné de ne jamais s'y coucher avant le lever de l'aurore, et l'un des poètes courtisans exorcisa en vers badins le triste mais très commode Morphée, dont j'apprécie fort les somnolents pavots.

Quitte nos champs délicieux,
Détestable sommeil ; va dans de sombres lieux...

.....

Mais je m'arrête dans ma citation poétique, chère Alice, de crainte que le dieu ne se venge sur vous de ce méfait de l'auteur. Pourtant je veux continuer à vous montrer toute mon érudition sur le charmant séjour que j'habite,

érudition de fraîche date, puisque c'est hier seulement que le marquis craignant très fort, et à très juste droit, mon ignorance à ce sujet, ignorance ridicule auprès du prince, qui a une petite vanité, assez grande pour ce château, m'a appris tout ce que je vous raconte là, et que je me dépêche d'achever, de peur que ma mémoire ne se perde en route.

J'en reviens donc aux réjouissances que donnaient ici la duchesse du Maine.

Chacune des *grandes nuits* avait un roi et une reine qui présidaient aux amusements, et exerçaient un empire absolu sur tous les conviés ; il fallait bon gré mal gré payer de sa personne, danser, chanter, improviser des vers, etc., etc. Par exemple, on mettait des lettres de l'alphabet dans un sac ; et chacun tirait à son tour ; – qui amenait un C, devait une comédie ; – ceux qui prenaient un S ou un F, devaient un sonnet ou une fable ; et malheur à celui qui rencontrait la lettre O, il était débiteur d'un opéra, ni plus ni moins.

Les grandes dépenses qu'entraînèrent toutes ces fêtes nocturnes forcèrent la princesse à les

interrompre. Pourtant le séjour de Sceaux resta fort divertissant et très recherché, car les fêtes continuèrent au grand jour. Madame du Maine institua l'ordre de la *Mouche à miel*, et voulant essayer son talent de comédienne elle joua les grands rôles de la scène française sur le petit théâtre du château.

Après la mort de Louis XIV, la pauvre princesse, compromise dans la conspiration du prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, fut, par ordre du régent, enlevée de Sceaux et enfermée dans la citadelle de Dourlans. Rendue à la liberté, elle revint habiter ce féerique séjour, mais sa petite cour était toute dispersée. Ainsi succédèrent aux beaux jours d'autrefois, une vie mêlée de regrets, de tristesse et d'ennuis ; il n'y avait plus à Sceaux que quelques rares courtisans du malheur.

Le duc du Maine mourut en 1736, la duchesse lui survécut jusqu'en 1753. Après elle, Sceaux devint la propriété du comte d'Eu, son fils, et passa bientôt au dernier héritier de ces princes, au vertueux, au bon duc de Penthièvre, qui en est

aujourd'hui l'heureux possesseur.

Voilà, ma chère Alice, toute l'étendue de ma science ; va-t-elle vous plaire ? Oui, sans doute, puisqu'elle vous apprend à connaître les lieux que j'habite. – Adieu, ma bien-aimée sœur, croyez-moi : laissez parler votre cœur noble et généreux, sachez vaincre votre orgueil en pensant que c'est le crime qui a fait précipiter Satan du ciel, et vous serez parfaite. Je vous quitte pour écrire à notre bien respecté père. Adieu encore, ma sœur ; pensez à moi souvent, et comptez sur moi toujours.

Lettre troisième.

Alice de Courtoisie à la marquise de Saint-Guéran.

Que vous avez eu raison de croire, ma chère Édith, que votre lettre serait la bien venue ici ! non, rien de ce qui vous intéresse ne peut m'être indifférent, et je vous suis sous les frais ombrages de Sceaux et au milieu des fêtes qui vous entraînent. Seulement je brouille un peu toute ma science, car je vois avec vous la duchesse du Maine, le duc de Penthièvre et même le grand roi Louis XIV.

Comme vous voilà devenue savante ! madame la marquise, recevez-en, je vous prie, mes très sincères félicitations.

Oh ! pardonnez, ma sœur, si je jette mon masque, si je cesse de vouloir rire sous mes larmes, et si je viens à vous avec tous mes

chagrins et mes inquiétudes sérieuses ; mais il ne m'est pas possible de vous tromper plus longtemps.

Non, Édith, non, mes pressentiments ne sont pas mensongers, l'orage plane sur nos têtes et la foudre est prête à éclater. Notre bien-aimé père a, je le sais, la même prévision de malheur, car il arrange ses affaires pour quitter Saint-Domingue et passer en France avec moi. En aurons-nous le temps ? Voilà ce qui me préoccupe sans cesse et ce qui jour et nuit gronde sourdement à mes oreilles.

La terre tremble sous nos pas, chaque jour quelques-uns de nos nègres s'enfuient dans les mornes, deviennent marrons, et avec leur petite armée inquiètent nos habitations durant la nuit ; et la malveillance, même le crime, commencent à marcher au grand jour ; ainsi Édith, sans votre nègre, sans le bon Tamariez, la pauvre Alice vous eût été enlevée, et de quelle mort... grand Dieu !...

Vous vous rappelez, ma sœur, notre charmant pavillon de branchages que mille plantes grimpantes couvrent de leurs feuilles et de leurs

fleurs ; de là, vous le savez, on aperçoit l'Océan, ce qui le rend pour moi un lieu de délices, car, étendue dans mon hamac, les yeux fixés sur les flots qui vous ont emportée loin de nous, je cause avec vous mille fois mieux qu'ailleurs.

J'étais donc l'autre soir, ainsi pensive, dans notre pavillon, quand tout à coup une voix lente et monotone qui s'élevait du milieu d'un massif d'arbustes et qui faisait entendre un chant triste et plaintif, vint me sortir de ma rêverie. Je prêtai l'oreille, et il me sembla que ces sons ne m'étaient pas inconnus ; curieuse, je descends de mon hamac, et sans rien dire à Tamariez, je m'avance doucement vers le taillis, où je trouvai une vieille négresse, assise sur un tronc d'érable, qui chantait et marquait la mesure avec son bâton.

« Ma jeune maîtresse était là, s'écria-t-elle en se levant et feignant une vive surprise ; heureux est le moment où je la vois !

– Vous êtes donc au marquis de Courvoisie ? lui demandai-je alors, je ne vous connaissais pas cependant. »

Elle sourit en me regardant d'une façon qui me glaça l'âme ! En ce moment le soleil venait de se cacher, un air épais et lourd embrasait l'atmosphère, et de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber avec un bruit sourd sur les feuilles de veloutiers. Je rentrai précipitamment alors dans notre pavillon.

Le soleil avait disparu entièrement derrière des nuages noirs et déchirés, des nuées de bengalis traversaient l'espace en poussant des cris plaintifs. La cime des arbres frémissait, puis il se faisait un grand silence. La chaleur était étouffante, et un malaise mortel s'empara de tout mon être. Tamariez, voulant me secourir, venait de sortir pour aller chercher de l'eau à la source voisine ; lorsqu'un éclair rapide passe devant mes yeux, le roulement lointain de la foudre se fait entendre, un frisson glacial se répand sur mes tempes, un feu ardent dessèche mes lèvres. Je fais un pas pour respirer ; aussitôt le tonnerre en éclatant embrase le tronc d'érable sur lequel la vieille négresse était assise quelques instants auparavant.

« De l'eau... de l'eau... » m'écriai-je en sortant précipitamment du pavillon et en tombant affaissée sur les marches qui y conduisent.

La vieille négresse n'avait pas péri, car elle se trouva tout à coup devant moi, et sortant une petite fiole de son sein, elle se disposait à en verser le contenu sur mes lèvres, quand Tamariez, qui revenait sans doute, s'élança vers elle et lui détourna le bras avec horreur.

Je n'avais pas tout à fait perdu connaissance, car toute cette scène se dessina parfaitement devant moi.

« Que fais-tu, malheureuse ? s'était écrié Tamariez.

– Le tigre venge ses petits, et moi je venge Omaï, mon fils, répondit la méchante femme ; je ne peux atteindre le maître, je veux lui prendre son enfant. N'a-t-elle pas aussi ordonné le supplice du mien ? c'est une méchante blanche, la bonne est partie. »

Pendant ce temps, Tamariez m'avait fait boire l'eau fraîche qu'il était allé puiser à la source,

aussi je revins complètement à moi, et comme je cherchais des yeux l'horrible mégère qui avait voulu m'empoisonner, je vis qu'elle avait disparu.

Vous devez comprendre, Édith, combien cette scène m'a douloureusement impressionnée, et vous me pardonnerez, n'est-ce pas, d'avoir été, aussitôt mon retour, tout raconter à mon père, afin qu'il fit faire les plus actives recherches pour retrouver mon ennemie. – Tranquillisez-vous pour vos protégées, toutes furent vaines ; Omaï et sa mère avaient fui l'habitation.

Mais allez-vous approuver ma conduite, ma sœur, et n'aurai-je pas mieux profité de vos leçons en pardonnant cette tentative infructueuse contre mes jours ? – Ma conscience me le dit : – vous le voyez, j'ai grand besoin de votre chère présence, car l'orgueil m'emporte toujours, et la raison ne se fait entendre que quand le mal est sans remède.

Adieu, chère, bien chère Édith ; puisse ma prochaine lettre vous apprendre que nous quittons enfin Saint-Domingue, pour aller vous rejoindre

dans ce beau pays de France où mon cœur habite déjà avec vous !

Quatrième lettre.

Alice de Courvoisie à la marquise de Saint-Guéran.

Ô ma sœur !... ma sœur !... quel affreux malheur vient de nous frapper ! et combien votre cœur tendre et dévoué va souffrir en apprenant l'horrible nouvelle que j'ai à peine la force de vous écrire ! Notre bon père, Édith... hélas ! il n'est plus... il a été victime de la terrible révolte qui a mis à feu et à sang toute notre île.

Vous devez déjà connaître en France les cruels détails de cette guerre de tigres altérés de carnage. Saint-Domingue est au pouvoir des noirs, des esclaves... nos propriétés sont détruites, nos fortunes envahies... mais combien ces tristes calamités me paraîtraient supportables et douces si j'avais eu le bonheur de conserver mon père ! mon pauvre père ! qui a péri dans les flammes,

victime de son dévouement pour moi ! Hélas ! oui, ma sœur, c'est en voulant me sauver qu'il a été englouti par un tourbillon dévorant.

Nos esclaves, avant de déserter, avaient mis le feu à l'habitation ; mais avec la prudence qui n'abandonne jamais le nègre dans ses crimes, ils s'étaient arrangés de façon que l'explosion ne se pût faire que quelques heures après leur départ. C'était donc au milieu de la nuit ; je suis réveillée par une fumée horrible, et à demi étouffée j'avais à peine le courage de me soulever sur mon lit, quand je me sens prendre brusquement par des bras nerveux, qui m'enveloppent dans mes couvertures, et l'on m'emporte comme un enfant endormi à travers les flammes et la fumée qui déjà s'élevaient en tourbillon vers le ciel ; – mon libérateur – c'était Tamariez.

Sans me parler, sans répondre à mes questions, il marche rapidement, puis entre dans une chaumière à moitié détruite, et me pose sur un lit de mousse et de feuillage.

« Restez ici, maîtresse, me dit-il, et ne répondez qu'à ma voix, sans cela vous mourrez. »

Après m'avoir fait cette recommandation, il me cacha sous d'autres branches.

« Et mon père ! m'écriai-je... mon père... ô laisse-moi aller le sauver. »

Le bon nègre secoua doucement la tête.

« Maîtresse ne pourra rien, et Tamariez va la remplacer », dit-il ; puis il sortit.

L'émotion, la frayeur, et sans doute aussi l'oppression que la fumée avait répandue dans ma poitrine, me firent tomber non dans le sommeil, mais dans un abattement et un engourdissement qui tenait de la mort.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi, et ce ne fut que par les bons soins du pauvre nègre que je revins à la vie.

« Mon père... mon père... » m'écriai-je aussitôt que j'eus repris connaissance. Tamariez évita d'abord de me répondre, mais comme j'insistai encore :

« Maître attend maîtresse dans le petit fort du bord de la mer », me dit-il en me donnant une robe qu'il avait prise je ne sais comment dans les

débris fumants.

Je m'en revêtis aussitôt, et voulus le suivre ; mais mes pauvres pieds nus s'écorchaient sur la terre et me rendaient incapable de faire un seul pas. Tamariez me reprit dans ses bras et m'emporta toujours en courant et se cachant à travers les décombres. – Nous arrivâmes ainsi dans le petit fort où étaient réunis quelques colons fugitifs. Notre tante la baronne de Calissane était avec eux.

« Mon père... où est mon père ? » lui demandai-je avec angoisse.

Pour toute réponse elle me serra doucement sur son cœur en laissant échapper au milieu de ses sanglots :

« Pauvre Alice... Pauvre orpheline... »

Par ces mots je ne compris que trop mon malheur, Édith, et je tombai évanouie à ses pieds.

Plus tard, ma sœur, j'appris que notre bon père avait d'abord quitté l'habitation, mais que ne me voyant pas, il me crut au milieu des flammes et voulut revenir pour me sauver. Hélas ! il a donc

péri victime de son amour pour moi. Que cette pensée est cruelle et déchirante pour mon cœur...

La baronne de Calissane a eu la bonté de se charger de votre pauvre sœur, Édith, et nous avons quitté ensemble notre malheureuse île – nous sommes maintenant à la Guadeloupe, attendant une occasion sûre pour revenir en France.

Que j'ai besoin de vous voir, ma sœur ! combien je me sens avide de vous embrasser et de pleurer avec vous !... Me direz-vous encore, dans votre incrédulité heureuse, que mes pressentiments n'étaient que des chimères ?

Avant de terminer cette triste lettre, Édith, il faut que je vous dise aussi que j'ai voulu garder avec moi Tamariez, et lui ai offert de venir en France, auprès de vous. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

« Non, maîtresse, non, le pauvre nègre reste chez lui, pour devenir maître à son tour. »

Surprise, je voulus alors lui exprimer toute ma reconnaissance pour les deux immenses services

qu'il m'a rendus. Il a secoué doucement la tête, comme il fait toujours quand il refuse.

« Non, non, a-t-il dit, vous ne devez pas être reconnaissante. Car ce n'est pas pour vous ce que j'ai fait, vous n'êtes pas bonne, et vous êtes fière ; mais c'est pour maîtresse Édith, qui était compatissante au pauvre esclave, et pour qui Tamariez aurait donné sa vie. »

Vous le voyez, ma sœur bien-aimée, vous êtes mon bon ange sauveur, et sans vous j'aurais péri. – Croyez-le pourtant, je n'ai point été jalouse de cette affection méritée du bon noir, et je me suis promis, au contraire, de chercher à vous ressembler.

Adieu, ma sœur, ou plutôt au revoir. C'est ma seule consolation, mon unique pensée dans l'affreux désespoir qui m'oppresse... Priez Dieu pour moi, Édith, et aimez-moi comme je vous aime, moi, pauvre orpheline, qui n'ai plus que vous au monde.

La correspondance des deux sœurs se trouva naturellement interrompue par le retour d'Alice auprès de la marquise.

Le premier moment de leur réunion fut tout au bonheur de se revoir ; elles pleurèrent leur père, parlèrent du passé, retournèrent dans les années heureuses de l'enfance ; mais peu à peu une légère froideur commença à se glisser entre elles. La faute de ce malaise moral ne vint en aucune façon de la bonne et simple Édith, qui, toujours dévouée et tendre pour sa sœur, souffrait sans se plaindre de ce changement ; mais de la susceptibilité orgueilleuse d'Alice, qui se sentait blessée et jalouse de ne plus occuper uniquement le cœur de sa sœur ; cœur si bien partagé aujourd'hui par son mari et ses enfants.

Aussi, loin de répondre un peu de sa tendresse sur son beau-frère le marquis de Saint-Guéran, excellent homme, rempli d'attentions aimables et affectueuses pour elle, et sur ses petits-neveux, le beau Georges et la gentille Alice, elle s'en

éloignait et semblait vouloir leur reprocher de lui avoir enlevé le cœur de sa sœur.

C'est au milieu de ces petites inquiétudes de famille que la maréchale de Villedieu, sœur du marquis de Courvoisie, et leur tante, présenta à la marquise de Saint-Guéran le jeune comte de Courvoisie, leur cousin, qui arrivait d'un très long voyage, et qu'elle, la bonne maréchale, avait toujours destiné à devenir le mari de sa nièce Alice. – Cette union convenait sous tous les rapports.

Louis de Courvoisie, était un vrai gentilhomme, pour lequel « noblesse oblige » ne semblait pas une devise banale, car il l'avait prise pour unique règle de conduite. Capitaine dans la garde du roi, il était aimé et honoré de ses chefs, estimé de ses camarades, qui voyaient en lui un ami et un guide, en un mot recherché de tous. Aussi les arrangements furent-ils promptement faits, et tout semblait disposé pour cet heureux mariage, quand le régiment dont Louis faisait partie reçut l'ordre de marcher sur la Champagne, où quelques troubles venaient de se faire sentir.

Un officier ne doit pas abandonner son drapeau au moment du danger, aussi l'union des deux cousins fut-elle remise à des temps plus heureux. Seulement les fiancés obtinrent de leur famille l'autorisation de correspondre ensemble.

Les premières lettres du comte furent aimables et gaies, mais insensiblement elles devinrent tristes et fort courtes. Alice, piquée, recula ses réponses, alors celles du comte furent plus brèves et plus rares encore.

Les troubles de la Champagne s'étaient apaisés depuis longtemps, on recommença donc à fixer l'époque du mariage ; mais le comte, loin de s'empresser de revenir, écrivit à Alice, pour la prier de la faire reculer encore, lui disant que des affaires de la plus haute importance le retenaient loin d'elle ; mais qu'elle devait assez compter sur son honneur et sur son affection pour ne pas se trouver offensée de cette conduite indépendante de son vouloir.

En recevant cette lettre, Alice rougit, puis devint pâle, l'orgueil s'éleva dans son âme, et au lieu de consulter sa sœur, cette bonne Édith, si

sage, si douce, si digne tout à la fois, elle écrivit à M. de Courvoisie, que l'engagement qu'il croyait avoir pris envers elle et sa famille ne l'obligeait en aucune façon à un mariage pour lequel il n'éprouvait aucun empressement, et que s'il répugnait à remplir sa promesse, elle n'en éprouverait ni dépit ni rancune, qu'il vînt donc apporter lui-même, en courtois gentilhomme, la réponse qu'elle lui demandait.

Au lieu de venir, ainsi qu'Alice lui en imposait la loi, M. de Courvoisie ne répondit à son appel que par un billet dont l'écriture confuse prouvait la précipitation. Il annonçait à sa cousine que bien loin de pouvoir venir à Paris, ainsi qu'elle lui en intimait l'ordre, il était, à son grand regret, forcé de partir pour Londres où l'appelait une affaire qui ne demandait aucun retard, qu'il ne pourrait donc se conformer à sa volonté que lorsqu'il serait de retour, et que jusque-là il la suppliait d'attendre avant de le condamner, et de lui conserver toujours son amitié, dont il était digne, malgré les apparences qui pouvaient le montrer coupable.

Cette lettre blessa jusqu'à l'âme la fière et orgueilleuse Alice, qui, sans vouloir attendre pour le juger, ainsi que le lui demandait son cousin, écrivit par le même courrier, pour lui annoncer que l'union projetée était à jamais rompue, qu'il était donc inutile de conserver entre eux aucune correspondance, et qu'il ne devait plus songer ni à renouer leur alliance ni à se représenter jamais devant elle.

Alice ne reçut aucune nouvelle réponse.

Le marquis de Courvoisie, depuis longtemps effrayé des troubles menaçants de Saint-Domingue, avait eu la prudence de faire passer en France une grande partie de son immense fortune ; aussi Alice, qui était connue pour une riche héritière, ne resta-t-elle pas longtemps sans être demandée en mariage, aussitôt qu'on apprit que tout projet d'union avec son cousin était complètement éloigné.

Plusieurs gentilshommes se mirent sur les rangs. Alice, avec l'inflexible résolution qui lui était habituelle, choisit le vicomte Charles d'Épreux, et cela, malgré les observations que lui

firent ses amis, sur le caractère léger et les défauts de cœur du jeune homme qu'elle acceptait pour fiancé.

– Je suis inaccessible à la calomnie, disait-elle, un jour qu'Édith lui faisait de sages objections à ce sujet. Le vicomte a une physionomie franche et bonne, qui annonce un cœur droit et généreux, et je me fie à mes observations bien plus qu'aux rapports des envieux et des faux amis.

– Vous ne me croyez pas envieuse et fausse amie pour vous, n'est-ce pas, chère Alice ? répondit sa sœur avec tendresse, et pourtant je vous affirme que le vicomte est indigne d'être votre époux. Pourquoi d'ailleurs n'attendriez-vous pas encore notre bon et aimable cousin, et ne renoueriez-vous pas une union qui nous convient si bien à tous ?

– Pourquoi, Édith ? parce que cela est impossible ; j'ai rendu sa parole à M. de Courvoisie, dit Alice en accompagnant ces mots d'un sourire glacial.

– Et si votre méchante lettre ne lui était pas parvenue, que feriez-vous, ma sœur ?

Alice se redressa, l'œil sévère et les sourcils froncés.

– Qui l'aurait empêchée de parvenir ? s'écria-t-elle dans toute l'exaltation de la colère.

– Moi, fit Édith avec douceur.

– Vous ?... vous, madame ?... Et qui vous a donné sur moi ce droit d'espionnage, je vous prie ?

– Mon amitié bien tendre et mon titre de sœur aînée. Je ne suis que votre sœur, je le sais, Alice ; mais par mon droit d'aînesse j'ai sur vous celui qu'aurait notre pauvre mère, si elle vivait encore ; et c'est en son nom que je vous conjure de renoncer à un projet qui fera à jamais votre malheur.

– Madame la marquise, dit Alice en se levant pâle et froide de la chaise où elle était assise, vous pouvez annoncer à vos amis que d'aujourd'hui en huit votre sœur sera la vicomtesse d'Épreux. » Et elle sortit de la chambre après avoir prononcé ces paroles.

Huit jours après, ainsi qu'elle l'avait dit, Alice

épousa le jeune vicomte.

À peine fut-elle mariée, la jeune femme commença à voir combien ses amis et sa sœur avaient eu raison en voulant empêcher cette union fatale. Mais, trop fière pour se plaindre, elle dévora en silence ses larmes et ses regrets. Elle courait les bals, les fêtes, les théâtres, tous les plaisirs enfin où l'entraînait le monde, et les yeux brillants, les cheveux couverts de pierreries et de fleurs, le sourire sur les lèvres, elle dissimulait ses douleurs. Les étrangers l'enviaient en la croyant heureuse ; sa sœur seule, la bonne et douce Édith, qui avait tout oublié quand elle avait vu que le mal était devenu sans remède, avait compris la plaie cruelle qui dévorait ce cœur fier et inflexible ; mais comme cette douleur était irréparable et sans issue, elle soutenait sa sœur sans la plaindre, sans avoir l'air de la comprendre, dans la crainte qu'une confidence ne vînt affaiblir son courage.

Trois années s'étaient écoulées depuis le mariage d'Alice, quand Louis de Courvoisie, ignorant le changement opéré dans la destinée de

celle qui regardait encore au fond de son cœur comme sa fiancée, se présenta chez la marquise de Saint-Guéran pour réclamer la main qui lui avait été promise.

– Hélas ! il est trop tard, Louis, lui dit tristement Édith ; mais aussi pourquoi nous avoir quittées ainsi ! vous êtes bien coupable !

– Non, madame, je ne suis que malheureux. Écoutez-moi et vous me jugerez ! répondit en soupirant M. de Courvoisie.

– À peine étais-je en Champagne qu'une ophtalmie cruelle me fit craindre de perdre la vue. Ne voulant pas affliger ma famille en lui apprenant cette nouvelle, je continuai à écrire à Alice, mais chacune de mes courtes lettres me coûtait le plus affreux supplice ; et je ne suis parti pour Londres que pour me mettre dans les mains d'un célèbre oculiste qui, disait-on, pouvait me sauver ; c'est de là seul que sont venus tous les ajournements à mon mariage. Me trouvez-vous encore criminel, madame la marquise ?

– Non, Louis, non assurément, répondit Édith en lui tendant affectueusement la main, et je

regrette de ne pas pouvoir vous appeler mon frère. Ce qui me console, c'est qu'Alice est heureuse, ajouta-t-elle avec un soupir.

Ce pieux mensonge était fait par la jeune femme pour éviter toutes questions qui l'eussent mise dans un cruel embarras.

Les années continuèrent à s'écouler doucement pour Édith, tristement pour Alice. Car le vicomte, loin de s'améliorer au contact de sa jeune et vertueuse épouse, sembla augmenter encore ses vices, s'éloigna de chez lui, et peu à peu il compromit sa fortune au point d'être complètement ruiné quand la révolution éclata ; aussi, comme l'inconduite rend lâche, loin de s'occuper du sort d'Alice, il se sauva seul sans même dire où il comptait se retirer.

Le marquis de Saint-Guéran, comprenant bien mieux son devoir de gentilhomme, voulut rester auprès du roi ; craignant seulement pour sa femme et ses enfants, il força ces êtres chéris à s'éloigner de Versailles ; mais n'ayant pas pu décider Édith à émigrer sans lui, il les conduisit tous, y compris Alice, dans une propriété qu'il

possédait au fond du Limousin, leur faisant promettre de n'en pas sortir avant qu'il ne vînt les chercher.

Alors commença pour les deux sœurs une vie d'abnégation et de tourments ; Édith tremblait pour les jours de son époux, Alice oubliait ses peines pour consoler et soutenir sa sœur, qu'elle aidait de toutes ses forces dans les soins et l'éducation qu'elle donnait à ses aimables enfants. Seulement la douce et modeste marquise la grondait souvent de ce qu'elle leur mettait en tête la vanité et l'orgueil, en leur racontant sans cesse la grandeur et la fortune de leur maison.

– En vérité, Édith, vous voulez faire des paysans de vos charmants petits anges, disait-elle un jour que les mêmes observations lui étaient faites. Qu'y a-t-il de mieux à apprendre aux gentilshommes que l'antiquité de leur race et la noblesse de leurs aïeux ?

– Il y a à leur apprendre les devoirs d'un honnête homme, et la douce simplicité d'un bon cœur, répondit en souriant la marquise, cela vaut mieux que le blason, croyez-moi, chère Alice.

À part ces petites discussions, conséquences naturelles de leurs divers caractères, les deux sœurs s'entendaient à merveille, et la douce affection qui les unissait se reflétait en bien-être sur tout ce qui les entourait.

– Nous aimons bien mieux madame la marquise que sa sœur, disaient entre eux les bons villageois qui dépendaient du château ; on dirait d'un ange du bon Dieu qui vous remercie du bien qu'elle peut vous faire ; tandis que la belle vicomtesse, qui donne aussi, c'est pas là l'embarras, a toujours l'air d'une princesse accordant des grâces à ses sujets.

Les choses étaient ainsi quand les malheurs de 93 vinrent encore une fois bouleverser l'existence des deux sœurs.

D'après les conseils du marquis, elles quittèrent le château et allèrent chercher un refuge chez la vieille nourrice, qui habitait une maisonnette tout à fait abandonnée, située à deux grandes lieues à travers les bois. Un guide sûr les y conduisit ; ce fut Nicol, garde-chasse du château, et petit-fils de la vieille Martine.

Cette demeure isolée avait fait sans doute autrefois partie d'un monastère aujourd'hui en ruine. Martine en connaissait les plus secrets détours, aussi ce fut dans une retraite qu'elle croyait inconnue de tous qu'elle plaça les fugitives.

Édith, toujours soumise et résignée, accepta cette nouvelle position avec énergie et courage, et sut s'y conformer. Mais l'altière Alice ne pouvait se résoudre, elle habituée à voir tout ployer sous sa volonté, à s'ensevelir ainsi qu'une criminelle, et faisait entendre sans cesse des plaintes et des projets les plus extravagants et les plus impossibles.

– Édith... Édith... que certe prison me pèse, s'écriait-elle au milieu des gémissements et des pleurs. Être ensevelie ainsi vivante ! que pourrait-il donc m'arriver de pire si j'étais découverte ?

– Il vous arriverait, ma sœur, de suivre sur l'échafaud les innocentes victimes qui y sont montées avant vous, dit la marquise en levant ses yeux vers le ciel, et pire que cela pour votre bon cœur ; Alice, vous auriez le supplice de nous y

entraîner avec vous, moi et mes pauvres enfants.

La vicomtesse s'apaisait alors, mais les mêmes plaintes et les mêmes discours revenaient quelques instants après.

Malgré la tristesse et l'ennui des deux pauvres récluses, les jours succédèrent aux jours, et les mois aux mois, sans apporter le moindre changement dans leur position. Seulement elles savaient par Nicol, que le marquis était en sûreté et qu'il leur recommandait de redoubler de prudence, car l'horizon, loin de s'éclaircir, semblait plus menaçant encore.

Une nuit qu'Alice ne pouvait dormir, elle se leva doucement, et tandis qu'Édith et ses enfants reposaient tranquillement dans leur lit, elle ouvrit sans bruit la fenêtre qui donnait sur la campagne et laissa vaguement errer ses regards au dehors. La nuit était sereine ; les lucioles brillaient dans l'herbe, et la lune baignait de sa lumière les prairies verdoyantes.

– Mon Dieu, se dit-elle, que je serais heureuse de sentir mon pied fouler cette herbe fleurie, mes cheveux voltiger au vent, mes joues se rafraîchir

au souffle du zéphyr qui se joue à travers le feuillage !

À ce moment, et comme pour augmenter encore ce désir, une bouffée de vent toute parfumée de l'arome des plantes et de l'âcre senteur des feuilles vint la faire tressaillir. On eût dit que la nuit s'était faite plus belle encore afin de l'attirer et de la séduire. Le ciel ruisselait d'étoiles ; tout dormait sur la terre, mais de temps en temps une douce brise faisait onduler les arbres, les fleurs et les plantes qui semblaient ainsi appeler à eux celle qui les regardait avec délices et amour.

Des larmes jaillirent des yeux d'Alice ; alors joignant les mains, elle se jeta à genoux.

– Mon Dieu, faites-moi sortir d'ici, dit-elle, ou je mourrai ; mon Dieu, ayez pitié de ma douleur...

Mais aussitôt elle se releva vivement.

– Que je suis folle de me tourmenter ainsi, et qui m'empêche de quitter ces lieux ? ajouta-t-elle en essuyant ses larmes. La terreur d'Édith ? eh ! mon Dieu, Édith est faible et craintive et

s'effraye sans cause. D'ailleurs qui pourra me voir, si je sors un moment pendant la nuit ? personne, bien certainement. Et encore si l'on me voyait, qui me connaît ici ?... Allons, tout décidément je sortirai la nuit prochaine. Ma résolution en est bien prise, et ni larmes ni prières ne pourront la faire changer.

Après avoir arrêté cette décision irrévocable, Alice ferma la fenêtre, et chercha à trouver sur sa couche quelques instants de repos ; mais le sommeil semblait avoir fui loin d'elle, car il lui fut impossible de l'attirer, et elle continua à livrer sa tête ardente aux projets extravagants qu'elle venait de former.

Le lendemain matin, à peine Édith fut-elle levée que sa sœur lui fit part de la résolution qu'elle avait prise. La marquise, effrayée, chercha vainement à l'ébranler, elle fut inflexible.

– Que Dieu vous protège, Alice, et vous rende prudente dans votre folie, dit-elle alors les yeux remplis de larmes, – puisque rien ne peut vous toucher, même le danger que vous faites courir à ceux qui vous sont chers ; – entendez-vous avec

Martine, afin qu'elle vous aide de ses conseils et vous garantisse de toute faute par sa sagesse... Dites-moi, je vous en prie, ma sœur, que vous m'accordez au moins cette demande.

La vicomtesse secoua la tête avec mécontentement.

– Je ferai ce que vous désirez, répondit-elle enfin, mais c'est vous qui êtes folle, Édith, en vérité...

On le voit, rien ne put ébranler l'orgueilleuse Alice, pas même la douleur de sa sœur, qu'elle aimait pourtant bien tendrement.

Martine fut aussi surprise qu'affligée quand la vicomtesse lui apprit la résolution qu'elle avait prise.

– Merci de nous, s'écria-t-elle, vous voulez sortir !... mais vous ne pensez donc pas que c'est le moyen de nous perdre tous, vous madame, puis, madame la marquise, ces chers enfants, et nous à votre suite.

– Tranquillisez-vous, ma bonne Martine, dit doucement Alice, et ne faites pas les choses plus

graves qu'elles ne le sont effectivement ; je ne sortirai que la nuit, un instant, un seul, et sous votre direction encore ; ne le voulez-vous pas ?

– Madame la vicomtesse, je vous obéirai, fit la bonne femme en hochant la tête avec tristesse ; mais prions Dieu qu'il nous garde, nous en avons grand besoin !

Il fut conclu alors que la nuit même, Martine viendrait prendre Alice quelques instants après minuit, heure à laquelle tous les habitants des campagnes sont religieusement enfermés chez eux.

Rien ne saurait donner une idée de l'impatience avec laquelle madame d'Épreux attendit cette nuit tant désirée. Chaque heure lui semblait un siècle, chaque minute une année. Édith évitait de parler d'une chose qui l'effrayait et l'inquiétait cruellement ; mais Alice, dans l'ivresse de sa joie, ne pouvait pas s'en taire.

– Que je serai heureuse ! ma sœur, un moment de liberté ! mais savez-vous, Édith, que c'est le bien suprême ! courir dans les prés, tremper mes mains dans la rosée, m'en parfumer le visage !

oh ! ma sœur ! ma sœur ! pardonnez-moi la joie qui déborde mon âme ; et pensez que je suis une pauvre créole, née libre comme l'oiseau léger de nos vertes forêts, que la prison me tue. Oh ! oui, regardez-moi ; voyez mes joues pâles, mes yeux éteints. c'est la vie que je vous demande en vous demandant la liberté.

Édith, la bonne et sainte femme, n'avait pas le courage de reprocher son égoïsme à cette sœur tant aimée, et ne pouvait pourtant pas approuver une folle démarche qui tendait à compromettre la sûreté de ses enfants, aussi ne répondait-elle à Alice que par ses baisers et ses larmes.

La journée s'écoula ainsi. – Quand vint la nuit, la marquise, après avoir couché ses enfants, se mit en prières, voulant veiller et attendre le retour de sa sœur, et espérant la protéger de tout malheur par les vœux ardents qu'elle élevait vers le ciel.

Minuit sonna enfin, et lorsque Martine, après avoir traversé les secrets détours qui séparaient sa demeure de la retraite des deux récluses, entra dans la chambre d'Alice, elle recula

d'étonnement et de terreur ; car, dans l'ivresse de sa joie, la belle captive s'était parée comme pour une fête, elle avait mis une robe blanche et toutes les pierreries qu'elle avait emportées avec elle.

Vue ainsi, à la pâle clarté d'une lampe vacillante, svelte et belle, les cheveux ornés de diamants, le cou entouré d'un rang de perles magnifiques, Alice semblait une apparition surnaturelle, et la vieille Martine, superstitieuse comme tous les habitants des campagnes, crut un moment à ce changement merveilleux.

– C'est moi, fit en souriant la vicomtesse, n'ayez pas peur, Martine, je ne suis ni une fée ni un génie, je ne suis qu'une pauvre prisonnière qui s'échappe un moment de sa geôle, un malheureux oiseau qui s'envole de sa cage.

Martine s'était remise de son émotion, pendant que la vicomtesse parlait ainsi, le sourire sur les lèvres, les yeux brillants de bonheur.

– Eh bien, dit-elle, comme pour répondre à sa pensée, cela vaut mieux ainsi, car si nous rencontrons quelque villageois attardés, la peur les fera plutôt fuir, que la curiosité ne les portera

à nous épier et à nous suivre.

Alice et Martine sortirent alors. – Il serait impossible de vous dépeindre la joie de la pauvre vicomtesse, quand elle se sentit dehors de sa chambrette. Elle courait contre le vent, s'asseyait sur l'herbe, mouillait ses pieds dans les ruisseaux, reprenait enfin possession de cette belle nature, qui était depuis si longtemps pour elle enviée et défendue. – La vieille Martine essayait en vain de la suivre. Avec sa légèreté et ses vingt-cinq ans, Alice était une légère sylphide auprès de la pauvre villageoise.

– Il est temps de rentrer, madame la vicomtesse, lui disait-elle chaque fois qu'elle parvenait à l'atteindre ; en voilà assez pour cette nuit, nous recommencerons plus tard, mais il ne faut pas tenter Dieu, et nous devons rentrer.

– Oh ! encore quelques instants, bonne Martine, s'écriait la folle jeune femme, qui s'éloignait au plus vite de sa craintive gardienne.

Au détour d'une haie, Alice aperçut une femme couchée et dormant avec toute la sécurité qu'elle aurait eue dans sa chaumière ; elle recula

avec terreur. Mais reprenant aussitôt l'énergie qui formait le fond de son caractère :

– Il ne sera pas dit que je rencontrerai cette nuit un être malheureux sans le secourir : une bonne action porte bonheur...

Et détachant un brillant de son doigt, elle le posa doucement dans le petit panier que tenait sur ses genoux la pauvresse ; mais, hélas ! sans qu'elle s'en aperçût son collier se détacha de son cou, et pendant qu'elle se baissait il glissa rejoindre la bague dans le petit panier.

Martine arrivait à cet instant ; à la vue de la mendiante, elle oublia le respect qu'elle devait à madame d'Épreux, et l'entraînant vivement par le bras :

– Éloignons-nous, lui dit-elle tout bas, ou nous sommes perdues !

– C'est donc une méchante femme ? demanda Alice avec inquiétude.

– Non, Dieu merci, elle est à peu près folle, et paraît dormir d'un profond sommeil ; mais tout est danger dans votre position, madame, ne

l'oubliez donc pas.

Madame d'Épreux convint de son tort, et toutes deux rentrèrent, se promettant de cacher à la marquise la rencontre qu'elles avaient faites.

Pendant que Martine entraînait Alice, la pauvre mendiante, sortie à moitié de son sommeil, ouvrit les yeux, se dressa sur son séant, et tourna sa tête du côté où elle avait entendu du bruit ; mais voyant deux ombres qui semblaient glisser dans le feuillage, elle se signa dévotement.

Une singularité digne de remarque, c'est que personne n'est autant tourmenté par la crainte des voleurs que les malheureux qui ne possèdent pas même le nécessaire. – Le premier souci d'un mendiant qui s'éveille est toujours pour sa besace. – La vieille regarda donc tout d'abord à son panier afin de voir si les esprits qui venaient de s'enfuir ne lui auraient pas, pour lui faire pièce, dérobé son butin de la journée, et son ébahissement fut extrême, en le trouvant non seulement intact, mais encore augmenté d'un diamant, et d'un collier de perles digne d'orner la poitrine d'une reine.

Elle se mit à pousser alors des cris de joie et des exclamations incohérentes ; s'adressant tantôt au collier, tantôt se parlant à elle-même.

– Tu es beau, collier... oh ! oui, tu es bien beau !... oui... oui... c'est la demoiselle bleue qui a voulu avoir pitié de la vieille Jeanne... magnifiques diamants, belles perles... c'est bien !... des prières tout de suite, Jeanne, pour la jolie demoiselle bleue...

Et elle commença à marmotter des patenôtres, non sans s'interrompre de temps en temps, pour adresser la parole à son trésor.

« La demoiselle bleue est une gentille fée Limousine, qui rôde, dit-on, la nuit, animée de bienveillantes intentions pour les pauvres gens qu'elle rencontre. » – Cette légende, revue, corrigée et très considérablement augmentée, sert, dans les fermes du pays, à charmer les longues soirées d'hiver.

À peine fut-elle rentrée dans sa cachette, Alice alla embrasser sa sœur pour la rassurer, remercia Dieu du fond du cœur du bonheur qu'elle venait de ressentir, puis se déshabilla pour prendre

quelques instants de repos ; mais quel fut son désespoir, quand en détachant ses bijoux, elle s'aperçut que le beau collier de perles qu'elle portait au cou avait disparu. Elle chercha autour d'elle, espérant toujours qu'il avait glissé sur la pierre de sa chambrette, ne le trouvant pas, elle alla auprès d'Édith sous divers prétextes, afin de voir si elle ne l'aurait pas laissé près d'elle. Recherches vaines, espérances mensongères, son collier était perdu.

Alors la terreur et le désespoir de la vicomtesse furent à leur comble ! Ce collier elle l'aimait comme un doux souvenir, c'était le présent de noce que lui avait fait sa sœur. Mais ce collier pouvait être aussi le plus dangereux délateur, puisqu'il portait sur son riche fermoir les armoiries de la marquise, armoiries trop connues, hélas ! dans ce pays, où M. de Saint-Guéran possédait d'immenses propriétés.

La nuit fut affreuse pour elle, et aussitôt qu'elle vit paraître la première lueur du matin, elle se leva et attendit Martine avec l'impatience la plus vive, quoique tremblante à chaque bruit,

car elle ne se voyait alors entourée que de dangers.

La vieille villageoise qui partagea la terreur et le désespoir d'Alice, alla aussitôt faire les plus actives recherches dans tous les endroits qu'elles avaient parcourus dans leur nocturne promenade, et revint fort découragée apprendre à sa pauvre compagne que toutes ses recherches n'avaient apporté aucun résultat avec elles.

De ce moment la vie devint affreuse pour la vicomtesse, car elle comprenait alors tout le danger de sa faute, tous les malheurs qu'elle pouvait entraîner avec elle, et priait Dieu avec ardeur de ne faire tomber que sur sa tête la foudre qu'elle avait attirée.

Mais, hélas ! Dieu fut inflexible, et les pressentiments funestes d'Alice ne se virent que trop tôt réalisés !

Le lendemain de la promenade imprudente, qui était venue compromettre la sûreté des prisonnières, il n'était bruit dans tout le pays que de l'apparition de la demoiselle bleue à la vieille Jeanne. Les commères s'étaient rassemblées en

groupe, et la conversation ne tarissait pas à ce sujet.

– Qu'avez-vous donc à croasser, ainsi que de vieilles corneilles ? dit, en s'arrêtant auprès d'elles, le père Robillard, maire de la commune, homme envieux, méchant et détesté de tous ses subordonnés. On dirait par ma foi que la république est en danger, et que vous êtes chargées de la défendre avec votre langue.

– On parlerait à moins, citoyen Robillard, répliqua, en faisant avec terreur une profonde révérence, la fermière, Marie-Jeanne ; vous ne savez donc pas que la vieille Jeanne a vu la demoiselle bleue ?

– Ta, ta, ta, fit le vieux Robillard en éclatant de rire ; comment ! tu donnes dans ces ci-devant superstitions, Marie-Jeanne ?

– Ah ! père Robillard, vous parleriez autrement si vous aviez entendu toutes les merveilles que nous a racontées la vieille Jeanne, interrompit avec gravité la mère Pilois.

– Et quelles merveilles a-t-elle racontées, la

vieille bavarde ? demanda Robillard, en ricanant toujours.

– Elle nous a raconté qu'elle était debout, dans la prairie, tenant son bâton d'une main, son panier de l'autre, quand elle aperçut devant elle la demoiselle bleue. Glacée de frayeur, elle tomba évanouie au pied d'une haie ; lorsqu'elle revint à la vie en se sentant tirée par les pieds, elle ouvrit les yeux, et aperçut encore devant elle, la fée avec sa belle robe bleue, une couronne d'étoiles et une queue traînante, qui avait au moins deux lieues de long. Jeanne se sentait en état de grâce, alors elle fit le signe de la croix en disant à l'apparition :

– Si tu es bonne, parle ; sinon, que Dieu te fasse fuir.

– Je suis bonne, répondit la fée, je suis la demoiselle bleue, et je viens secourir la pauvre Jeanne.

En même temps elle détacha des étoiles de sa coiffure, des fleurs et des diamants de sa robe, un collier de son cou, jeta tout cela dans le panier de sa protégée, et s'évanouit en fumée.

Comme on le voit, l'imprudence d'Alice, ainsi que les œufs du bonhomme, avait été bien amplifiée en passant par la bouche de toutes ces commères.

– Allons, allons, taisez-vous, mère Pilois, dit brusquement Robillard ; n'avez-vous pas de honte, vous, une femme d'âge, qui devriez être raisonnable, d'écouter et de croire les propos d'une vieille folle ?

– Et le collier de perles ? interrompit la commère avec feu.

– Quel collier ? demanda Robillard.

– Mais, s'écrièrent toutes les femmes ensemble, le collier que nous a montré Jeanne.

– Ah çà, est-ce que décidément il y aurait un collier ?... fit Robillard en fronçant le sourcil. Alors ça change la thèse ; qu'on aille me chercher la vieille Jeanne, ou je la fais arrêter comme voleuse.

La vieille pauvresse fut bientôt amenée, et Robillard ayant ceint son écharpe, pour montrer son autorité, exigea que le collier lui fût remis.

À peine l'eut-il entre les mains qu'il aperçut les armoiries fatales. Ennemi du marquis, comme tous les gens envieux et méchants le sont toujours des gens de bien, Robillard pensa qu'il était caché dans le pays avec sa famille, et espéra le découvrir et le dénoncer ; mais trop fin pour laisser deviner son projet avant d'en avoir assuré l'exécution, il feignit de rire du collier, qu'il assura être en perles fausses, et, par ses agents, il fit enlever la vieille Jeanne, la fit renfermer dans un dépôt de mendicité, et envoya le collier comme pièce de conviction au comité de salut public de la ville la plus voisine, demandant du renfort pour s'emparer des fugitifs. Une semblable prière ne manquait jamais d'être exaucée ; aussi deux jours s'étaient à peine écoulés, que la forêt et le pays étaient battus par les soldats, à l'intention de faire une perquisition patriotique ; c'était ainsi que cela s'appelait alors.

Ainsi qu'on ne le comprend que trop, la maisonnette de Martine et les ruines du monastère n'échappèrent pas aux recherches ; et malheureusement, comme ces recherches étaient conduites par quelques mauvais sujets du pays à

qui les ruines étaient familières, la cachette des pauvres recluses fut promptement découverte.

À la vue de ces hommes féroces, Alice tomba évanouie ; – Édith, toujours digne et forte, plaça ses enfants entre les bras de Martine en lui montrant le ciel, et s'avança résolument vers eux.

– Qui cherchez-vous ? leur demanda-t-elle d'une voix ferme.

– Nous voulons le ci-devant marquis de Saint-Guéran et sa femme, cria l'un d'eux en brandissant son sabre.

– Le marquis de Saint-Guéran n'est pas ici, dit-elle.

– Et la ci-devant marquise, est-ce toi ? demanda l'énergumène.

Martine s'avança vivement :

– La marquise n'est pas ici non plus, s'écria-t-elle en joignant les mains. Éloignez-vous, je vous en prie ; ces deux femmes sont mes nièces. Que voulez-vous donc faire de nous ?

Robillard s'avança alors, et se plaçant devant Édith :

– Allons, la belle, dis-nous la vérité, fit-il avec un sourire de tigre. Es-tu, oui ou non, la ci-devant marquise de Saint-Guéran ?

– Oui, monsieur, je suis celle que vous cherchez, répondit la jeune femme avec une noblesse et une dignité qui firent tressaillir malgré eux ces hommes sanguinaires, je ne payerai pas ma vie par un mensonge. Marchez, je suis prête à vous suivre.

Puis elle jeta un regard de désespoir et d'amour sur ses enfants, de pitié et de pardon sur sa malheureuse sœur toujours évanouie, de reconnaissance à la bonne Martine qui poussait des cris déchirants, et suivit ses bourreaux sans laisser échapper une plainte de ses lèvres, sans laisser glisser une larme de ses yeux.

On la conduisit à Limoges, et aussitôt qu'elle fut arrivée dans cette ville, sans même lui accorder un seul instant de repos, elle dut comparaître devant le tribunal révolutionnaire.

Les jugements à cette époque n'étaient ni longs ni diffus. Édith, reconnue pour être la marquise de Saint-Guéran, était passive de la

mort, aussi, fut-elle condamnée et exécutée le jour même.

Quand la coupable Alice revint à elle, elle jeta d'abord autour de la chambre des regards effarés et sans intelligence, mais la mémoire lui revenant, elle se releva avec vivacité et demanda sa sœur. – Les larmes de Martine et les cris des enfants furent la seule réponse qu'elle reçut.

– Ils l'ont emmenée... s'écria-t-elle en se tordant les bras avec désespoir, car elle comprit cet éloquent silence, je veux la suivre, je veux partir... Ils l'ont emmenée !...

Ce fut vainement que la vieille villageoise tenta de s'opposer à ce projet dangereux, en mettant entre les bras d'Alice les pauvres orphelins qui étaient privés de leur mère.

– Je veux et je dois partir, c'est moi qui ai perdu Édith... c'est moi qui suis coupable... c'est moi qui dois mourir... – répétait-elle, tout en faisant les préparatifs nécessaires à son départ, car pensant à séduire les gardes et les geôliers de la prison où elle supposait que devrait être enfermée sa sœur, elle voulait emporter avec elle

les pierreries et les bijoux dont l'un d'eux lui avait été si fatal.

Un petit paquet au bras, vêtue en simple paysanne, Alice se mit enfin en voyage ; elle marchait à grands pas et sans s'arrêter, craignant de perdre un seul instant ; aussi arriva-t-elle promptement à Limoges. Mais Dieu, qui voulait la frapper cruellement, sans doute, pour lui faire expier ses fautes, la fit se rencontrer avec la charrette fatale qui conduisait sa sœur à l'échafaud !...

À cette vue affreuse, Alice poussa un cri déchirant, et s'élançant comme une lionne furieuse, elle se plaça devant le cheval pour l'empêcher d'avancer et faire à Édith un rempart de son corps.

– Monstres... bourreaux... assassins... s'écriait-elle, c'est moi-qui dois mourir ! laissez ma sœur, elle n'est pas coupable... c'est moi qui le suis... c'est moi... c'est moi...

En voyant cette femme si belle, si jeune, les cheveux épars, les yeux lançant des éclairs, tout le corps frémissant, et demandant la mort à

grands cris, les témoins de cette scène terrible eurent un moment de pitié.

– Elle est folle ! dit un gardien en la repoussant brusquement.

– Oui, elle est folle... elle est folle... s'exclama la foule qui voulut la sauver, qu'on l'emporte à l'hôpital... elle est folle !

Et entraînée par des bras vigoureux, malgré ses cris et ses prières, la malheureuse vicomtesse fut conduite à l'hôpital et jetée mourante sur un misérable lit de douleur.

C'en était trop pour les forces de la pauvre Alice, un délire affreux s'empara d'elle, une fièvre dévorante vint brûler tout son corps, et pendant plus de six semaines elle resta en proie à une maladie terrible qui la mit aux portes du tombeau.

Mais Dieu, dont les décrets sont immuables, voulut la rappeler à la vie ; elle fut sauvée.

Alors la convalescence vint peu à peu, et avec elle lui revint aussi la mémoire cruelle. Mais Alice n'était plus la jeune femme violente et

exaltée, le ciel avait répandu ses lumières dans son âme, la religion s'y était développée et lui avait fait comprendre qu'il lui restait un grand, un saint devoir auquel elle devait consacrer sa vie, celui d'élever les enfants d'Édith, de remplacer pour eux la mère que son imprudence avait perdue.

Quand elle sortit de l'hôpital, ce fut avec des peines infinies que la vicomtesse parvint à retourner chez Martine. Sans argent, – ses richesses lui avaient été enlevées, – sans forces, à peine vêtue, – car ses habits étaient en guenilles, – elle se traînait le long des haies, sollicitant la pitié pour obtenir un peu de pain.

Mais une nouvelle épreuve l'attendait encore au terme de son voyage, Martine et les enfants ne voulurent pas la reconnaître et la repoussèrent durement.

Comment, aussi, pouvaient-ils croire que cette femme, dont les cheveux étaient entièrement blancs, – la douleur avait produit sur Alice cet effet terrible, – dont le dos était voûté comme par la vieillesse, dont le corps maigre et décharné

semblait un spectre, était la même que celle qui, il y avait quelques mois à peine, était brillante de jeunesse et de santé, portait comme une couronne royale ses beaux cheveux noirs aux reflets brillants, et courait à travers la prairie, ainsi qu'une biche effarouchée.

Il fallut pourtant bien se rendre à l'évidence, et la vicomtesse pressa enfin sur son cœur tout ce qui lui restait d'une sœur tant aimée.

Pour elle commença alors une vie entière d'abnégation et de dévouement, car le marquis, lui aussi, avait été moissonné par la faux révolutionnaire. Elle restait donc seule pour soigner et aimer leurs enfants.

Toujours simple, toujours modeste, toujours bonne, Alice apprit aux pauvres orphelins à imiter les vertus de leur mère, dont elle leur parlait sans cesse, et à éviter les fautes qu'elle avait commises, et qui avaient fait le malheur de sa vie. Ses efforts furent récompensés. Georges est aujourd'hui un homme du plus haut mérite, la petite Alice une heureuse mère de famille.

J'ai eu le bonheur de connaître cette vertueuse

femme que le repentir est venu sanctifier, et c'est d'elle que je tiens les tristes détails qui forment cette histoire. Combien elle était alors différente de cette fière et brillante créole sous la volonté de qui tout devait ployer, et que sa modeste robe noire, – car, en souvenir de sa sœur, elle portait toujours le deuil le plus sévère, – ses doux cheveux blancs et sa figure empreinte d'une résignation angélique, laissaient peu deviner l'altière Alice dont le caractère orgueilleux et entier avait causé tant de malheurs !

Vouloir c’est pouvoir.

Introduction.

Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante ! et je m'étais retirée dans un angle obscur du grand salon, où le soleil cherchait en vain à entrer, défendu qu'il était par des persiennes à lattes fines et serrées, et d'amples et épais rideaux, fermés hermétiquement. – On s'habitue à tout, même à l'obscurité – et au bout de quelques instants, je m'aperçus que je n'étais pas seule ; mais je vis fort bien aussi que ma présence n'avait pas eu le pouvoir de faire sortir de sa rêverie profonde celle qui, ainsi que moi, était venue se mettre à l'abri de la chaleur du jour dans ce vaste salon.

Cette belle pensive était Bérengère, fille unique et adorée du marquis de Pouillet, et qui méritait aux yeux de tous la tendresse sans bornes de son père ; car, belle, douce, bonne, charmante en un mot, Bérengère ne trouvait autour d'elle que des cœurs disposés à l'aimer. Et moi plus que

tout autre, moi, l'amie de sa pauvre mère, qui était morte en lui donnant le jour, je sentais le mien rempli pour elle d'une tendresse sans bornes ; mais non sans inquiétude, hélas ! dans ma prévoyance de l'avenir ; car je voyais un défaut terrible sous cette enveloppe si pure, un ver caché dans le calice de la fleur, un nuage qui annonçait au loin l'orage, un pronostic de malheur enfin !

Vainement je m'étais efforcée de détruire ce principe funeste ; seule pour lutter contre tous, j'avais, on le comprend, peu de puissance pour réussir.

– Prenez garde, disais-je au marquis, aimable et spirituel vieillard, dont la race s'est perdue depuis que tout le monde en France est du même âge ! – Vous avez trop d'indulgence pour votre fille. Bérengère est charmante, j'en conviens, mais vous n'avez pas remarqué combien elle a peu d'ordre dans ses dépenses, elle ne sait pas compter avec elle-même, et...

– Et vous ne réfléchissez pas, ma respectable amie, interrompait en souriant le tendre père, que

Bérengère a dix-huit ans, qu'elle est riche, et que l'expérience et l'habitude de tenir une maison lui apprendront un jour le prix de l'argent, et la rendront aussi bonne ménagère que vous l'êtes vous-même.

Je secouais alors tristement la tête, mais je n'essayais pas davantage de chercher à faire voir clair à celui qui était si complètement et si volontairement aveugle, assurée que j'étais du peu de fruit de mes tentatives.

Auprès de Bérengère je n'avais pas plus de succès. – Et quand je lui disais : – Apprenez donc, je vous en conjure, ma chère enfant, à régler la maison de votre père, en attendant que vous ayez la vôtre à conduire ; – elle me sautait au cou, et me disait, en m'embrassant avec une câlinerie toute charmante :

– Vous l'administrez si bien vous-même, bonne petite mère, qu'il serait vraiment dommage de vous en ôter le gouvernement. Laissez-moi être encore enfant, laissez-moi mon insouciance, c'est si bon, la jeunesse !... – Puis elle se sauvait en riant ; et j'en restais là de mes reproches.

Le temps s'écoulait, et rien ne changeait au château ; pourtant depuis quelques semaines Bérengère devenait rêveuse, un mariage avait été convenu pour elle avec le jeune comte de Champlanix, et c'était sans doute pour penser plus à son aise à ces nouveaux projets, que ma jeune amie s'était retirée ainsi.

Assise auprès d'une immense jardinière garnie de fleurs diverses posées à l'aventure, le nez en l'air, le pied sur un bâton de chaise, et le menton dans une de ses mains, elle tenait ses regards errants entre le ciel et la terre ; et sans doute s'était amusée à effeuiller toutes les marguerites qui ornaient la corbeille, du moins je le pensais en voyant le sol jonché de débris qui attestaient une longue conférence avec les charmantes devineresses. Peut-être celle qu'elle tenait à la main, et dont la corolle était encore entière, était-elle destinée à juger en dernier ressort sur les questions qui avaient été posées ; car Bérengère tournait lentement du bout de ses doigts effilés la blanche étoile des prés ; tout à coup elle baissa les yeux comme pour admirer l'art divin qui avait tissé le velours doré de ses étamines et ciselé

l'auréole virginale de sa couronne. Sa main indécise cherchait par quel côté elle interrogerait la sibylle ; enfin un ongle rose s'allongea sur l'émail blanc de la fleur, le premier pétale tomba, puis alternativement les autres, et après le dernier, une voix douce et un soupir d'allégement traduisirent l'oracle rendu.

– Oui !

– Oui ! quoi ? fis-je en me mettant à rire.

Bérengère tressaillit !

– Vous étiez là, bonne petite mère ? dit-elle en cherchant à dissimuler son embarras.

– Vous le voyez bien, mon enfant ; mais questionner n'est pas répondre, repris-je, et je vous demande à quoi répondait le *oui* de la marguerite ?

– Je lui demandais si je serai heureuse, répondit alors Bérengère en soupirant.

– Et d'où vous vient ce doute, pauvre petite ? fis-je en la pressant tendrement sur mon cœur.

– Il me vient de ma confiance en vous, mon excellente amie, et de mes souvenirs, reprit-elle

en répondant avec un filial épanchement à mes caresses. Ne me disiez-vous pas souvent autrefois que mon avenir vous préoccupait et vous causait de l'inquiétude ?... Eh bien ! l'avenir va s'ouvrir pour moi ! et en me rappelant vos paroles je deviens inquiète et préoccupée à mon tour.

– Et ce n'est pas en interrogeant le sort avec ces innocentes petites fleurs que vous venez de détruire, que vous recevrez une réponse vraie, dis-je alors gravement en faisant asseoir Bérengère auprès de moi, mais en vous interrogeant vous-même. Le bonheur est en nous, mon enfant, et c'est en cela plus qu'en toute autre chose au monde, qu'il est vrai de dire : « Vouloir c'est pouvoir. »

Bérengère secoua la tête avec doute.

– Vous ne me croyez pas, chère petite ? continuai-je, en cherchant à donner à ma parole toute l'autorité dont j'étais capable. Eh bien, raisonnons un moment ensemble, je vous prie, afin que je puisse chercher à vous convaincre.

La Providence vous a comblée de ses dons ; vous êtes jeune, belle, riche, bonne, – ne souriez

pas ainsi, Bérengère : ce n'est pas pour vous faire des compliments que je vous dis tout cela ; et c'est, au contraire, pour vous montrer combien vous êtes coupable envers le ciel, puisque vous cherchez à détruire tout ce qu'il vous a accordé de bonheur ; chose à laquelle vous parviendrez aisément si vous ne voulez pas apprendre à avoir de l'ordre ; car chez une femme, quelle que soit sa position, le désordre conduit infailliblement au malheur. – Ce n'est donc point à la marguerite, mais à vous-même de vous dire si vous serez heureuse, puisqu'il vous suffit de savoir si vous aurez assez de force et de courage pour dompter ce principe fâcheux d'une insouciance coupable, ce laisser-aller déplorable qui entraînent vers leur ruine même les fortunes les mieux établies. – J'ai vu autrefois un bien triste exemple de ce que je vous dis là, ma fille, et pourtant comme vous, la triste victime de ce malheureux défaut était belle, riche et charmante. Pauvre Thérèse !...

– N'est-ce point de Thérèse de Maugiron que vous voulez parler ? interrompit vivement Bérengère. Oh ! racontez-moi cette histoire, je vous en supplie... si le souvenir ne vous en est

pas trop cruel encore, continua-t-elle en voyant mes yeux se mouiller de larmes... et elle me pressa doucement la main, comme pour me consoler.

– Vous la dire moi-même me serait trop douloureux, répondis-je avec émotion ; car, vous le savez, j'aimais Thérèse presque autant que je vous aime vous-même ; mais j'ai écrit les divers incidents de cette tragique histoire, et puisque vous désirez la connaître, et que j'espère pour vous dans le triste exemple qu'elle renferme, montez avec moi dans ma chambre, je vous en remettrai le manuscrit.

Bérengère me remercia vivement, en me pressant de remplir ma promesse, ce que je fis aussitôt.

Comme elle, sans doute, mes jeunes amies, vous désirez connaître l'histoire que contient ce cahier. Je vous permets de l'ouvrir et de lire avec elle.

Thérèse de Maugiron.

C’était par une froide matinée du mois de février, la neige tourbillonnait au gré du vent, et ne tombait à terre qu’après avoir longtemps vacillé dans les airs ; le ciel était gris et semblait s’abaisser comme pour envelopper le monde dans un vaste linceul. Le sol était couvert d’une épaisse couche de neige ; aucun oiseau ne volait, aucun insecte ne se montrait ; toute la nature semblait morte. Ce jour-là, les arbres, le brin d’herbe, la fourmi cachée sous la terre glacée, tout souffrait, tout gémissait et semblait pleurer.

Plus que tous encore, une petite maison carrée portait un deuil triste et sombre. Située à l’extrémité d’une des ruelles les plus solitaires du village de Carrière, elle paraissait, par sa forme et son aspect lugubre, un vaste tombeau isolé du cimetière. La porte, les fenêtres, tout était hermétiquement fermé ; aucun bruit ne se faisait entendre ni à l’intérieur, ni autour de cette maison isolée, et un amas de neige, du milieu duquel sortaient quelques branches mortes, comme pour

indiquer la place que devait occuper le jardin durant l'été, ne faisait qu'ajouter encore à l'aspect d'abandon de cette lugubre demeure.

Elle était pourtant habitée cette maison ! mais l'intérieur répondait complètement à la tristesse qui l'entourait.

À l'exception d'une seule pièce, toutes les autres étaient dans l'obscurité la plus profonde, et les volets et les rideaux fermés se refusaient à laisser entrer le plus petit rayon de jour. – La chambre éclairée l'était seulement par une grande lampe d'argent suspendue au plafond, et dans laquelle jour et nuit brûlait un cierge allumé. Cette chambre était entièrement tendue de noir, et n'avait pour tout meuble qu'un grand prie-Dieu surmonté d'un Christ, pour tout ornement qu'un beau portrait d'un jeune homme, dont la figure ouverte et souriante contrastait d'une façon étrange avec les objets qui l'entouraient. Assis, ou plutôt agenouillé devant ce portrait, la tête affaissée sur sa poitrine, un vieillard, à la chevelure blanche, à l'aspect vénérable, semblait plongé dans le plus profond désespoir.

Si vous interrogiez sur lui les habitants indiscrets du petit village de Carrière, voilà tout ce que vous en apprendriez :

« Un jour, – il y avait de cela environ huit à dix mois à peine, – une chaise de poste s'arrêta devant la maison isolée, et le vieillard (qui l'habite encore) en descendit ; il était entièrement vêtu de noir, et semblait en proie à la douleur la plus violente. Une vieille gouvernante l'accompagnait ; et de ce moment tous deux s'installèrent dans cette triste demeure, où, malgré les plus vives instances, ils évitèrent tout contact avec les habitants du pays. – Une fois par semaine seulement, la vieille ménagère sortait pour faire les provisions nécessaires à leur ménage : elle était douce et triste ; mais, malheureusement pour la curiosité si éveillée des gens du pays, elle était aussi très silencieuse. Elle payait bien, répondait poliment à toutes les choses qui lui étaient demandées, excepté toutefois aux questions qui pouvaient lui être faites sur son maître et sur leur arrivée au pays. Pourtant, malgré sa discrétion profonde, la vieille Marthe avait su se faire aimer de tout le village.

Mais, hélas ! la pauvre femme venait de mourir, et depuis ce moment, le malheureux habitant de la maison déserte se trouva dans un extrême embarras pour la remplacer, aucune fille de l'endroit ne voulait entrer dans cette maison transformée en tombeau. L'aspect lugubre de la pièce où se tenait le vieillard, l'obscurité complète qui régnait dans les autres, tout cela leur inspirait une terreur si grande, que rien n'aurait pu les décider à aller servir celui que, dans leur intelligence bornée, elles regardaient comme un sorcier. Et si ce n'eût été la compassion de quelques voisins qui lui apportaient des vivres, le malheureux aurait pu mourir sans secours.

Au moment où commence cette histoire, c'était, nous l'avons dit, par une froide et triste journée de février, et par un temps si terrible que le dernier des pauvres n'eût pas osé quitter l'abri qui le préservait de la tourmente.

Comme de coutume, le triste solitaire était incliné sous le portrait qui seul ornait son logis ; quand il entendit frapper doucement à la porte de

ce sanctuaire sacré, puis l'ouvrir avec timidité, il tressaillit de surprise, et se leva aussitôt pour recevoir le visiteur importun. C'était une jeune femme, grande, frêle, élancée, mais si blanche et si pâle qu'il semblait impossible qu'une créature vivante pût l'être ainsi. Elle portait une robe de laine noire, et ses deux mains blanches et délicates, agitées d'un léger tremblement, retenaient sur sa poitrine un mantelet noir comme sa robe, qui dessinait le contour de ses épaules ; sous un petit bonnet de crêpe noir également, ses cheveux d'un blond clair, se séparaient en bandeaux, ils étaient lisses et mats, et s'inclinaient sans sève sur son front bombé ; ses grands yeux noirs étaient rouges et remplis de larmes, ses lèvres entièrement décolorées frissonnaient comme toute sa personne. – Jamais on n'avait pu voir l'aspect de tant de souffrances, ce n'était plus la vie, ce n'était pas encore la mort.

Étonné, ému, le vieillard balbutia quelques paroles.

En l'entendant parler, l'étrangère étendit la

main vers le mur comme pour se soutenir, ses yeux se fermèrent, sa tête se renversa légèrement en arrière, on eût dit qu'elle allait perdre connaissance ; mais elle fit un violent effort sur elle-même, et les yeux toujours baissés elle murmura pour s'excuser :

– Pardonnez-moi, monsieur, je suis souffrante... Je viens de si loin... et ce froid m'a fait mal !... Mais cela ne sera rien... Oh ! pardonnez-moi, je vous prie.

Elle voulut comme s'avancer vers le vieillard, elle releva lentement la tête ; mais aussitôt elle jeta un cri, porta vivement ses mains sur ses yeux comme pour éloigner une vision terrible, et tomba évanouie sur le parquet.

Le vieillard resta immobile près de ce corps inanimé, et contempla en silence l'être infortuné qui paraissait souffrir autant que lui, et plus peut-être encore ! car la misère lui sembla s'être jointe aux douleurs de cette femme si malade, et pourtant toujours si belle. Ses vêtements étaient pauvres et d'étoffe grossière, ils accusaient un deuil prolongé, et s'étaient usés avant la douleur.

Peu à peu l'étrangère reprit ses sens, elle entrouvrit doucement les yeux, puis ayant rappelé ses souvenirs, elle chercha à se relever ; mais sans doute ses forces s'y opposèrent, car elle resta à genoux devant le vieillard, les mains jointes et élevées vers lui comme pour l'implorer.

À cette vue, il se sentit attendri malgré lui, et prenant entre les siennes les mains qui lui étaient tendues :

– Calmez-vous, ma pauvre enfant, dit-il à voix basse, comme s'il eût craint que l'éclat de sa parole ne dût profaner cette triste demeure ; et apprenez-moi avec confiance en quoi je puis vous être utile.

Ces douces paroles semblèrent soulager l'étrangère, qui se releva alors et répondit avec plus de calme :

– Je sais, monsieur, que vous cherchez quelqu'un pour remplacer votre vieille gouvernante, morte depuis un mois, et je viens vous offrir mes services.

Il y avait une si grande expression de noblesse

et de simplicité dans la personne de celle qui venait faire cette proposition, que le vieillard ne sut pas lui cacher sa surprise.

– Vous ?... fit-il, vous ?...

– Oh ! n'ayez pas peur, je vous en prie, interrompit la pauvre femme, qui devina un refus sous ces paroles ; je suis plus forte que vous ne pensez... tout à l'heure, si j'ai eu un moment de faiblesse, c'est la fatigue seule qui en est cause, je vous assure. Oh ! prenez-moi près de vous, et vous me sauverez la vie. Je suis seule au monde, sans ressources, sans famille. Oh ! gardez-moi avec vous, et Dieu vous bénira.

Et en parlant ainsi, la pauvre femme s'était de nouveau mise à genoux devant le vieillard, et couvrait ses mains de baisers et de larmes.

Sans doute cette douleur si vraie parvint à fondre la glace qui entourait le cœur du malheureux solitaire, car il reprit avec une bonté toute paternelle :

– Avez-vous bien réfléchi, mon enfant, à la triste existence que vous voulez accepter ? – Je

suis pauvre, et je vis seul, triste, silencieux ; jamais je ne sors, jamais je ne reçois personne, jamais je ne parle. Je souffre... je pleure... voilà ma vie, qui sera courte, j'espère ; voyez mes cheveux blancs. Mais vous, si jeune encore !...

L'étrangère montra sa robe noire, et un déchirant sanglot qui s'échappa de sa poitrine vint seul répondre à l'objection qui lui était faite.

Le vieillard parut alors indécis sur le parti qu'il devait prendre ; car il marchait à grands pas dans la chambre d'un air agité. Pendant ce temps, le doux et triste regard de la jeune femme suivait chacun de ses mouvements, et ses deux mains, silencieusement jointes, semblaient prier encore alors qu'elle ne parlait plus.

Tout à coup celui qu'elle désirait si vivement avoir pour maître s'arrêta subitement.

– Ma chère enfant, lui dit-il avec une bonté ferme et grave, vous vous trompez sur vos projets, j'en suis certain. Ayez en moi une entière confiance, dites-moi ce qui peut vous faire désirer une position si humble et si triste, et nous nous concerterons ensemble pour vous sortir de peine.

Je ne peux consentir à vous recevoir ici ; mais parlez, je vous le répète ; dites-moi ce qui vous manque, donnez-moi un moyen de vous être utile, et je le ferai avec reconnaissance, car ce sera un moment de bonheur que vous apporterez dans mon existence douloureuse. Parlez, ma fille, que puis-je faire pour vous ?

– Rien... monsieur, répondit en tressaillant la malheureuse, rien... que de me permettre de vous servir, de vivre auprès de vous... Oh ! croyez-moi, ce sera une bonne œuvre dont le ciel vous tiendra compte ! Vous le voyez, je suis malade... faible... j'ai besoin d'indulgence et de compassion... et puis ce pays n'est pas le mien... j'y suis seule... j'ai dépensé le peu d'argent que je possédais pour y venir... je suis étrangère et sans ressources ; quand ce ne serait que par pitié, monsieur, je vous en supplie, laissez-moi remplir les fonctions de Marthe.

Et tout en parlant, des larmes inondaient son pâle et triste visage.

Le vieillard sembla reprendre son indécision.

– Eh bien, vous l'emportez, qu'il soit fait ainsi

que vous le désirez, dit-il enfin, comme s'il n'eût pas eu le courage de se refuser plus longtemps à cette douce et instante prière. Je n'ai pas besoin de vous demander qui vous êtes, d'où vous venez... vous souffrez et vous pleurez, cela seul me suffit... vous resterez donc avec moi. J'ai seulement besoin de savoir comment vous vous nommez.

À cette demande si simple ! l'étrangère trembla, pâlit encore, et un tressaillement douloureux s'empara de tout son être. – Marie, – balbutia-t-elle, et elle n'ajouta aucun autre nom.

– Eh bien, Marie, vivez en paix sous mon toit, où vous trouverez toujours appui et protection, dit à l'étrangère son nouveau maître qui ne s'était pas aperçu de son trouble, et il lui fit un signe comme pour lui donner à comprendre qu'elle était libre de prendre de suite les fonctions qu'elle ambitionnait.

Marie salua, sortit, et après qu'elle eut doucement fermé la porte, le vieillard retomba dans sa morne douleur, dont cet incident était venu un moment le distraire.

Quand Marie se fut ainsi installée chez lui, le solitaire reprit sa vie triste et contemplative, comme il le faisait pendant l'existence de la vieille Marthe ; et jamais un mot, jamais aucun bruit ne vint le distraire de son douloureux silence. Tout était propre et rangé autour de lui comme par une main invisible. Tout était prévu avec l'intelligence du cœur, et le vieillard fût sans doute arrivé à oublier jusqu'à l'existence de la malheureuse femme qui était venue s'enfermer avec lui dans son tombeau vivant pour lui prodiguer les soins si touchants d'une fille ; si un événement, bien simple en apparence, n'était venu rompre la marche paisible des jours et conduire vers son fatal dénouement ce drame caché et terrible.

Un matin, que comme de coutume, l'habitant de la maison isolée était agenouillé sous le portrait dont il semblait faire son culte et qu'il était plongé dans cette rêverie douloureuse, qui semblait toute son existence, il fut tiré de sa torpeur par un sanglot déchirant qui retentit derrière lui. Surpris, effrayé même, il se retourne en frissonnant, et voit Marie à genoux, la figure

décomposée et couverte de larmes, et portant en un mot l'aspect du désespoir le plus violent. Comme lui elle levait les mains vers le portrait, comme lui elle semblait lui apporter un tribut de douleur sans consolation et sans espoir.

Un moment, le vieillard la regarda avec étonnement ; mais sans doute une pensée terrible vint à traverser son esprit ; car sa figure se contracta tout en se couvrant d'une pâleur mortelle, ses yeux lancèrent des éclairs de haine, ses lèvres frémissantes et blanchies laissèrent échapper comme un rugissement de fureur ; alors s'avançant vers la malheureuse, toujours agenouillée :

– Qui êtes-vous ? lui cria-t-il d'une voix terrible. Parlez, je le veux... mais parlez donc... Dieu vous écoute.

Marie, incapable de prononcer une parole, ne répondit à la demande qui lui était faite que par les plus déchirants sanglots. Mais cette douleur si profonde, loin de calmer l'implacable vieillard, semblait l'exaspérer encore.

– Eh bien, moi ! je vais vous dire qui vous

êtes, puisque vous vous refusez à parler, s'écria-t-il ; – vous êtes Thérèse de Maugiron... et vous venez vous repaître du désespoir d'un vieillard dont vous avez assassiné le fils.

Et en prononçant ces paroles, le malheureux père entraînait sans pitié, sous le portrait de sa victime, celle qu'il accusait ainsi.

– Grâce !... grâce !... murmurait la pauvre femme !... écoutez-moi avant de me juger...

– Pas de grâce !... pas de pitié... qu'elle soit maudite... maudite... maudite... celle dont la folie, le désordre a tué son époux, maudite !... maudite !... » Et en prononçant d'une voix éclatante ces paroles fatales, le malheureux père tomba comme foudroyé sur la terre, devant l'image souriante de ce fils tant pleuré.

Thérèse de Maugiron – car c'était elle, en effet – resta pendant quelques instants immobile, n'osant pas même porter ses secours à celui qui venait d'appeler sur sa tête une réprobation aussi terrible ; mais comme l'évanouissement du vieillard se prolongeait, elle commença à craindre, non plus pour elle, mais pour l'infortuné

dont elle était venue si fatalement troubler la solitude, et chercha par tous les moyens possibles à le rappeler à la vie.

– Mon Dieu, disait-elle en levant ses yeux remplis de larmes vers celui seul de qui viennent tout aide, tout secours ; couronnez mes efforts, rendez la vie à celui dont j'ai si imprudemment causé le malheur ! Que j'entende encore sa voix... dût-elle toujours me maudire... Mon Dieu, ayez pitié de lui ! ayez pitié de moi !...

Et tout en priant ainsi, la malheureuse femme redoublait d'ardeur pour sauver celui qui était toujours sans vie à ses pieds.

S'apercevant que tous ses soins étaient vains, Thérèse voulut appeler des secours ; alors, pâle, tremblante, à moitié folle de douleur, elle courut à travers le village, demandant un médecin à tous ceux qu'elle rencontrait, les priant, les mains jointes, d'aller en chercher un, ou de lui indiquer où elle pourrait en trouver.

Dieu eut pitié d'elle, sans doute, car la Providence lui vint en aide : au moment où elle croyait toutes ses démarches vaines, et comme

elle allait retourner auprès du mourant avec tout le découragement du désespoir, elle vit venir vers elle une petite voiture dont l'intérieur était occupé par un monsieur d'un aspect bienveillant et honorable, qui, touché sans doute de l'expression de douleur déchirante que portait la figure de l'infortunée Thérèse, fit arrêter ses chevaux, et descendit auprès d'elle.

– Qu'ayez-vous, madame ? lui demanda-t-il avec intérêt. Puis-je vous servir ? dites-le-moi, je vous en prie.

– Un médecin... un médecin... murmura la malheureuse, sans pouvoir prononcer une autre parole.

– Je suis médecin moi-même, lui dit l'étranger, je suis prêt à vous suivre où vous voudrez me guider ; mais, ajouta-il, montez dans ma voiture, mes chevaux nous conduiront plus vite que vos jambes tremblantes.

Thérèse s'élança vivement auprès du docteur, montra d'un signe la maison déserte, et la voiture s'étant ébranlée de nouveau, tous deux y arrivèrent rapidement.

Le vieillard était toujours dans le même état. – Le médecin l'examina avec attention, puis il donna ordre à Thérèse d'ouvrir toutes les fenêtres, pour que le jour et le soleil vinssent changer l'air vicié de cette triste demeure.

– C'est une attaque d'apoplexie, dit-il après quelques instants de silence, nous le sauverons, je l'espère ; mais je crains pour sa raison, car le cerveau me paraît affecté très gravement.

Puis en parlant ainsi, il fit une large saignée sur le bras du vieillard, saignée dont il attendait le plus heureux effet.

Ce que le docteur avait prévu arriva : au bout de quelques instants, son malade ouvrit les yeux ; hélas ! le regard souriant qu'il jeta autour de lui, regard qui venait tout à coup remplacer sa douleur toujours si vive, ne montra que trop promptement combien étaient justes les pronostics funestes qu'avait annoncés l'homme de l'art.

Durant tout le temps que le médecin prodigua ses soins au malade, Thérèse l'aida avec le plus tendre empressement, mais en gardant un profond

silence. Elle n'osait interroger celui qui pouvait prononcer un arrêt fatal, et s'effrayait même à la pensée seule du retentissement que pouvaient avoir ses paroles, dans cette chambre funèbre.

Quand l'homme de l'art eut achevé la tâche bienfaisante qu'il avait entreprise, et qu'elle le vit se disposer à partir :

– Qu'espérez-vous, monsieur ? lui demanda-t-elle en tremblant.

– Hélas ! peu de chose, madame, lui répondit-il en secouant tristement la tête, M. votre père vivra, mais ne vous reconnaîtra jamais, du moins je le crains. Ce sera un doux enfant ; cherchez à le distraire. Je ne vous recommande pas de le soigner, ce seraient des paroles vaines ; mais évitez-lui toute fatigue et toute solitude. Adieu, madame ; priez, et Dieu, peut-être, vous rendra le cœur de celui que vous pleurez, car il est bien meilleur médecin que nous ne le sommes, – ajouta-t-il en souriant.

Thérèse n'osa pas détruire l'erreur du docteur, qui avait appelé le vieillard son père ; elle le remercia vivement, et après l'avoir reconduit

jusqu'à la porte, elle revint auprès de celui dont elle allait devenir la garde, la consolation, l'amie, la seule protection en ce monde. N'était-ce point là une expiation de ses fautes que voulait lui imposer le ciel ?

Pas un seul instant Thérèse ne faillit à la tâche pénible qu'elle s'était imposée. Jour et nuit auprès de son malade, elle s'était faite pour lui une mère vigilante et tendre ; voulant le distraire, elle souriait à travers ses larmes, elle le promenait dans la campagne, lui cueillait des fleurs dont la vue semblait lui plaire, lui chantait des chansons dont l'harmonie paraissait le toucher ; et comme un enfant docile, le vieillard suivait tous les ordres que lui donnait celle qui veillait sur lui sans cesse. Il ne parlait pas, mais souriait quand elle était à ses côtés, et semblait inquiet quand elle s'éloignait un instant.

– Mon Dieu, est-ce qu'il me reconnaît, et que, touché des soins que je lui donne, il me pardonne mon crime ? se demandait quelquefois Thérèse en voyant le doux regard du vieillard, qui venait avec tendresse caresser le sien. – Oh ! faites qu'il

en soit ainsi, Dieu juste qui m'avez si cruellement punie, et qui voyez mes regrets et mon désespoir, ajoutait-elle en levant les yeux vers le ciel comme pour l'invoquer dans le plus suppliant regard.

Mais laissons durant quelques instants Thérèse et l'intéressant malade auquel elle s'est entièrement dévouée, pour remonter de quelques années en arrière.

Durant le brillant hiver de l'année 18.., la société parisienne s'était enrichie de deux nouvelles arrivées, qui promptement attirèrent à elles tout ce tourbillon élégant, appelé monde ; – c'étaient des créoles, la tante et la nièce ; – l'une, madame de Saint-Paul, était une femme ayant passé l'âge de plaire, et ne cherchant pas à le rappeler par ces mille moyens ingénieux qu'emploient celles qui espèrent tronquer ainsi leur acte de naissance. Elle était franchement *bonne femme*, et aimait le plaisir seulement pour le plaisir de s'amuser. Une grande fortune, ou du moins tout le luxe qui peut le faire supposer, lui donnait une immense facilité à se satisfaire. C'étaient tous les jours des bals, des fêtes, des

dîners, des concerts, des raouts, et tous les jours aussi elle y apportait la même gaieté, le même entrain, le même désir de se distraire, qui la faisaient aimer et rechercher par la foule joyeuse qui l'entourait, c'est-à-dire par les personnes qui, comme elle, passaient leur temps à s'amuser.

La bonté et la richesse de madame de Saint-Paul n'étaient pas ses uniques attraits auprès de ce monde frivole ; et le plus grand de tous ses charmes, était sa nièce, la jeune et belle Thérèse de Maugiron.

Thérèse était belle à l'égal des œuvres des sculpteurs antiques ; une ineffable pureté de lignes, idéalisée par un regard empreint d'une douceur pénétrante et sérieuse, la faisait ressembler à une de ces magnifiques statues de Phidias, s'éveillant tout à coup à la lumière. Ses grands yeux noirs eussent paru plus sévères, si la blancheur de son front et la nuance presque dorée de ses cheveux n'en eussent amolli l'éclat. Sa taille eût semblé trop riche et trop imposante si son élégante souplesse, l'exquise proportion de ses mains, la grâce naturelle de l'attitude et de la

démarche n'avaient uni chez elle, en les relevant l'une par l'autre, la beauté et la distinction, la forme et la poésie.

On conçoit facilement avec quel empressement et quel amour le monde avait encensé et adoré cette jeune créole, d'autant plus qu'elle passait aussi pour une riche héritière, chose qui, loin de nuire aux attraits d'une jeune fille dans notre siècle positif et calculateur, les rehausse du plus grand de tous les charmes. Mais la fortune et la beauté n'étaient pas les seuls motifs de l'affection qu'elle inspirait à tous ; il fallait y joindre sa bonté généreuse, sa douceur aimable, ses talents gracieux ; en un mot, tout le monde s'accordait à dire que mademoiselle de Maugiron était la perfection sur la terre.

Ainsi aimée et recherchée de tous ceux qui les connaissaient, la vie de madame de Saint-Paul et de sa nièce s'écoulait donc d'une façon charmante ; et Thérèse, pour rester auprès de celle qui, depuis sa plus tendre enfance, remplaçait la mère qu'elle avait perdue, se refusait à accepter les plus riches partis, quand

Roger Mauduit se mit sur les rangs de ceux qui sollicitaient sa main.

Comme elle, Roger était jeune, beau, aimable, et jouissait dans le monde d'une estime justement méritée. Puis, sa position était honorable ; il se trouvait à la tête d'une maison de banque solidement assise ; enfin tout se réunissait pour faire de lui un prétendu si enviable, que bien des mères le désiraient tout bas pour leur enfant.

Avec sa légèreté naturelle, madame de Saint-Paul laissait sa nièce seule et unique arbitre de toutes ses volontés.

– Obtenez le consentement de Thérèse, et vous aurez le mien, – répondit-elle à la demande que Roger lui avait faite de la main de sa nièce.

Comme pour suivre ce conseil, le jeune Mauduit se disposait à solliciter la jeune fille elle-même, et qu'à cette intention il se préparait à aller passer la soirée chez madame de Saint-Paul, soirée de musique à laquelle était conviée toute la brillante société de Paris, ce qui pouvait lui faire espérer un moment d'entretien seul avec Thérèse ; car rien n'isole plus que la foule ! il

reçut une lettre qui ajourna pendant quelque temps ses projets ; Cette lettre était de son père ; voilà ce qu'elle contenait : « Tu me demandes mon consentement pour faire un riche mariage, dis-tu, et tu désires vivement l'obtenir ; mon cher fils ? – Tu sais que mon consentement est acquis d'avance à tout ce qui peut faire ton bonheur. Mais est-il bien sûr, mon Roger, que l'union que tu projettes soit capable de t'y conduire ? Retenu ici par mes affaires, et, tu le sais aussi, par la répugnance invincible que, depuis la mort de ta pauvre mère, j'éprouve à entrer dans Paris, ville odieuse où j'ai perdu l'ange que nous pleurons ! je n'ai pas pu aller moi-même prendre les informations nécessaires pour te guider dans une action aussi grave que celle d'une union par laquelle toute la vie est engagée ; mais j'en ai chargé des amis fidèles, et je suis effrayé pour toi de ce qui m'a été dit à ce sujet. – Ne te blesse pas d'avance de ces paroles, mon fils, et ne crie pas, sans m'entendre, à la calomnie et au mensonge. – Comme toi, l'on m'a dit combien celle que tu recherches est bonne, aimable et belle ; mais ce que tu n'as pas pu voir, sous le prisme trompeur

qui t'éblouit, mon cœur l'a deviné dans son amour pour toi. La jeune Thérèse ne sera pas une bonne épouse !... La beauté, les talents, l'esprit ne font pas seuls l'honorable mère de famille, la vertueuse gardienne du foyer domestique. Il faut y joindre l'ordre, le premier devoir des femmes ! Sans l'ordre de l'épouse, pas de bonheur, pas de bien-être possible pour la maison ; les richesses se détruisent, le crédit s'écroule, et le malheureux époux paye souvent de son honneur le désordre de celle à laquelle il a donné son nom. Voilà ce qui m'effraye pour toi, mon Roger, pour toi dont la vie s'ouvre si heureuse et si belle. Réfléchis, crois-moi, avant d'agir ; interroge ton jugement et non ton cœur, pour savoir si mes craintes sont exagérées ; et si alors tu penses réellement que mes inductions sont trompeuses, sollicite la main de celle que tu aimes, et dis-lui que les bénédictions et les prières d'un vieillard accompagneront partout celle qui t'apportera le bonheur. »

Après la lecture de cette lettre, Roger, inquiet et agité malgré lui, remit à plus tard la démarche qu'il voulait faire auprès de Thérèse, et partit

pour aller à Tours, pays où s'était retiré son père.

Pendant le court séjour qu'il fit dans ce charmant jardin de la France, Roger parvint-il à détruire les fâcheuses prévisions du vieillard, ou celui-ci, qui l'aimait si tendrement, céda-t-il à l'affection qu'il voyait que Roger portait à Thérèse ? voilà ce que personne ne sut jamais ; mais les conséquences en furent les mêmes, puisque le soir du jour où il revint de ce petit voyage, le jeune Mauduit se présenta à mademoiselle de Maugiron et lui remit une lettre de son père, qui suppliait la belle créole de devenir sa fille en acceptant Roger pour époux.

Thérèse reçut cette lettre et rougit, puis, sans doute pour la lire de suite, elle se glissa à travers les nombreux invités qui encombraient les salons de sa tante, et se retira un instant dans sa chambre. Quelque temps après, Roger la revit au milieu de tous, rieuse et aimable, mais sans qu'elle parût disposée à lui accorder la réponse qu'il attendait avec tant d'impatience.

Une grande partie de la soirée se passa ainsi, et le jeune Mauduit découragé, allait se retirer,

quand les domestiques ayant apporté le thé, Thérèse en servit une tasse, et s'avançant vers lui :

– Monsieur, lui dit-elle avec une coquetterie pleine de gentillesse, qu'aimez-vous mieux, la tasse ou la main ?

– Toutes les deux, balbutia Roger sans trop savoir ce qu'il disait.

– Eh bien, toutes les deux sont à vous, fit-elle en souriant.

L'heureux Roger fut si troublé par cette réponse inattendue, qu'il laissa tomber la tasse qui se brisa en mille pièces, mais la main lui resta.

Et peu de jours après, Roger Mauduit conduisait à l'autel la belle Thérèse de Maugiron.

Les premiers temps de cette union furent complètement heureux. Combien cela dura-t-il ? nous ne pourrions le dire !... car les orages seuls marquent le temps, mais le bonheur glisse rapidement sans laisser compter les trop courtes heures de sa durée.

Pourtant, peu de jours après leur mariage, un premier nuage s'était glissé sur l'azur de ce ciel si pur et si limpide, et cela à l'occasion d'un voyage que le jeune époux engageait sa belle compagne à faire avec lui pour aller demander la bénédiction de son père.

Roger, avec toute la confiance d'un cœur vraiment affectueux, avait montré à celle qui venait de s'unir à lui, la première lettre que lui avait écrite son père lorsqu'il lui apprit son intention de mariage et qu'il sollicitait son consentement.

– Vous voyez, ma bien-aimée, avait-il ajouté, combien notre bon père s'était trompé sur votre compte ; il vous croyait légère et désordonnée, tandis que vous êtes la sagesse et la perfection même.

Soit qu'en entendant ces confiantes paroles, Thérèse sentît sa conscience gronder sourdement contre elle, soit que jusqu'ici, gâtée et adorée par tous ceux qui l'entouraient, elle pressentît un juge sévère dans le père de Roger, elle fut profondément blessée de cette lettre.

– Je vois que votre père est injuste, dit-elle en rougissant de dépit, et d'avance je suis sûre que quoi que je fasse j'encourrai toujours son blâme, aussi je ne veux pas le connaître ; et ce sera ainsi la seule manière, croyez-moi, de conserver la paix entre nous.

Roger fut blessé à son tour du mécontentement injuste que montrait sa jeune femme ; mais il ne voulut pas, pour l'instant, chercher à la faire revenir sur cette résolution étrange, pensant qu'elle se dissiperait avec toute la rapidité d'un caprice.

Effectivement, peu d'instants après, Thérèse avait repris sa bonne humeur, et tous deux évitèrent pendant plusieurs jours de revenir sur ce chapitre ; mais quand Roger, qui crut ce nuage entièrement dissipé, demanda à sa compagne de choisir le jour qu'il lui convenait de prendre pour l'accompagner à Tours, où il désirait aller voir son pauvre père, qu'un violent accès de goutte avait empêché d'assister à leur mariage, elle lui signifia très énergiquement qu'elle ne voulait pas quitter Paris ; et toutes les prières pour la faire

changer de résolution furent vaines.

Force fut donc au pauvre Roger de partir seul ; et voulant excuser auprès de son père le caprice de Thérèse, il prétexta qu'une indisposition retenait sa jeune femme chez elle.

Le vieillard feignit de croire ce que lui disait son fils, à ce sujet, mais un profond soupir qui s'échappa de sa poitrine, soupir répété doucement par Roger, leur fit voir qu'ils s'étaient compris ; et tous deux évitèrent de parler de ce sujet, qui ne pouvait que les affliger et peut-être même les conduire à un regret.

Cette première petite querelle d'intérieur n'eut aucune suite fâcheuse, car, de retour chez lui, le jeune banquier trouva sa belle compagne si douce et si bonne, si gracieuse et si charmante, qu'il oublia facilement le mécontentement qu'il avait ressenti contre elle ; et les beaux jours recommencèrent pour eux.

La nouvelle position de Thérèse lui permit de se lancer dans un monde nouveau, celui de la haute finance, mais là aussi elle voulut briller au premier rang, et le luxe princier qu'elle

introduisit chez elle fut la conséquence toute naturelle de cette folle pensée.

– Prenez garde, Mauduit, disaient à Roger quelques-uns de ses amis, les dépenses excessives de votre femme inquiètent vos correspondants.

– Soyez tranquille, répondait le faible époux de Thérèse, toutes nos dépenses sont calculées avec nos ressources, et d'ailleurs la tante de ma femme a une immense fortune qu'elle met à notre disposition. Je vous remercie de votre intérêt ; mais heureusement, vos inquiétudes sont vaines.

Hélas ! le pauvre Roger ne parlait ainsi que pour rassurer ses amis et pour dissimuler à leurs yeux les prévisions terribles qui commençaient déjà à l'envahir. Car c'était malgré ses recommandations et ses prières que Thérèse se précipitait dans ce tourbillon doré qui les entraînait tous les deux vers l'abîme.

Un événement aussi fatal qu'inattendu vint un instant arrêter la jeune femme sur la pente fatale où, insoucieuse et riante, elle se laissait glisser en folâtrant.

Madame de Saint-Paul, sa tante, fut frappée d'une attaque d'apoplexie foudroyante. À cette affreuse nouvelle, Thérèse ne sentit que son désespoir, elle courut auprès de celle qui depuis son enfance lui avait servi de mère ; et agenouillée au pied de ce lit de mort, elle laissait s'épancher sa douleur et ses regrets ; mais quand on eut enlevé, pour la rendre à la terre, celle qu'elle avait perdue, elle rentra triste et désolée chez elle, et comme il fallait songer aux affaires d'intérêt, ce fut M. Mauduit qui, en son nom, se présenta comme unique héritier de la défunte.

La déception qu'il éprouva alors fut bien cruelle ! car il vit que le désordre et les prodigalités de madame de Saint-Paul avaient non seulement entraîné la ruine complète de sa fortune, mais que celle de Thérèse, dont Roger avait eu la délicatesse de ne pas lui réclamer la tutelle en se mariant, était très fortement compromise aussi.

Lorsque la jeune madame Mauduit apprit ces terribles nouvelles, elle se jeta en pleurant au cou de son mari, et lui demanda pardon au nom de sa

pauvre tante et au sien propre, car alors la lumière sembla descendre en son âme, et un moment elle sentit ses torts.

– Je n'ai pas été une épouse honorable et sage comme j'aurais dû l'être avec un aussi digne et aussi noble époux que vous, Roger, disait-elle à travers ses larmes ; votre père avait raison, je suis indigne de porter votre nom honorable, mais je veux me corriger ; je suis jeune, j'ai une ferme résolution de faire le bien, guidez-moi, dirigez-moi, mon ami, et votre élève docile suivra fidèlement toutes vos leçons.

Roger ému, attendri, en entendant ces douces paroles, serra tendrement sa jeune épouse sur son cœur, et encore une fois le passé fut oublié. On convint même alors, dans ce moment de doux épanchement, qu'aussitôt que les affaires d'intérêt seraient terminées, tous deux partiraient pour aller auprès du père de Roger, que jusque-là Thérèse s'était toujours refusée à voir.

Mais, hélas ! les bonnes intentions ressemblent à l'éclat du fer quand il sort tout rouge de la fournaise, peu à peu elles perdent de leur

vivacité, s'amortissent, pâlissent et s'éteignent dans l'ombre. – Il en fut ainsi des résolutions de Thérèse !

Les affaires de la succession de madame de Saint-Paul se prolongèrent beaucoup plus longtemps qu'on ne l'avait pensé d'abord ; Roger y donnait tout le temps que lui laissait la maison de banque qu'il dirigeait, et sa jeune femme livrée à elle-même se laissa entraîner de nouveau par le tourbillon brillant qui la poussait vers sa perte.

Tout absorbé par ses occupations, Roger n'y prit d'abord pas garde. D'ailleurs, se confiant aux promesses que lui avait faites Thérèse, il semblait plus aveuglé encore que par le passé ; mais peu à peu pourtant il s'aperçut avec douleur de la dissipation nouvelle où elle se plongeait.

Jamais madame Mauduit n'était chez elle pour veiller sur sa maison et y remplir les devoirs dont une femme sage et bien élevée ne s'écarte pas ; toujours elle courait le monde, ou, si elle restait au logis, elle était sans cesse entourée d'une foule brillante et légère. Aussi était-ce à peine si la

folle dissipée pensait à échanger une parole avec celui qui se dévouait pour sauver les débris de la fortune que lui avait laissée son père.

L'air triste et préoccupé de son époux, loin de l'attirer près de lui, chose que doit faire toujours une femme tendre et fidèle qui demande à partager les douleurs comme elle prend sa part des honneurs et des richesses, l'éloignait encore et semblait lui donner des remords ; car elle évitait de se rencontrer avec Roger, et, pour s'étourdir sans doute sur les reproches de sa conscience, se lançait davantage dans les plaisirs et les fêtes.

Un matin que, fatiguée des joies de la veille, Thérèse était restée plus longtemps au lit que de coutume, et comme elle venait de se lever, et qu'enveloppée dans une élégante robe négligée du matin, elle livrait à sa femme de chambre sa belle chevelure noire et brillante, la porte s'ouvrit doucement et son mari entra chez elle.

– Bonjour, Roger, – dit-elle en présentant son front à celui qui venait ainsi la surprendre ; mais c'était moins pour lui faire une caresse que pour

dissimuler la rougeur que l'inquiétude avait fait monter à son visage.

Le jeune homme ne parut pas s'apercevoir de cette avance amicale, et s'assit en silence.

Thérèse alors leva les yeux vers lui, et voyant qu'une gravité sévère régnait sur sa figure, elle pressentit des reproches mérités, et, pour les éloigner au moins, elle s'efforça de sourire.

– Qu'avez-vous, beau ténébreux, fit-elle avec une gentillesse pleine de grâce, et pourquoi ce regard sombre et rêveur ?

Roger, sans lui répondre, fit signe à la femme, de chambre de sortir, puis quand celle-ci eut obéi, il se leva, ferma la porte, et revenant se placer auprès de Thérèse, qui suivait tous ses mouvements avec une inquiétude visible :

– Écoutez-moi un moment, lui dit-il, et croyez que si quelque parole offensante pour vous s'échappe de mes lèvres, mon cœur les démentira aussitôt, car je vous ai tendrement aimée !... je vous aime encore !... et pourtant, comment avez-vous payé cette tendresse si dévouée et si

sincère ?... par le malheur et la ruine !

– Que dites-vous ? s'écria Thérèse en bondissant comme une lionne blessée, que dites-vous ?...

– Je dis, hélas ! la vérité, madame... notre fortune est détruite, mon crédit compromis, et tout cela est votre ouvrage.

– Oh ! taisez-vous, s'exclama la malheureuse femme en mettant vivement sa main sur la bouche de Roger comme pour l'empêcher de parler. Non ! ce n'est pas moi qui vous ai perdu, continua-t-elle avec exaltation, moi qui vous aime de toute mon âme !... moi qui sans balancer un instant donnerais ma vie pour vous. Oh ! ce n'est pas moi... je vous en conjure à genoux, dites que ce n'est pas moi...

Et en parlant ainsi, la pauvre Thérèse s'était effectivement laissée glisser aux pieds de son époux, et couvrait ses mains de baisers et de larmes.

Roger se sentit attendri par cette douleur si vraie et si profonde : il releva sa jeune compagne,

la fit asseoir auprès de lui, et cherchant à calmer sa peine, avec cette douceur et cette bonté qu'une tendre mère emploie pour calmer les larmes de son enfant :

– Le mal est fait, ma pauvre amie, lui disait ce trop indulgent époux, en mêlant ses larmes à celles qui s'échappaient par torrents des yeux de Thérèse ; tous reproches sont donc inutiles aujourd'hui, et c'est au contraire de courage et de forces qu'il faut s'armer maintenant, car l'adversité nous menace, et nous devons nous aider mutuellement à la supporter. Nous allons d'abord, n'est-ce pas, réformer tout le luxe de notre maison ; vous me seconderez, j'en suis certain, dans cette tâche difficile ; nos moyens sont restreints, il faut restreindre nos dépenses. Que ne l'avons-nous fait plus tôt, hélas !... puis peu à peu je liquiderai ma maison, et nous nous retirerons auprès de mon vieux père. Avec votre tendre affection, ma Thérèse, tout malheur me sera facile à porter ; – malheurs toutefois qui ne toucheraient pas à mon honneur, car je ne survivrais pas à ceux-là ; et si j'étais déshonoré je me tuerais.

En entendant ces affreuses paroles, madame Mauduit se sentit pâlir et trembler, et un frisson glacial parcourut tout son corps.

Roger s'aperçut de la douleur cruelle qu'éprouvait la pauvre femme.

– Remettez-vous, Thérèse, fit-il en souriant à travers ses larmes, nous n'en sommes pas là, Dieu merci ! et je peux dire avec confiance, comme le roi chevalier, « tout est perdu, fors l'honneur ». Rassurez-vous donc, amie, mes mesures sont bien prises, et personne ne sera victime de notre infortune.

Thérèse, heureuse de cette assurance, se sentit plus calme ; elle discuta avec son jeune époux les plans à suivre pour arriver à la réalisation de ces nouveaux projets, et prit résolument l'engagement sérieux de l'aider à sortir de la position malheureuse où ses folles dépenses l'avaient mis.

Effectivement, à partir de ce moment, madame Mauduit se renferma chez elle, renvoya une grande partie de ses domestiques, et voulut prendre elle-même la direction de sa maison.

– Vous voyez qu'à quelque chose malheur est bon, lui disait en souriant Roger, heureux de cette métamorphose. Vous allez devenir une sage ménagère, et comme je commence à croire que je pourrai sauver quelques débris du naufrage, et qu'une femme d'ordre est la richesse d'une maison, l'avenir me paraît beaucoup moins lugubre que je ne l'avais pressenti d'abord. »

Mais, hélas ! l'adversité ne se lasse pas aussi facilement quand elle commence à nous persécuter !... Le jeune banquier reçut une lettre d'un de ses correspondants de Londres, qui lui apprenait la suspension de payements d'une maison avec laquelle il avait des sommes assez considérables d'engagées. « Venez vite, lui disait-on ; peut-être par votre présence parviendrez-vous à réparer cet échec. »

Roger se disposa à partir.

– Hélas ! le malheur nous frappe encore, ma pauvre Thérèse, dit-il en serrant tendrement sa femme sur son cœur, au moment de la quitter, le ciel nous est contraire ; mais désarmons sa colère par notre courage, et sachons lutter contre ses

décrets fatals. Je vous remercie, amie, de votre sage conduite d'aujourd'hui ; continuez à marcher dans cette voie, et, je vous le dis encore, le retour au bonheur ne sera pas impossible pour nous... Je pars avec confiance, puisque je vous laisse ici pour me remplacer. Profitez, croyez-moi, de mon absence pour vendre les riches objets dont nous n'aurons plus besoin dans notre retraite ; et, pour vous éviter toute tentation, mettez cet argent chez mon associé, où j'ai déjà déposé une somme assez forte, qui me permettra, aussitôt mon retour, de solder tout ce que je dois et de me retirer honorablement des affaires. Adieu, Thérèse, adieu, ma seule, ma meilleure amie, je me fie à votre cœur, à votre tendresse, et, je vous le répète, je pars avec tranquillité et confiance.

Aussitôt le départ de son mari, madame Mauduit voulut mettre à exécution les conseils qu'il lui avait donnés, et se défaire des riches objets qui ornaient sa somptueuse demeure. Elle vit à cette intention plusieurs marchands ; mais comme les prix qui lui étaient offerts ne lui semblaient pas aussi élevés qu'elle eût pu le

prétendre, elle pensa mieux se défaire de ces merveilles en s'adressant aux opulentes amies qui semblaient autrefois envier toutes ses richesses ; seulement, craignant de nuire au crédit de son mari en parlant des embarras dans lesquels il se trouvait, elle prit pour prétexte de cette vente de nouveaux caprices qu'elle voulait satisfaire, en faisant remeubler entièrement à neuf son hôtel pendant le séjour de Roger à Londres.

On feignit de la croire sur parole, et chacun l'engagea à l'envi à reparaître dans le monde, où son absence avait produit le plus mauvais effet.

– La fortune et la réputation de votre mari ont souffert de votre retraite, lui dit une de ces amies perfides qui colportent avec empressement et plaisir les propos fâcheux qu'elles entendent ; on parlait déjà de ruine... de payements suspendus... que sais-je encore !... c'étaient toutes choses enfin propres à ébranler les maisons les plus solides ; montrez-vous donc partout pour détruire ces bruits fâcheux ; c'est dans tous les cas ce que vous avez de plus sage à faire.

Thérèse, trompée par ces faux conseils, qui lui

semblaient sincères, crut devoir les suivre et se montra dans quelques salons.

– C'est pour Roger seul que je fais cela, se disait-elle, pour calmer les reproches que lui murmurait tout bas sa conscience. Il m'en saura gré certainement ; d'autant plus que ces sorties forcées ne m'entraîneront dans aucuns frais, puisque j'ai encore mes riches toilettes d'autrefois et que je calculerai avec le plus grand ordre mes dépenses. Loin de me blâmer, mon mari ne pourra donc que me louer de ma conduite en cette circonstance.

En effet, pendant les premiers temps de sa rentrée dans le monde, la jeune épouse du banquier mit une grande réserve dans sa conduite. Mais, hélas ! la conversion n'était pas assez complète, et peu à peu ses mauvaises habitudes reprenant leur empire, elle se plongea plus que jamais dans la dissipation et dans le désordre, qui en est la triste conséquence.

Six mois se passèrent ainsi.

Durant les premiers temps de son séjour à Londres, Roger écrivait souvent à Thérèse, et ses

lettres, en réveillant les remords de sa coupable femme, la retenaient encore sur le bord de l'abîme. Mais comme il fut obligé de suivre son créancier dans le nord de l'Écosse et qu'il dut soutenir contre lui un procès important, sa correspondance devint naturellement plus rare, et fut même pendant quelque temps suspendue.

D'abord Thérèse s'en inquiéta, puis elle s'habitua à ce silence, et ne sentant plus aucun frein pour la retenir, elle ne mit plus de bornes à ses extravagances et à ses folies. Tous les soirs c'étaient de nouvelles fêtes, tous les jours de nouvelles toilettes, et chaque jour et plus riches et plus élégantes que la veille. Aussi avait-elle été déclarée la reine de la mode. C'était pour elle que madame de Baisieux composait ses robes les plus charmantes, pour elle que mademoiselle Laborde inventait ses chapeaux les plus jolis et les plus légers... Enfin, briller, éblouir, voilà ce qui semblait l'unique but de sa vie.

Un soir, qu'entourée d'une cour nombreuse, car ses salons étaient ouverts à la plus élégante société de Paris, madame Mauduit donnait un

raout, et le sourire aux lèvres, des fleurs dans les cheveux, assise à une table de lansquenet voyait, sans qu'elle semblât s'en apercevoir, l'or filer rapidement entre ses doigts blancs et déliés, Roger parut tout à coup devant elle !...

Le spectre de Banquo ne produisit pas une terreur plus vive que la présence de l'époux offensé n'en inspira à sa compagne coupable ! Elle se leva, poussa un cri déchirant, tendit les bras vers lui, et tomba évanouie sur son fauteuil.

Alors, tous les brillants invités de cette fête, prévoyant une douloureuse scène d'intérieur, s'éclipsèrent aussitôt, et en quelques instants ces salons, tout à l'heure si garnis d'une foule joyeuse et élégante, se trouvèrent tristes et déserts.

Quand elle revint à elle, Thérèse était seule en présence de Roger, de Roger, la figure pâle et bouleversée de fureur, les yeux fixes et hagards, les cheveux épars, les habits mouillés et froissés, portant enfin toutes les traces du désespoir, réduit presque à la folie.

Avant qu'il eût proféré une parole, Thérèse

avait compris toute l'horrible vérité.

– Grâce !... grâce !... pitié !... pitié !... s'écria-t-elle en tombant à genoux et frappant de son front la terre.

Roger la regarda un instant sans répondre, puis, paraissant avoir repris un peu de calme :

– Vous comprenez que je sors de chez mon associé, n'est-ce pas, madame ? Vous comprenez que je sais que vous avez volé l'argent destiné à mes créanciers.

– Volé !... s'écria Thérèse en relevant vivement la tête.

– Oui, vous l'avez volé, madame, puisqu'en abusant de ma confiance en vous pour le prendre, vous saviez qu'il ne m'appartenait pas... vous comprenez aussi, n'est-ce pas, que c'est un adieu éternel que je viens vous faire, ajouta-t-il avec un sourire effrayant, car je ne vous ai pas caché ma résolution si un jour j'étais déshonoré ; et sans en tenir compte, vous m'avez apporté le déshonneur...

Après avoir achevé ces paroles, laissant

Thérèse toujours prosternée sur la terre, il rentra dans sa chambre et s'y enferma sous les verrous.

Pendant toute la nuit la malheureuse femme s'efforça en vain de lui en faire ouvrir la porte. Prières, supplications, menaces, fureurs, tout échoua ; et le silence seul répondit à ses tentatives. Tantôt agenouillée et priant avec des larmes, la jeune femme laissait déborder les remords de son cœur coupable ; – tantôt les yeux brillants, les lèvres frémissantes, elle frappait de toutes ses forces, en lui ordonnant de s'ouvrir, à cette porte qui devant elle formait un mur d'airain. – Dans un autre instant, c'était par les paroles les plus tendres et les serments les plus dévoués qu'elle espérait attendrir son époux et obtenir son retour auprès d'elle. Mais rien... rien... ne vint montrer qu'elle fût entendue de celui qu'elle sollicitait ainsi.

Lorsqu'on est menacé d'une grande douleur, le silence a quelque chose qui effraye la pensée, car c'est alors que les fantômes de votre imagination inquiète voltigent autour de vous ; aussi la pauvre Thérèse voyait-elle se succéder

dans son esprit les scènes les plus déchirantes, les tableaux les plus lugubres. Mais au moment où le jour vint à se montrer, la fatigue l'emporta sur l'inquiétude, et, s'étant laissé glisser sur la terre, elle s'endormit auprès de cette porte si inexorable, pour elle !

Quelque temps après, comme si de l'intérieur de la chambre on eût pu voir ce qui se passait dehors, cette même porte fut ouverte avec les plus grandes précautions, et Roger en sortit. En apercevant Thérèse, un tressaillement douloureux s'empara de tout son corps ; mais comme s'il eût craint de manquer à une résolution fortement prise, il détourna vivement la tête, marcha avec rapidité et sortit de l'hôtel en y jetant un dernier regard et d'amour et d'adieu.

Une fois qu'il fut dans la rue, M. Mauduit appela un fiacre qui passait auprès de lui, y monta, et se fit conduire au cimetière du Père Lachaise. Arrivé devant la porte de cette éternelle demeure des morts, il descendit de voiture et entra. Le temps était froid, mais clair. Par intervalles, un rayon de soleil animait cette

campagne mortuaire, comme ces sources qui vivifient tout à coup le visage des malades. Au loin, les futaies et les massifs dépouillés formaient à l'horizon des groupes noirâtres dont la capricieuse silhouette se détachait sur la blanche uniformité des tombes et la teinte brumeuse des collines et des lointains.

Roger marchait d'un pas rapide ; de temps à autre son pied craquait sur les feuilles sèches et sur le sable encore durci par la gelée du matin. La tête baissée, et semblant livré aux pensées les plus sombres, rien ne paraissait attirer ses regards, quand tout à coup il s'arrêta devant une simple et pieuse tombe qui montrait par les fleurs dont elle était entourée, tous les souvenirs tendres qu'elle renfermait en elle.

Roger s'agenouilla sur la dalle de marbre noir qui la couvrait.

– Ô ma mère !... ma mère !... s'écria-t-il en laissant échapper de son cœur les plus déchirants sanglots, c'est sous ta sainte protection que ton fils vient se mettre pour désarmer le Dieu vengeur qui voudra le condamner. Implore pour

lui sa miséricorde infinie, et tu lui obtiendras grâce... car tu le sais, ô ma mère ! la vie est impossible sans l'honneur !...

Il pria ensuite à voix basse durant quelques instants, puis, ayant appuyé pieusement ses lèvres sur la pierre pour lui donner un dernier baiser, il sortit un pistolet de sa poche et se brûla la cervelle...

Pendant que cet affreux accident se passait loin d'elle, Thérèse, qui au bout de peu de temps s'était réveillée brisée et mourante, était en proie au plus violent désespoir. En sortant de cette somnolence involontaire, la pauvre femme avait vu la chambre de son mari ouverte, et elle s'y était précipitée, espérant le trouver encore ! Mais une lettre qu'elle aperçut sur la table, lettre renfermant pour elle les plus déchirants adieux, répondit seule, et comme pour l'augmenter encore, à sa mortelle inquiétude.

Espérant pouvoir conjurer l'affreux malheur qui la menaçait, madame Mauduit envoya tous ses domestiques pour chercher Roger dans les diverses maisons de ses amis, où elle pensait

qu'on pourrait peut-être le rencontrer ; mais elle n'osa pas quitter la sienne, car là elle attendait les nouvelles qui devaient lui arriver. Cette inaction forcée augmentait encore ses cruelles angoisses, penchée en dehors de la fenêtre, le cœur palpitant, les yeux voilés de larmes, les joues couvertes d'une pâleur mortelle, le moindre bruit la faisait tressaillir. Chaque voiture qui s'approchait lui semblait devoir ramener Roger ; elle écoutait en tremblant le bruit de ses roues, joignait les mains dans une prière d'espérance ; puis, quand la porte était dépassée, quand elle voyait cette voiture s'éloigner de l'hôtel, un soupir douloureux s'échappait de sa poitrine comme s'il eût emporté avec lui son dernier espoir.

Puis, les déceptions nouvelles que lui apportaient ses envoyés, redoublaient encore ses angoisses, mais sans abattre son courage, car, semblant soutenue par une force fébrile, elle donnait de nouveaux ordres avec une précision et une présence d'esprit qui étonnaient tous ceux qui l'entouraient.

La journée entière se passa ainsi. À chaque instant, Thérèse mettait son chapeau pour sortir et aller chercher elle-même celui qu'elle eût donné sa vie pour revoir, ne fût-ce qu'un instant seulement ; puis elle l'ôtait, le rejetait loin d'elle, ne voulant pas quitter les lieux où elle attendait et espérait un retour si désiré.

Il y a des moments dans la vie où l'attente est la plus affreuse des souffrances !

Comme la nuit commençait à tomber, un grand bruit se fit entendre à la porte de l'hôtel ; madame Mauduit, le cœur oppressé de pressentiments terribles, jette un cri déchirant, s'élance comme une folle à travers les escaliers, et tombe évanouie devant le brancard sur lequel on lui rapportait le corps sanglant de son époux. Une lettre trouvée sur lui avait indiqué sa demeure.

Quand la malheureuse femme se réveilla de cette léthargie profonde où elle était restée plongée durant plusieurs heures, elle se vit sur son lit, entourée de ses serviteurs éplorés, et un médecin assis auprès d'elle.

– Vit-il encore ?... s'écria-t-elle en se redressant sur son séant, pâle comme un spectre, et regardant en face celui qu'elle interrogeait ainsi.

Le docteur baissa tristement la tête en gardant le silence. Alors la pauvre femme se cacha la figure entre ses mains ; puis, sans jeter un cri, sans dire une parole, elle retomba sans vie sur le lit où elle était couchée.

Plusieurs heures se passèrent encore sans qu'elle reprît sa connaissance ; et quand, à force de soins, on parvint à lui faire ouvrir les yeux, elle les referma aussitôt. Aucune larme ne souleva sa paupière pour glisser sur ses joues. Elle resta glacée, immobile, silencieuse, et si ce n'eût été que le cœur avait recommencé à battre, on aurait pu la croire morte.

Les amis de l'infortuné Mauduit s'occupèrent des tristes détails entraînés par sa fin coupable ; l'un d'entre eux, plus compatissant encore que les autres, eut la générosité de faire transporter chez lui auprès de sa femme, pour lui éviter toute impression trop douloureuse, la malheureuse

Thérèse dont l'état inspirait la plus vive pitié. – Elle était pourtant incapable de comprendre toute l'étendue de la perte qu'elle avait faite, la pauvre créature ! car depuis le moment fatal où l'horrible vérité s'était montrée à elle, elle semblait avoir perdu entièrement la raison. Elle ne parlait pas, obéissait machinalement à tout ce qui lui était dit de faire ; et quand elle n'agissait pas, ses yeux se fermaient : elle semblait éternellement dormir.

Thérèse resta plusieurs mois dans la maison charitable où elle avait été recueillie ; mais son état se prolongeant, et comme tout ce qui appartenait et à elle et à son mari avait été vendu pour satisfaire, du moins en partie, les dettes de la succession, les créanciers eurent la générosité de laisser prélever une petite somme qui permit de mettre la malheureuse veuve du banquier dans une maison de santé des plus humbles.

L'affreux désespoir qui était venu envahir l'âme de la coupable épouse, n'était pas la seule douleur sans issue qu'avait entraînée avec elle la mort du jeune Mauduit.

Son père ! son malheureux père ! dont il était

la seule consolation, l'unique bien sur la terre ! avait été mortellement frappé par cette perte immense, perte augmentée encore par la mort terrible qui l'avait entraînée. Mais, avant de se laisser dominer par elle, avec cet amour paternel, amour si tendre qui survit même à la mort ! l'honorable vieillard avait vendu tout ce qu'il possédait, tout, hors le portrait de ce fils si tendrement chéri, et qui, dans le malheur, l'avait oublié avec tant d'ingratitude ! et cela pour satisfaire les créanciers qui pouvaient rester encore, et laver ainsi la tache déshonorante que le malheureux Roger avait voulu effacer par sa mort.

Après que tout fut payé, ne possédant plus qu'une pension fort minime et une très faible somme, M. Mauduit acheta, à Carrière, petit village situé auprès de Saint-Germain, une humble maisonnette abandonnée, et là il s'y cacha pour mourir. Il n'avait gardé de tous ses domestiques que la vieille Marthe, sa fidèle gouvernante, qui n'ayant pas voulu l'abandonner dans le malheur, s'était exilée avec lui.

Mais retournons à l'infortunée veuve du pauvre Roger.

Quand, après de longues et terribles souffrances, la coupable Thérèse revint à la vie, un changement complet s'était opéré en elle. Pendant les jours où, mourante, elle gisait sur son lit de douleur, le remords avait appesanti sa main de fer sur sa tête ; et elle s'était fait le serment de l'apaiser par une expiation de tous les instants. Alors devant ses yeux s'était placée l'image du malheureux père dont elle avait tué le fils, le fils si tendrement aimé ! elle pensa qu'auprès de lui seul, était pour elle aujourd'hui l'expiation menant à sa suite le repos de sa conscience. Forte de cette résolution, elle écrivit à Tours, pour prendre des informations sur la position de M. Mauduit depuis le fatal événement qui avait dû lui porter un coup si terrible ! et elle apprit ainsi, et sa retraite à Carrière, et la mort de sa vieille gouvernante.

À ces nouvelles, son plan fut bientôt tracé : soigner le père de Roger, lui servir de fille, d'amie, de soutien, voilà le rôle que lui accordait

la Providence ! Dieu et Roger veillaient donc encore sur elle !

Sans balancer, elle partit aussitôt pour Carrière. Nous avons vu plus haut comment elle parvint à réaliser les projets qu'elle avait formés.

La maladie du pauvre vieillard que Thérèse avait adopté pour père se prolongea durant de longues années. Durant les premiers temps, la faible somme qu'il avait conservée après le paiement intégral fait aux créanciers de son malheureux fils, permettait à sa gardienne fidèle de lui donner mille douceurs devenues presque nécessaires dans son triste état. Mais, peu à peu, cette unique ressource s'étant épuisée, et la pension que touchait M. Mauduit se trouvant insuffisante pour subvenir à ces frais, la jeune femme songea à y joindre son travail afin d'augmenter le bien-être de celui aux soins duquel elle avait consacré toute son existence.

– N'est-ce d'ailleurs pas mon devoir, se disait-elle, puisque je suis la coupable cause qui le prive de sa fortune ?

Thérèse se rappela que dans sa jeunesse elle

peignait avec beaucoup de goût ces images de sainteté, si fort recherchées aux colonies, que les nègres surtout ambitionnent, et pour lesquelles ils emploient toutes leurs ressources afin d'en orner leurs cases. Aussi, était-ce dans le désir de faire des heureux que, quand elle vivait sur l'habitation de son père, la jeune créole avait appris à enluminer richement avec des couleurs brillantes, relevées d'or et d'argent, les portraits de la sainte phalange qui entoure le trône de Dieu.

Elle se procura tout ce qui lui était nécessaire pour son entreprise, puis ayant fait la divine image de la Reine des anges, elle alla humblement l'offrir au vénérable curé de Saint-Germain, en implorant sa protection puissante.

L'homme de Dieu interrogea avec intérêt celle qui venait ainsi solliciter son aide, et Thérèse lui fit l'aveu et de ses fautes, et de sa punition, et de son repentir.

Alors le digne prêtre, sincèrement touché par le récit de cette triste histoire, encouragea la jeune femme dans la voie pieuse qu'elle avait prise.

– Dieu pardonne au repentir vrai, ma fille, lui dit-il, sans doute il a accepté le vôtre puisqu'il vous a envoyé le moyen d'expier vos fautes ; et le pauvre vieillard que vous soignez avec tant de dévouement sera un avocat tout-puissant auprès de celui qui tient dans ses mains les rois et les peuples, les états et les empires. – Venez me revoir, ajouta-t-il avec bonté, et apportez-moi vos œuvres charmantes ; il y a ici beaucoup de dames riches et charitables, et j'espère qu'elles m'aideront à les placer avantageusement.

Thérèse témoigna humblement toute sa reconnaissance au digne et vertueux prêtre qui l'encourageait ainsi par ses douces paroles et par son appui charitable, et le cœur plus léger, elle regagna Carrière, où son pauvre malade l'attendait.

Pendant son absence, M. Mauduit avait quitté la chambre où elle l'avait laissé, et, soit par hasard, soit par un faible retour à la raison, ou par un reste d'habitude, il était entré dans la chambre où Thérèse l'avait vu la première fois qu'elle s'était présentée devant lui ; chambre funèbre, à

laquelle elle avait conservé tout son deuil et toute son obscurité, et où chaque matin et chaque soir elle se rendait pour faire sa prière. C'était une chapelle expiatoire pour elle.

À son retour de Saint-Germain, après avoir cherché vainement son pauvre malade dans la maison, dans le jardin, et comme elle commençait à s'alarmer vivement de son absence, Thérèse songea à la chambre noire qu'elle n'avait pas encore visitée. Elle y entra en tremblant, car il lui semblait qu'elle allait revoir, dans toute sa haine, l'implacable vieillard qui avait prononcé sur elle une malédiction terrible.

Il y était, en effet ; – mais il avait conservé son doux sourire, son placide regard. Assis à terre devant le portrait de son fils, il s'amusait à effeuiller des fleurs. Pourtant il résista lorsque Thérèse voulut l'emmener de ce lieu funèbre, et ni prières, ni supplications, ni menaces, ne purent le faire consentir à suivre sa compagne dans un autre endroit.

La jeune femme voulant connaître ce qui le retenait ainsi, décrocha le portrait de la muraille à

laquelle il était attaché, et l'emporta dans ses bras. Elle avait frappé juste ! la raison était perdue, mais le cœur du malheureux père vivait encore, car aussitôt il se leva et la suivit. Elle plaça alors ce portrait devant le lit du pauvre vieillard, qui sembla la remercier dans un regard de cette attention nouvelle, puis il reprit toute son insouciance et sa docilité accoutumée.

Nous l'avons dit plus haut : – bien des années se passèrent encore sans entraîner avec elles aucun événement important pour les humbles habitants de la petite maisonnette ; le malheur semblait s'en être enfui pour toujours tandis que le bien-être et la paix paraissaient être descendus sur cette demeure jadis si abandonnée et si triste. Aujourd'hui, par les soins de l'active Thérèse, la clématite à la blanche étoile odorante, le chèvrefeuille, les roses de Bengale et la vigne en cachaient les murs sous des épaisses guirlandes de fruits, de feuillages et de fleurs. Le jardin était bien soigné, et coquettement garni de corbeilles, qui dissimulaient derrière elles les plantes potagères nécessaires pour un humble ménage. L'intérieur de la maison répondait à ses entours

charmants ; car l'ordre, la propreté, le soin régnaient partout ; et des oiseaux et des fleurs égayaient cette charmante solitude.

Thérèse, elle aussi, avait subi une transformation complète. Ce n'était plus la jeune femme pâle et souffreteuse que nous avons connue, mais une femme forte et grave, qui s'était reprise à la vie pour remplir ses devoirs ; et non seulement le travail auquel elle se livrait aussitôt que ses petites occupations de ménage pouvaient le lui permettre, avait apporté le bien-être au logis, mais il avait en même temps apporté pour elle le repos de l'âme et la santé du corps.

Le vénérable ecclésiastique qui lui avait promis sa protection avait tenu parole, et elle avait vu ainsi ses efforts couronnés d'un plein succès ; sa vie était donc maintenant, sinon heureuse, au moins douce et tranquille, et, sous la direction sage de l'homme de Dieu, la religion était devenue pour elle et une consolatrice et un appui.

Un matin, que, comme de coutume, madame

Mauduit était allée faire ses petites provisions dans le village, elle fut frappée, à son retour, du changement qui s'était opéré dans son malade. Le vieillard, la tête entre ses mains, semblait profondément réfléchir. En entendant sa voix il tressaillit douloureusement, puis laissa échapper de ses lèvres tremblantes :

« Thérèse de Montgiron... Thérèse... mon fils... Roger... »

Comme ces paroles tombaient de la bouche du pauvre idiot, Thérèse se recula saisie de terreur, et levant les yeux vers le ciel, elle attendit avec résignation la nouvelle épreuve que Dieu lui réservait sans doute encore ; car, elle n'en pouvait douter, la connaissance revenait au père infortuné, et avec elle sa haine allait se réveiller aussi terrible et plus profonde peut-être.

Pâle et froide comme une statue de marbre, elle resta quelques instants ainsi ; mais comme le silence se prolongeait, et qu'elle sentait combien il importait de sortir de cette angoisse cruelle, elle s'approcha du fauteuil où était assis le vieillard, et lui prenant la main, elle lui dit, en cherchant à

conserver le calme habituel de sa voix comme si rien ne l'avait frappée :

– Ne voulez-vous pas déjeuner ce matin, mon ami, que vous vous endormez ainsi au lieu de venir avec moi ?

La connaissance n'avait-elle encore jeté dans l'esprit du malade qu'une lueur incertaine, que ces simples paroles firent évanouir comme un songe s'enfuit avec les premiers rayons du jour ? mais le vieillard leva la tête, sourit à sa fidèle gardienne avec la même douceur dans le regard qu'il en mettait tous les autres jours, et la suivit dans la salle à manger.

Pourtant cet incident léger avait assez fortement impressionné madame Mauduit pour qu'elle sentit le besoin d'aller en conférer avec l'excellent curé de Saint-Germain, en qui elle avait une confiance sans bornes.

– Je crains comme vous que ce ne soit l'annonce d'une crise dans la position de votre malade, lui dit l'homme de Dieu, et à son âge les crises sont souvent funestes. Retournez auprès de lui, j'ai pour ami un médecin habile, et dans

quelques heures nous irons tous deux vous visiter ; car, si l'accident que nous redoutons arrive, ma présence, je le crains, sera bien utile à votre pauvre ami.

Effectivement dans l'après-diner, le curé, qui tint fidèlement sa promesse, vint avec le docteur qu'il avait annoncé. Il trouva Thérèse plus calme, – car, leur dit-elle, M. Mauduit dort depuis deux heures du sommeil de l'enfance. – Malgré cette affirmation le médecin demanda à le voir, et elle le fit entrer avec précaution auprès de lui.

En se trouvant en présence du vieillard, dont la figure était fortement colorée dans son sommeil, l'homme de l'art secoua tristement la tête, puis prenant le bras qui tombait sans force le long du lit, il interrogea avec soin les pulsations du pouls.

– Vos prévisions ne sont malheureusement que trop justes, monsieur le curé, dit-il ; une nouvelle crise approche, et cette crise sera, hélas ! la dernière. C'est une lampe prête à s'éteindre, qui avant de mourir jettera quelques lueurs encore ; je vous laisse à votre saint ministère, puisque le mien est inutile ici.

Et après avoir fait diverses prescriptions, pour soulager autant qu'il le pouvait le mourant, il s'éloigna.

Thérèse, agenouillée auprès du lit, priait Dieu avec ferveur, tout en interrogeant d'un regard inquiet la figure altérée du malade.

– Du courage, ma fille, lui disait le vénérable prêtre, car le moment de la réhabilitation et du pardon approche ; soyez sans crainte, votre père saura tout votre dévouement pour lui, et vous bénira avant de mourir.

Effectivement, ainsi que l'avait prévu le médecin, à son réveil M. Mauduit avait repris entièrement sa connaissance ; heureusement il n'aperçut pas Thérèse, qui s'était éloignée en lui voyant ouvrir les yeux ; le vénérable prêtre restait donc seul auprès du pauvre vieillard.

– Où suis-je ?... dit celui-ci, en essayant de se mettre sur son séant ; mais sa faiblesse était trop grande, puis il retomba sur son oreiller ; – ainsi posé, ses regards se portèrent machinalement sur le portrait placé en face de lui ; à cette vue il jeta un cri déchirant et éclata en sanglots. La mémoire

ramenait la douleur avec elle !

Le ministre de Dieu lui parla alors, et par ses sages et douces paroles parvint à calmer un peu l'intensité de ce vif désespoir. Puis, peu à peu il découvrit au malade toute la conduite de Thérèse pendant les longues années qu'elle avait passées auprès de lui, malheureux insensé ; auprès de lui qu'elle avait soigné comme son enfant, aimé et respecté comme son père. Enfin il lui dit aussi comment elle travaillait pour subvenir aux dépenses trop fortes pour la maison ; et sa piété, sa vertu, l'affection et l'estime qu'elle inspirait à tous ceux qui la connaissaient...

À mesure que le vénérable prêtre parlait avec cette bonté de cœur et cette touchante onction, qu'il puisait dans sa charité profonde, la figure du mourant s'éclairait doucement, la haine, on le voyait, s'enfuyait loin de son âme, et le pardon voltigeait sur ses lèvres ; il s'en échappa enfin...

– Qu'elle vienne, dit-il, qu'elle vienne recevoir la bénédiction de son père, qu'elle vienne auprès de moi.

À peine ces paroles furent-elles prononcées,

que la porte s'ouvrit vivement, et Thérèse, qui avait tout entendu, se précipita au pied du lit qu'elle inonda de ses larmes.

– Ma fille !... ma fille !... s'exclama le vieillard, dont les yeux brillaient de tendresse, que Dieu te pardonne comme je le fais !... Je vais retrouver Roger, car il s'était mis sous la protection de sa mère, le pauvre enfant ! aussi Dieu lui aura ouvert, je l'espère, le séjour des élus ; et tous deux nous veillerons sur toi, ma fille... ma fille, sois bénie...

À peine ce généreux pardon fut-il prononcé, que le vieillard s'endormit dans le Seigneur.

Après la mort de M. Mauduit, le curé, voulant éloigner Thérèse de ce lieu où elle avait tant souffert, l'engagea à venir habiter Saint-Germain.

– Non, dit-elle, je resterai ici. J'aime cette petite maisonnette où se sont écoulés pour moi des jours cruels, c'est vrai, mais aussi des jours calmes et doux ; puis, les habitants du pays sont bons, et ils sont malheureux et pauvres, je resterai près d'eux, et maintenant que je n'ai, malheureusement, que moi à qui songer, je

pourrai les aider de mon travail.

Elle fit ainsi qu'elle l'avait dit : – Elle resta à Carrière, et pendant quelques années qu'elle vécut encore, elle éleva les jeunes enfants, soigna les vieillards, fut charitable pour tous, et, sans doute pour la récompenser, ce fut encore dans une œuvre de dévouement et de charité que Dieu l'appela à lui.

Le choléra s'était déclaré avec force dans le pays ; madame de Mauduit, à l'exemple des saintes filles de saint Vincent de Paul, resta jour et nuit au chevet des malades, elle gagna la contagion, et mourut avec résignation et piété sous les yeux du digne prêtre, à qui elle devait les seules années de tranquillité et de repos qu'elle avait pu arracher aux douleurs et aux remords d'une existence, qui aurait été si belle et si heureuse si un défaut terrible ne l'avait pas empoisonnée et détruite.

Conclusion.

Bien que le dîner eût été sonné deux fois à la grosse cloche du château, comme Bérengère n'était pas encore descendue, je montai avec inquiétude à sa chambre. Je la trouvai la figure toute sillonnée de larmes, le manuscrit que je lui avais prêté avait glissé à terre sans qu'elle s'en fût aperçue, et elle semblait plongée dans une méditation profonde.

– Eh bien. fis-je en souriant, et votre toilette ?... et le dîner ?... vous ne songez donc ni à l'un ni à l'autre, Bérengère ?

En m'entendant, car je doute qu'elle se fût aperçue de ma présence, tant elle était préoccupée, Bérengère tressaillit.

– Pauvre Thérèse ! pauvre Thérèse !... murmura-t-elle en laissant un profond soupir s'échapper de sa poitrine.

– Mais ce n'est pas de Thérèse qu'il s'agit en

ce moment, c'est du dîner, et je meurs de faim, repris-je avec un éclat de rire, car je ne voulais pas laisser ma jeune amie sous cette impression pénible.

Bérengère sourit à son tour, m'embrassa, et comme nous nous mîmes toutes deux à sa toilette, elle fut bientôt faite ; aussi à peine M. de Pouillet avait-il eu le temps de s'apercevoir de notre absence lorsque nous entrâmes dans la salle à manger...

Un mois après, M. le comte Marcel de Champlanix conduisait à l'autel la charmante Bérengère de Pouillet.

Bien des années s'écoulèrent encore, et entraînèrent avec elles tant d'événements si divers pour moi, que je fus obligée de quitter pendant longtemps la France. Mon bon et vieil ami, le marquis de Pouillet, était mort, et Bérengère, tout à sa nouvelle famille, avait peu de temps à donner à ses anciens souvenirs ; aussi n'obtenais-je que rarement de ses nouvelles : – la jeunesse est si oublieuse ; – mais moi qui n'étais plus jeune et qui n'oubliais pas, je me

préoccupais toujours d'elle.

– Est-elle heureuse ?... me demandais-je quelquefois avec inquiétude, ou, comme la pauvre Thérèse, a-t-elle assassiné son bonheur par sa faute ?

Et je ne savais trop que me répondre pour me rassurer, – je lui connaissais tant de légèreté, et d'insouciance à ma gentille élève !...

Enfin, je revins à Paris, et ma première action fut une visite à la jeune femme que, malgré son oubli, je regardais toujours comme ma fille.

En entrant dans le charmant hôtel que la comtesse de Champlanix habitait au faubourg Saint-Germain, je fus enchantée de la propreté, de l'ordre, de l'élégance même, avec lesquels il était tenu.

– Allons, me disais-je, Bérengère est bien entourée, elle a des domestiques soigneux, et c'est toujours quelque chose que de savoir les choisir !...

Je demandai au valet de chambre que je rencontrai, à voir madame de Champlanix.

– Je ne sais pas si madame la comtesse pourra avoir l'honneur de recevoir madame, me dit-il ; car en ce moment elle assiste à la toilette des enfants.

– Ah !... fis-je avec étonnement, eh bien, j'attendrai.

Il me conduisit alors dans un petit salon et me laissa seule pour attendre sa maîtresse ainsi que je lui en avais témoigné le désir.

Une fois livrée à moi-même, j'observai tout dans le plus grand détail, et malgré, je ne dirai pas mon désir, mais mon assurance de trouver en faute la maîtresse de ce joli réduit, je n'eus pas à faire la moindre critique. – Le piano était couvert d'un tapis, la musique bien rangée, le guéridon et les tables étaient chargés de fleurs, de livres et d'ouvrages, mais tout cela me parut rangé avec un ordre, avec une symétrie parfaite.

J'étais encore à me frotter les yeux sans pouvoir revenir de ma surprise, quand Bérengère entra.

Ce n'était plus la jeune fille que j'avais

connue, mais une noble et digne jeune femme qui portait comme empreinte sur elle toute la vertu d'une mère de famille.

En me voyant, elle poussa un cri de bonheur et se jeta dans mes bras. Après le premier moment tout au souvenir du passé, elle voulut y joindre le bonheur présent, car elle alla me chercher ses jolis enfants.

– Embrassez votre maman Julie, mes chers petits, leur dit-elle en me les mettant sur les genoux, et les charmants petits anges me couvrirent des plus tendres caresses. – Leur mère leur avait appris à m'aimer, – vous avez compris, n'est-ce pas, que Julie est mon nom de baptême ?

Je ne saurais dire combien je fus touchée de l'accueil que je reçus dans cette intéressante famille. Le comte, Bérengère, ses enfants, me comblèrent à l'envi et de soins et de tendresses, et quand je voulus partir, madame de Champlanix se refusa à me laisser la quitter non seulement ce jour-là, mais aussi pendant tout mon séjour à Paris, son mari se joignit à elle pour me faire violence et me garder à l'hôtel, ce que j'acceptai

avec reconnaissance et plaisir.

– Eh bien, Bérengère, lui dis-je un jour que nous étions seules, doutez-vous encore de mes paroles, et n'avais-je pas raison en vous répétant que le bonheur d'une femme est en elle, – n'êtes-vous donc pas parfaitement heureuse aujourd'hui ?

– Oh ! oui, je suis heureuse ! s'exclama-t-elle en jetant vers le ciel un regard de vive reconnaissance, et ce bonheur, je vous le dois, ma respectable amie, ajouta-t-elle en me serrant affectueusement la main ; car c'est vous qui m'avez appris à le connaître et à le chercher là seulement où il doit être ; c'est-à-dire, au milieu des siens, avec son mari, ses enfants, et dans l'ordre de sa maison. – Je n'ai jamais oublié la triste histoire de cette pauvre Thérèse, et ce souvenir m'a retenue dans bien des légèretés que souvent je me suis sentie disposée à commettre pendant les premiers temps de mon mariage. Alors ma conversion était bien nouvelle, et je n'étais pas mère encore ! – Mais du moment que je suis devenue le guide et l'appui de ces petits

êtres adorés, une transformation s'est faite en moi, j'ai compris que Dieu avait donné aux mères la mission divine de le remplacer auprès de leurs enfants, et j'ai cherché à être digne de cette sainte et noble tâche.

Doucement émue de bonheur en entendant Bérengère parler ainsi, je remerciais Dieu du plus profond de mon âme.

– Puis, ajouta la jeune femme, avec un charmant sourire, j'avais un petit conseiller qui ne m'a jamais fait défaut : – voyez, c'est votre devise que j'ai adoptée aussi.

Et tout en parlant, elle détacha un bracelet fort simple, en or, qu'elle portait toujours à son bras, et sur lequel je lus ces mots qui y étaient gravés :

« Vouloir c'est pouvoir. »

La femme du négociant.

Première partie.

La jeunesse.

– Allons, Salonne, vite ma robe, mon fichu... ma ceinture... mes rubans... ramassez mon mouchoir... donnez-moi des épingles... mais commencez donc par me chausser !... mon Dieu ! que vous êtes lente !... que vous êtes maladroite !...

Tout cela était dit avec une impatience très marquée, par une jeune et jolie personne, qui paraissait avoir atteint au plus dix-huit ans, et qui, bien certainement, était fort impatiente d'achever une toilette qu'elle commençait à peine, car elle venait de jeter à terre sa petite pantoufle pour donner son pied mignon à sa femme de chambre, afin qu'elle la chaussât d'un joli soulier qu'Hoffmann venait de lui envoyer de Paris, et la pauvre Salonne, voulant plaire à sa maîtresse,

brouillait tout afin d'aller plus vite, et mettait un zèle extrême pour ne faire que des maladresses.

Cette petite scène d'intérieur se passait dans une charmante chambre à coucher décorée avec le meilleur goût, goût Louis XV s'il en fut !... Les porcelaines rocailles et les chinoiseries les plus étranges ornaient la cheminée et chargeaient plusieurs petites étagères placées dans les angles formés par les murs. Le lit à dais était relevé par des rubans et des fleurs, et la toilette à haut miroir toute couverte de pampres et de dentelles.

Enfin, grâce à beaucoup de vivacité d'une part, et d'une activité fort empressée de l'autre, la jolie toilette que faisait, devant une grande glace qui la reflétait tout entière, notre jeune héroïne, car c'est elle dont nous vous parlons ici, fut promptement achevée.

Comme elle y attachait la dernière épingle, la porte de sa chambre fut ouverte avec brusquerie, et un monsieur, que sa chevelure grisonnante, ses moustaches blanches, sa décoration attachée sans prétention à la boutonnière, faisaient reconnaître sans peine pour un militaire, entra aussitôt.

– Eh bien, Lia, es-tu prête ?... demanda-t-il en jetant sur la jeune fille un regard satisfait, comme pour la complimenter de sa toilette simple et de bon goût.

– Oh ! mon Dieu, oui !... répondit la charmante enfant, et que je trouve seulement mon beau manchon, que j'ai rapporté de chez Ledard, lors de mon dernier voyage dans la capitale, puis, qu'il vienne prince ou duc, et je serai prête à le recevoir.

– Comment un manchon ?... qui a jamais entendu parler de prendre un manchon pour recevoir la première visite d'un prétendu ? s'exclama le visiteur.

– Tu ne sais donc pas, mon bon petit père, dit Lia en nouant avec grâce un de ses jolis bras autour d'un des bras du respectable vieillard, que dans une entrevue aussi sérieuse un manchon fait absolument l'effet du pavillon blanc d'un parlementaire, car il prouve qu'une femme consent à se faire douce comme un petit agneau, et rentre ses griffes pour ne pas égratigner.

– Allons... allons... tu es une petite folle, fit le

tendre père en riant malgré lui de la plaisanterie de sa fille, prends donc un manchon, voire même un drapeau si cela te convient ; mais sois aimable, voilà ce dont je te prie. Et je vous demande là une chose qui ne vous est pas difficile quand vous le voulez un peu, mademoiselle, ajouta-t-il en déposant un tendre baiser sur le front blanc et pur de Lia.

Celle-ci répondit par un charmant sourire au compliment et à la tendre caresse de son père, et tous deux descendirent au salon pour recevoir l'intéressante visite dont ils venaient de parler, tandis que Salonne remettait tout en ordre dans la chambre de sa maîtresse.

Le salon dans lequel entrèrent la jeune fille et le vieillard était décoré avec une recherche du meilleur goût. Les meubles en bois des îles sculpté, les chaises à hauts dossiers ; les tables aux colonnades capricieuses, tout cela montrait moins la richesse que le goût artistique et éclairé des propriétaires de cette magnifique demeure. C'était Lia qui avait voulu présider elle-même à l'ameublement du château, et pour que ce fût

parfait, elle avait tout fait venir de Paris et tout commandé chez Krieger ; aussi éprouvait-elle un grand plaisir et un orgueil véritable de l'admiration, quelquefois envieuse, des personnes qui venaient les visiter. Mais, ce jour-là, l'aspect du salon annonçait qu'une cérémonie inaccoutumée allait y avoir lieu ; car, quoique l'on fût au milieu de l'automne, les jardinières et les tables étaient chargées des fleurs les plus jolies et les plus parfumées, la cheminée en était remplie, enfin tout respirait un air d'élégance et de coquetterie, tout à fait en dehors de l'aspect noble et imposant qui lui était habituel.

Nous savons déjà qu'il ne s'agit de rien moins que d'une présentation officielle pour un riche et brillant mariage, mariage arrangé avec beaucoup d'adresse par le fils de la comtesse douairière de Sergey, sœur aînée du père de la gentille Lia.

Lia avait eu le malheur de perdre sa mère fort peu de temps après sa naissance, et son père, le général baron de Randon, qui avait déversé sur elle toute la tendresse qu'il portait à sa jeune compagne, ne voulut jamais consentir à s'en

séparer, soit pour la confier à sa sœur, qui avait offert avec empressement de se charger de la pauvre petite orpheline, soit pour la mettre dans une de ces maisons, dont l'éducation morale et soignée cherche à réparer la perte irréparable d'une mère.

Lia de Randon s'était donc élevée sous les yeux indulgents de son père. Et rien n'avait été négligé pour en faire une charmante jeune fille, destinée à briller dans le monde comme unique héritière d'un lieutenant général possesseur d'une très belle fortune. La vanité de Lia, éveillée par les flatteries de ses entours, lui avait fait accepter avec plaisir les maîtres de toutes sortes qui lui avaient été donnés. Briller était pour elle un besoin, aussi avait-elle profité, au-delà même de leurs espérances, des leçons qu'elle en avait reçues ; elle était simple comme un enfant pour tout ce qui concernait le monde et ses usages, fine comme une Péri dans toutes les connaissances qu'elle avait voulu acquérir, et douée d'un esprit dont le naturel et la vivacité répandaient l'amusement et la gaieté partout autour d'elle.

Malgré toute la grâce et la gentillesse de Lia, il y avait dans son caractère quelque chose qui eût inspiré les inquiétudes les plus sérieuses à une mère attentive et sage, et cette nuance, peut-être imperceptible encore aux yeux des indifférents et des étrangers, était le plaisir, ou peut-être l'indulgence avec laquelle elle recueillait et répétait les propos malfaisants dits sur les personnes de ses entours et souvent même de ses amies.

Un juge un peu sévère aurait trouvé en cela un certain penchant à la médisance – mais le monde n'est jamais sévère pour une jolie et aimable jeune fille qui cache une parole cruelle sous un frais sourire ; on l'approuve puisqu'on s'en amuse, et ce n'est que plus tard, quand le temps, dans sa marche rapide, a enlevé les jeunes années, les gais et joyeux rires, que la malheureuse doit payer à l'expérience une dime terrible, et qu'elle apprend, mais trop tard, qu'une parole empoisonnée tue et celle qu'elle atteint et celle qui a lancé le trait.

Peut-être, si ce penchant de Lia avait été

sévèrement réprimé depuis l'enfance, eût-on pu s'en rendre maître ; mais malheureusement pour la pauvre fille on l'avait laissé se développer sans s'en inquiéter et sans chercher alors à y porter remède.

– Lia est une petite moqueuse !... disait quelquefois le général avec un sourire approbateur pour la plaisanterie que venait de faire sa fille. Et le monde, qui s'amusait de ce penchant moqueur, l'augmentait encore avec son indulgence ordinaire. Le défaut de la pauvre enfant, défaut qui devait la rendre un jour si malheureuse ! était, on le voit, l'effet de la tendresse inconsidérée de son père.

Toute la sévérité du brave général pour la discipline militaire ne pouvait le conduire à condamner ce qu'il appelait les jeux de l'enfance, et à ses yeux, sa fille paraissait un enfant plus d'une année encore après qu'elle eut atteint l'âge d'être une femme faite. Il continuait à l'appeler sa petite fille, sa petite Lia, sans s'inquiéter du temps qui lui avait assigné sa place dans le monde. Aussi, malgré ses dix-huit ans, notre

jeune fille était-elle un véritable enfant gâté et avait-elle conservé un fond assez considérable d'amour-propre et d'obstination, augmenté encore par la liberté illimitée dont elle s'était habituée à jouir dès son enfance, et tout cela lui donnait un certain degré d'irritabilité qui faisait qu'elle ne pouvait supporter aucune contradiction.

Ses actions étaient libres de toute contrainte et réglées par son seul caprice. Le général, occupé une partie de la journée par ses devoirs militaires, avait cru bien faire en mettant auprès de sa fille une demoiselle de compagnie. Mais celle-ci, vaniteuse et intéressée, au lieu de chercher à remplir ses devoirs en corrigeant son élève, montrait les plus grandes déférences pour les caprices et les fantaisies de celle qu'elle aurait dû gouverner et conduire ; elle l'accompagnait, à la vérité, dans ses excursions, soit à pied, soit en voiture, soit à cheval, au milieu de la ville ou à travers la campagne, mais ne pensait jamais à contrarier un de ses désirs ni à faire céder sa volonté impérieuse. – Mais reprenons notre récit.

Quand Lia et le général entrèrent dans le salon, ils y trouvèrent madame de Sergey qui les attendait avec une certaine impatience, impatience qui toutefois ne parvenait à détruire ni la gravité de sa figure sèche et hautaine, ni la rigidité de sa toilette, dont on n'aurait pu trouver le modèle que dans le *Souvenir des Dames*, élégant journal des modes de l'année 1780.

Madame la comtesse de Sergey avait été jeune et charmante sous ce costume, et elle croyait arrêter le temps et conserver ses charmes en gardant toujours la parure sous laquelle ils avaient été admirés.

Une robe de soie antique, à grands et riches ramages, faite comme les gravures du temps représentent la belle et malheureuse reine Marie-Antoinette, emprisonnait sa taille raide, et tombait à gros plis autour d'elle, de magnifiques dentelles ornaient ses bras maigres et sa poitrine décharnée ; puis, le rouge, les mouches, la poudre, rien n'y manquait ; et quoiqu'on fût arrivé alors en l'année 1850, la comtesse semblait préparée à figurer au cercle de Versailles et au

jeu du roi Louis XVI.

– Venez çà, ma mignonne, fit-elle à sa nièce en lui tendant sa main à baiser. Une présentation est une chose importante dans la vie, et quoique votre prétendu soit de roture, il faut vous y préparer. Montrez-moi, petite, comment on vous a appris à faire la révérence.

En entendant ces paroles, le général haussa légèrement les épaules.

– Laissez donc notre enfant faire suivant qu'elle le voudra, ma sœur, dit-il doucement, elle sait comment elle doit se présenter partout ; d'ailleurs il me semble que ce n'est pas à elle d'aller saluer M. Balladier, mais bien à lui de venir lui présenter ses hommages ; et je le crois trop homme d'esprit, d'après ce que m'a dit mon cher neveu, votre fils, pour remarquer si celle qu'il doit prendre pour compagne fait bien ou mal la révérence.

– Voilà bien vos idées vulgaires, monsieur le baron, répliqua la comtesse, et je m'étonne comment, avec des principes pareils, vous êtes parvenu à élever une fille qui n'ait pas tout à fait

l'air d'une petite parvenue. – Mais, ajouta-t-elle en s'adressant à Lia, pourquoi n'avez-vous donc pas avec vous mademoiselle de Ballanche ? ne craignez-vous pas, par hasard, que sa jolie figure fasse tort à la vôtre ?

– Vous me pensez jalouse de la beauté d'Isaure, ma tante ?... dit Lia en jetant un coup d'œil sur la glace qui était placée en face d'elle ; je n'aurais jamais cru que l'on pût m'accuser de concevoir de l'envie sans de plus justes motifs. – Mademoiselle de Ballanche est occupée dans sa chambre, voilà pourquoi nous sommes tous privés de son aimable présence.

Le roulement d'une voiture mit fin à cette conversation fort peu intéressante de part et d'autre, et quelques instants après, l'entrée dans le salon de deux nouveaux personnages occupa l'attention de chacun.

L'un était Jules Balladier, futur prétendu de Lia, l'autre, M. de Mornal, vieil ami du général, assez lié aussi avec le père de Jules Balladier, pour servir à celui-ci d'introducteur dans la famille qui devait bientôt devenir la sienne.

Jules était le fils d'un des plus riches négociants de Paris, c'était un honnête et brave jeune homme, au cœur droit, au caractère ferme et résolu ; jamais il ne balançait à suivre les ordres de sa conscience. Et s'il était sévère pour les autres, il l'était d'abord pour lui-même. Les traits accentués de sa figure laissaient deviner la rigidité de ses pensées, et lui donnaient une physionomie froide et grave, qui glaça malgré elle le cœur de Lia.

– Que je suis enfant, se dit-elle, d'éprouver une impression aussi douloureuse en voyant cet étranger !... Jamais mon père ne contraindra mon choix ; si le mariage qu'on me propose me déplaît, d'un mot je peux le rompre ; pourquoi donc m'en préoccuper ainsi ?

Et malgré ces réflexions, Lia resta sous l'influence pénible qu'avait apportée avec lui le fils du négociant. – C'était comme le pressentiment d'un malheur qu'elle ne pouvait conjurer.

La présentation fut officiellement faite dans toutes les formes, puis, après les révérences

cérémonieuses de la comtesse, les compliments rendus avec toute la cordialité militaire par le général, chacun parut embarrassé de sa contenance, et la conversation tomba dans des lieux communs qui la firent traîner en longueur. Heureusement M. Jules Balladier dit quelques mots au hasard sur la bonne tenue de la garde nationale du pays ; à ces paroles, M. de Mornal tressaillit comme un cheval qui sent le mors.

– Ah ! vous admirez nos soldats-citoyens !... parbleu, je vous en fais compliment, mon jeune ami, s'exclama-t-il, puis il continua avec humeur : – Je crois en vérité que l'amour de l'uniforme les rend tous fous, dans notre bienheureuse ville, et que les habitants ne sont plus aujourd'hui capables que d'entrer aux Petites-Maisons. Vous souvenez-vous d'un vieux conte de nourrice qui fait toujours trembler les petits enfants, et où il est dit : qu'une jeune fille avait été fort colère, qu'elle cassait et brisait tout, et que pour la corriger, un méchant ou un bon génie – ma mémoire s'arrête devant ce détail – l'avait ensorcelée de façon que quand elle voulait prendre sa robe d'une manière trop brutale...

pan... il en partait un grand coup de canon – si elle avançait sa main avec humeur pour atteindre sa quenouille, elle ne tenait plus qu'un pistolet braqué contre elle, et ainsi de suite de toutes choses ; et cela à l'intention de la rendre douce et pacifique... Eh bien, depuis un mois, notre pauvre pays ressemble parfaitement à ce conte. – Je suis allé ces jours derniers pour parler à mon notaire d'une affaire très sérieuse. Je l'ai trouvé vêtu en uniforme d'artilleur, shako en tête, baudrier au côté, et prêt à monter son cheval de bataille, que son petit clerc, costumé en grenadier, tenait par la bride à la porte de la cour : – Allez donc arrêter un héros pour lui parler hypothèque ou remboursement ! – Je laisse donc mon notaire, et je cours chez mon avoué pour qu'il prépare les papiers nécessaires à l'affaire qui m'occupe. – Baste... je le trouve avec un plumet sur la tête au lieu d'une plume entre les doigts, et bien loin de penser aux choses sérieuses, il fredonnait, d'un petit air guerrier, un chant de bravoure, et se disposait à se rendre à une revue. – Le lendemain, je suis indisposé, j'envoie chercher mon médecin, il était absent, et je l'attends pendant trois

longues heures... où était-il, grand Dieu ?... il apprenait à faire l'exercice !... enfin, jusqu'à mon domestique, qui est ensorcelé d'une humeur belliqueuse... Si je savais où trouver un seul endroit paisible en France, je quitterais pour toujours ce pays infesté de l'amour soldatesque, car je hais le tambour à l'égal d'un quaker... je déteste un fusil comme si j'étais un lièvre, et chaque matin le bruit des marches, des patrouilles et des parades vient me glacer jusqu'au fond du cœur.

Cette boutade de M. de Mornal répandit une gaieté qui mit chacun à son aise, aussi se sépara-t-on sans embarras, tout en se promettant de se revoir.

À dater de ce moment, Jules Balladier fut reçu chez le général, non complètement comme futur accepté, car Lia avait demandé à le connaître davantage avant de se prononcer, mais au moins comme ami intime de la maison.

La jeune fille éprouvait malgré elle une gêne pénible en présence de celui qu'elle pensait devoir être un juge sévère de ses actions, aussi

s'étudiait-elle à cacher ses défauts, et cela, sans y mettre d'hypocrisie, mais seulement par l'instinct qui nous force à reconnaître la supériorité des autres.

– M. Jules Balladier me fait peur, disait-elle un jour à mademoiselle de Ballanche, je le trouve trop austère pour qu'il puisse être indulgent et bon, et je ne me sens pas assez parfaite pour être sa femme.

– Eh bien, expliquez-vous franchement avec votre noble père, chère petite, répliqua la complaisante demoiselle de compagnie, au lieu de conseiller à la jeune fille de se corriger des défauts dont elle était honteuse.

– Et c'est ce que je ferai, bien certainement, dit vivement Lia.

Le soir de cette conversation, on était tous réunis au salon, et comme quelques amis étaient venus se joindre aux habitués ordinaires, le général engagea sa fille à faire un peu de musique pour être agréable à leurs hôtes ; mais soit la mauvaise disposition que lui avait laissée la résolution qu'elle avait prise, soit toute autre

cause, elle s'y refusa avec humeur.

Le général insista d'abord, puis voyant qu'il ne gagnait rien sur l'entêtée enfant, il s'éloigna d'elle, en lui disant assez brusquement : qu'il n'était pas la peine de lui avoir donné des talents payés aussi cher pour qu'il ne pût pas en jouir suivant son désir et sa volonté.

À ce reproche mérité, la figure de Lia se couvrit d'un pourpre éclatant, et elle frappa du pied avec violence. Alors l'indulgent père, au lieu de réprimander sa fille sur l'inconvenance de sa conduite, voulut s'excuser lui-même.

– Pardonne-moi, mon enfant, ce mouvement de colère qui t'afflige et te fâche, dit-il en tendant la main à Lia.

Celle-ci fit un brusque mouvement, et au lieu d'avancer la main que lui demandait son père, elle protesta, les joues enflammées et les yeux brillants, qu'elle n'avait aucune rancune ni maussade humeur, et que jamais elle ne s'était sentie plus calme.

Les complaisants amis qui l'entouraient

feignirent de la croire ; mais ayant cherché à lire sur la figure de M. Jules Balladier quelle était son opinion sur cette petite scène de famille, elle resta péniblement affectée en voyant le regard froid et désapprobateur de celui qui se croyait encore son fiancé.

– Vous me blâmez, monsieur, lui dit-elle, et vous avez tort, bien certainement ; car mon père, pour satisfaire un de ses caprices, n'a pas le droit de me montrer ainsi qu'un petit chien savant. Mes talents, si toutefois j'en ai, m'appartiennent en propre, je peux donc ne m'en jamais servir si cela me convenait ainsi, et je n'en suis redevable ni à lui ni à personne.

– Pardonnez-moi ma franchise, mademoiselle, répondit avec une gravité douce Jules Balladier, mais je ne suis aucunement de votre avis, et je trouve, au contraire, que vous devez compte de votre intelligence et de vos talents, non seulement à votre père, mais encore à la société, et surtout à l'Être-Suprême, qui vous les a accordés pour que vous les employiez d'une manière utile à vous-même et agréable aux autres.

Ces paroles sévères et vraies frappèrent Lia d'étonnement ; c'était la première fois qu'on osait la blâmer ainsi, ou du moins qu'on avait le courage de le lui dire ; et elle resta d'abord quelques instants interdite, puis, prenant courageusement son parti :

– Merci, monsieur, fit-elle, – et s'avançant vers son père, elle lui tendit la main avec tendresse, et lui offrit de se mettre au piano pour commencer le petit concert qu'il voulait improviser.

Le bon général, heureux de la conduite de sa fille, la conduisit triomphalement vers l'instrument que mademoiselle de Ballanche venait d'ouvrir, et tout le monde s'empressa autour de la charmante virtuose. – Jules Balladier resta seul éloigné.

– Espérons, se disait-il, en regardant la jolie figure de Lia embellie encore par le charme de son beau talent musical, que ce n'est encore qu'un enfant gâté ; elle écoute la raison, elle est bonne, on peut la ramener au bien.

Hélas ! le pauvre jeune homme ne jugeait qu'à

la surface des choses et ne voyait que les défauts de caractère : ceux-là se guérissent avec le temps et de bons conseils ; mais les défauts du cœur !... la main seule d'une mère peut les extirper dans l'enfance ; plus tard, hélas ! ils sont incurables.

Après être restée quelque temps au piano, où elle exécuta tout ce qui lui était demandé avec une grâce charmante, Lia revint auprès de son jeune Mentor.

– Eh bien, monsieur, êtes-vous content de moi ? lui demanda-t-elle en se plaçant sur un fauteuil auprès de lui.

– Content n'est pas assez, mademoiselle, dites que je suis heureux que vous daigniez ainsi suivre mes conseils ; – vous m'avez donné le rôle d'un censeur, ne faut-il pas que je remplisse en conscience mon emploi ? continua Jules Balladier en riant doucement et suivant la folle jeune fille dans sa gaieté naïve, vous auriez si peu à faire pour devenir toute charmante ! ajouta-t-il.

– Si peu ! le croyez-vous ? fit Lia avec naïveté.

– Mais oui... si peu... dit-il, en reprenant la gravité qui lui était habituelle : déshabituez-vous seulement de céder à vos premières impressions, qui ont été gâtées par une indulgence fatale, consultez toujours votre raison et votre cœur avant d'agir, et je suis sûr que vous serez parfaite. Vous le voyez, c'est bien peu, me le promettez-vous ?

– Je le voudrais de tout mon cœur, mais...

– Oh ! pas de mais... je vous en supplie, interrompit Jules qui se reprit à sourire pour dissimuler le côté austère de la conversation ; c'est un mot avec lequel je suis en guerre ; je le déteste cordialement – et *non* me semble préférable. – *Non*, eh bien, on sait à quoi s'en tenir, c'est un mot franc et déterminé, qui dit sans détour ce qu'il pense ; tandis que *mais* est un fourbe qui biaise, qui cherche des subterfuges. – Vous le voyez, mademoiselle, il faut vous décider. – Est-ce *oui*, est-ce *non ?*

– Eh bien, c'est oui, dit Lia en riant à son tour, car je ne veux pas que vous puissiez allier mon souvenir à une conjonction qui vous est aussi

désagréable ; seulement j'ignore si je pourrai tenir ma promesse.

– Ignorez-vous donc aussi le dicton populaire : « On peut tout ce qu'on veut. » – Et les aphorismes du peuple sont toujours basés sur l'expérience et la raison.

– Oh ! quelquefois !...

– Non, toujours, et même sur celui-ci il y a une fort jolie légende allemande que vous devez connaître.

– Oh ! contez-la-moi... contez-la-moi... fit Lia avec une curiosité joyeuse ; j'aime à la folie les légendes, et vous me ferez un plaisir extrême de me dire celle dont vous voulez me parler.

– Puisque cela vous est agréable, mademoiselle, je suis prêt à vous obéir.

Et Jules Balladier commença ainsi :

« Le célèbre imprimeur Aldobrand Oldenburck resta pendant quelque temps apprenti chez un des descendants du patriarche de l'imprimerie, appelé Fust, qu'une tradition populaire a donné au diable sous le nom de Faust.

– Est-ce parce qu'il fut avare, – est-ce parce qu'il se livra aux sciences chimiques, ce qui était alors regardé comme des sortilèges ? – je l'ignore, et je consigne les faits seulement.

« Le pauvre Fust, – je dis pauvre pour sa mauvaise réputation, car il avait une grande fortune, possédait aussi une fille toute bonne et toute charmante, ce qui est plus encore que la richesse, il me semble. – Personne ne pouvait voir Berthe sans l'aimer, et Aldobrand fit comme tout le monde. Mais à ce moment il partit pour faire son tour de Germanie, en brave et honnête *hand-werker*, comme c'était alors l'usage des ouvriers : ils parcouraient tout l'empire, et travaillaient successivement dans les principales villes, avant de songer à former un établissement.

« Cette coutume existait non seulement en Allemagne, mais aussi dans tous les États d'Europe, et elle était fort sage : car ces ouvriers étant partout reçus en frères par les gens qui exerçaient le même métier, trouvaient ainsi l'occasion d'acquérir ou de répandre des connaissances.

« Quand Aldobrand retourna à Nuremberg, son ancien maître était mort, et Berthe, à qui son père avait laissé une fortune qui pouvait bien équivaloir à une douzaine de quartiers de noblesse, était recherchée en mariage par plusieurs jeunes gens des mieux posés de la ville ; mais la jeune héritière, qui estimait, ainsi qu'elle devait le faire, la profession de son père, déclara qu'elle ne prendrait pour époux qu'un homme qui saurait faire marcher la presse typographique aussi bien que le faisait maître Fust lui-même.

« Aldobrand, je vous l'ai dit, arrivait dans Nuremberg, et dans son empressement, au lieu de se présenter à la jeune fille dans une tenue de gentleman, il courut la voir comme il arriva, c'est-à-dire sous le costume d'un ouvrier imprimeur, costume sous lequel il avait traversé toute l'Allemagne, et avait été reçu par un grand nombre de savants, qui n'avaient méprisé ni ses connaissances, ni l'intelligence avec laquelle il savait les communiquer, quoique tout cela fût caché sous des vêtements grossiers ; mais, hélas ! ce qui avait paru respectable aux yeux de la

sagesse, parut ridicule aux yeux d'une jeune fille vaniteuse et étourdie, et Berthe eut la faiblesse de se refuser à reconnaître un ancien ami dans l'ouvrier revêtu d'un habit troué, portant un bonnet de peau, des souliers garnis de clous, et le tablier de cuir de sa profession.

« Aldobrand eut un moment de violent désespoir en voyant cet oubli si complet ; mais, confiant en son mérite, il attendit le retour d'une amitié qu'il savait avoir le droit d'obtenir.

« Pendant ce temps, tous les prétendants de Berthe tentaient l'entreprise qui devait les mettre en possession de la fortune du vieux Fust ; mais malgré tous leurs travaux, tous leurs efforts, ils ne parvinrent jamais qu'à faire des pages d'impression que le diable lui-même ne fût pas parvenu à lire.

« La ville de Nuremberg, qui désirait remplacer son imprimeur célèbre, jeta alors les yeux sur Aldobrand ; celui-ci attendait en silence le succès des concurrents, et on lui offrit le privilège d'être admis à tenter l'épreuve. Il y consentit ; ce jour-là il avait quitté ses vêtements

de travail pour en mettre d'autres qui faisaient valoir sa jeunesse et sa bonne mine ; il s'avança avec grâce devant ses juges, arrangea ses caractères sans omettre une lettre, un trait, une virgule, et en tira une feuille d'impression si parfaite, que maître Fust lui-même n'aurait pu en faire une semblable ; alors chacun applaudit avec enthousiasme, et reconnut dans Aldobrand le digne successeur de l'imprimeur immortel.

» À ce moment Berthe, qui reconnut sa sottise, alla vers celui qu'elle avait refusé de recevoir, et lui tendant la main, elle lui demanda pardon de l'erreur qu'elle avait commise en ne consultant que sa sotte vanité, qui lui avait fait regarder avec mépris les habits honorables de l'ouvrier.

« Aldobrand lui pardonna avec bonheur, et devenu l'époux de la jeune fille, il prit pour devise *kunst macht gunst ou le talent gagne la faveur*.

– N'est-ce pas là, mademoiselle, la traduction de notre dicton français, qui assure que « l'on peut toujours tout ce qu'on veut ? »

Lia remercia vivement M. Jules Balladier pour

la complaisance gracieuse qu'il avait mise à lui raconter cette légende, et comme plusieurs personnes étaient venues se joindre à elle pour l'écouter, la conversation devint bientôt générale.

– Eh bien, chère petite, avez-vous congédié votre prétendu ? lui demanda mademoiselle de Ballanche aussitôt que Lia fut rentrée dans sa chambre pour se coucher.

– Non, pas encore, répondit notre héroïne en défaisant les belles tresses de ses brillants cheveux, et je ne sais en vérité si je le ferai, car M. Balladier m'a semblé ce soir beaucoup moins désagréable que de coutume ; d'ailleurs, il est fort riche, et ceci mérite considération.

– Vous avez raison, comme toujours, chère belle, fit la complaisante demoiselle en déposant un baiser sur le front blanc et pur de Lia, sans doute pour cacher un petit mouvement d'épaule fort significatif, et elle se retira en murmurant : – Oh ! la capricieuse fille ! heureusement elle ne sait se décider à rien ; car je tiens à rester ici : avec un peu de flatterie, n'y suis-je pas dame et maîtresse ?

Pendant quelques jours aucun incident nouveau ne survint dans la maison du général, seulement mademoiselle Ballanche voyant que Lia semblait s'habituer à considérer Jules Balladier comme son futur époux, commença à se mettre entre eux, et sut si bien arranger les choses, que la jeune fille reprit d'abord ses incertitudes ; et un matin même, que la discussion entre eux était devenue plus vive, elle s'engagea complètement à rejeter pour toujours le mariage projeté.

– Oh ! que vous avez bien raison de refuser cette union, ma belle Lia, lui dit alors l'insidieuse demoiselle de compagnie ; pour vous si bonne, si douce, si aimable, si parfaite ! Quel malheur ce serait de ne trouver dans l'époux que votre père veut vous donner, qu'un juge dur et sévère !... Ah ! chère petite ! que deviendrais-je si je vous savais ainsi malheureuse ? L'idée seule d'une semblable possibilité me met au désespoir. C'est que, voyez-vous, Lia, si vous étiez destinée à atteindre la saison dure et froide de la vie, avec un semblable compagnon de voyage, vous souffririez d'une manière terrible ! Et que

seraient auprès de ces peines les petits chagrins de votre jeunesse ? Chagrins que dans l'âge mûr on ne regarde plus que comme de légers nuages qui ont intercepté un instant les rayons du soleil levant. Mais pardon, ma belle amie, je force vos oreilles à entendre des vérités bien cruelles à votre âge !

C'est par de semblables discours que mademoiselle de Ballanche espérait rompre une union qui l'eût privée d'une position agréable dans la maison du général ; et sans doute elle eût réussi entièrement dans ses méchants projets, si une circonstance imprévue n'était pas venue tout à coup les réduire à néant. Mais pour vous faire comprendre cet événement, mes gentilles lectrices, il est nécessaire que nous retournions de quelques années en arrière.

Dans la même ville qu'habitaient Lia et son père, une belle jeune fille, accompagnée d'une vieille gouvernante, était arrivée un jour, sans que personne pût savoir ni d'où elle venait, ni à quelle famille elle appartenait. Ce mystère piqua d'une curiosité très vive tous les habitants de l'endroit ;

les commentaires les plus étranges, les histoires les plus invraisemblables se répétèrent avec mille variantes sur le compte de l'inconnue, qui, semblant ignorer ou dédaigner les méchants propos qui circulaient sur elle, montra que son intention était de se fixer dans le pays, puisqu'elle y loua une petite maisonnette dans laquelle elle s'installa avec sa vieille compagne.

On se fatigue de tout ici-bas, même de mal parler de son prochain ; aussi, au bout de quelque temps, tout le monde se tut sur le compte de mademoiselle de Lavillegondé, c'est ainsi qu'on appelait l'étrangère, et l'on adopta comme positif cette version : – Qu'elle était la fille d'un officier de la garde royale tué dans les événements de juillet, et que, se trouvant sans aucune fortune, elle avait quitté Paris pour venir utiliser ses talents en province ; – effectivement, mademoiselle de Lavillegondé s'était offerte pour donner des leçons de piano, et toutes les familles l'avaient acceptée avec empressement, car elle joignait à une modestie et une distinction parfaite, le véritable talent d'un professeur des plus distingués.

Toutes les portes des maisons de la ville s'étaient donc ouvertes alors devant cette jeune fille si belle, si simple et si pure ; mais bien loin de se rendre à ces invitations mondaines, elle les négligeait pour conserver aux pauvres le temps qu'il ne lui était pas indispensable de donner à son travail ; la charité était une mission qu'elle avait acceptée et à laquelle elle n'avait jamais failli, aussi était-elle respectée et adorée de tous ceux qui avaient le bonheur de la connaître !

La seule famille avec laquelle mademoiselle de Lavillegondé s'était liée un peu intimement, était celle du général ; elle n'aimait pas mademoiselle de Ballanche, dont elle avait deviné toute l'hypocrisie ; mais elle s'était sincèrement attachée à Lia et elle cherchait, autant que possible, à prendre de l'influence sur son esprit pour détruire les défauts qui, pensait-elle, pouvaient lui être si funestes un jour ; mais mademoiselle de Ballanche, qui la craignait, paralysait tous ses pieux efforts.

Lia avait pour sa vénérable amie, c'est ainsi qu'elle appelait mademoiselle de Lavillegondé,

un attachement qui tenait peut-être plus encore du respect et de l'estime que de l'amitié proprement dite. Son orgueil, qu'avait soin de réveiller sans cesse sa perfide demoiselle de compagnie, était blessé, sans qu'elle s'en rendit compte, de l'immense supériorité que mademoiselle de Lavillegondé avait sur elle, supériorité que sa vanité seule lui faisait pardonner, en lui montrant la différence qui existait dans leurs deux positions ; elle, Lia, riche fille du lieutenant général commandant la province, et la pauvre demoiselle de Lavillegondé, humble maîtresse de piano.

La vaniteuse enfant s'était donc habituée à se croire placée bien au-dessus de son amie, et elle lui pardonnait sa beauté, ses qualités et ses talents, en raison de son humble fortune ; mais comme la bonté généreuse et véritablement noble de mademoiselle de Lavillegondé ne lui avait pas permis de deviner ces mauvais sentiments, elle savait très bon gré à Lia de l'amitié qu'elle lui croyait pour elle.

Bien que la charmante professeur de piano fût

encore jeune et belle, tout le monde en général, et Lia en particulier, s'étaient habitués à croire qu'elle avait renoncé pour toujours à s'engager sous les lois de l'hyménée, et cela, disait-on, parce que la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas d'épouser un personnage, et le nom qu'elle portait et l'éducation qu'elle avait reçue s'opposant à ce qu'elle épousât un paysan, force lui était de rester pour coiffer sainte Catherine, la chaste patronne des demoiselles.

Les choses étaient donc depuis quelques années ainsi reçues et acceptées, quand tout à coup le bruit se répandit dans la ville que mademoiselle de Lavillegondé allait faire un riche et brillant mariage. La surprise fut générale à cette nouvelle ; mais chacun y prit part avec plaisir, hors Lia, qui sentit son cœur se serrer douloureusement, sous l'ignoble sentiment de l'envie. Qu'aurait-elle donc maintenant pour pouvoir abaisser la supériorité de celle qu'elle trouvait si doux d'écraser sous le bonheur de sa richesse ?

Elle prit alors des informations secrètes, alla

voir mademoiselle de Lavillegondé, pour la complimenter sur la nouvelle position que lui envoyait la Providence, et quand, par toutes ses questions, elle se fut assurée que M. Jules Balladier possédait une fortune bien plus considérable que le prétendu de la toute charmante et modeste fille qu'elle commençait déjà à craindre comme sa rivale :

– Eh bien, j'épouserai M. Jules Balladier, s'écria-t-elle, je deviendrai la femme du riche négociant dont tout le monde envie l'opulence, je brillerai à Paris, et mon ancienne maîtresse de piano, – elle oubliait maintenant qu'elle l'avait toujours appelée son amie, – sera trop heureuse encore d'être reçue dans ma maison.

Ce fut sous l'impression de ces mauvaises pensées que Lia alla dire à son père d'engager sa parole avec le jeune prétendu qui s'offrait pour elle.

– Seulement j'y mets une condition, dit-elle, c'est que je veux que mon mariage ait lieu le même jour que celui de mademoiselle de Lavillegondé ; j'aime tant Marie, que ce sera un

bonheur pour moi de partager ce beau jour avec elle.

Le général promit à sa fille d'arranger les choses comme elle le désirait, et Jules Balladier ainsi que la vertueuse Marie ayant consenti avec joie à cette demande de Lia, le moment de ce double mariage fut irrévocablement fixé.

Mademoiselle de Lavillegondé ne voyait dans ce désir de Lia, de celle qu'elle croyait son amie, qu'une preuve d'affection dont elle se sentait sincèrement touchée jusqu'au fond du cœur. Tandis que l'orgueilleuse fille n'avait qu'un but, celui d'écraser par la magnificence de ses diamants, et l'élégance de sa toilette composée par les premiers faiseurs de Paris, celle que dans son âme envieuse elle nommait déjà son odieuse rivale.

Une union faite sous d'aussi tristes auspices pouvait-elle être heureuse ?... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Le bon général, lui aussi, qui ne voyait que l'affection sincère de sa fille pour mademoiselle de Lavillegondé, exigea que les deux mariages se

célébrassent chez lui dans une seule fête, où seraient invités tous leurs amis communs. Chacun y consentit, et toutes les dispositions furent faites pour ce beau jour.

La veille de la grande cérémonie à l'église, les contrats furent signés, et le mariage civil ayant eu lieu aussi, on improvisa une espèce de fête de famille, et tous les amis et les témoins des deux jeunes couples se réunirent dans le grand salon du général, à l'intention de faire un peu de musique et de danser une partie de la soirée.

Mademoiselle de Lavillegondé, charmante de sa grâce et aussi d'une toilette simple et de bon goût qui faisait encore ressortir sa beauté si touchante, recevait avec modestie les compliments que chacun s'empressait de lui offrir ; tandis que Lia, assise presque seule dans un coin du salon, dévorait son dépit et cherchait comment elle pourrait se venger de ce qu'elle appelait une trahison.

Quelle était donc cette trahison !... Que mademoiselle de Lavillegondé fût jolie ?... que sa toilette fût élégante ?... Tout cela n'était-ce pas ce

qui devait être ? Mais, hélas ! les mauvaises passions ne raisonnent pas, et Lia, qui pour paraître plus belle que Marie s'était surchargée de dentelles et de bijoux, se sentait ridicule et accusait sa rivale de cet échec. Sa mauvaise humeur, la rougeur de colère qui couvrait ses joues, tout cela faisait ressortir encore davantage le mauvais goût de sa toilette. Aussi la malheureuse Lia était-elle au supplice. Quand tout à coup elle se lève !... une pensée du démon lui a traversé la tête, et elle vient s'asseoir auprès de mademoiselle de Lavillegondé, à qui elle prend la main avec un semblant d'amitié.

– Vous voilà enfin heureuse ! chère Marie, lui dit-elle en affectant un tendre intérêt, et je suis heureuse aussi de votre bonheur, je vous assure ! Mais comme votre destinée est bizarre, mon amie ! avouez que vous en êtes surprise vous-même ; car, qui aurait jamais pensé, au moment où vous êtes arrivée dans notre pays en aventurière, que vous en sortiriez en princesse ?

À ces paroles dites d'une voix doucereuse, toutes les figures se glacèrent de

mécontentement. Mademoiselle de Lavillegondé pâlit et retira sa main comme si elle avait été touchée par un reptile. Alors, celui qu'elle venait d'épouser se plaça devant elle, et l'ayant fait lever, il s'avança vers Lia en tenant par la main sa jeune femme qui, pâle et tremblante, se soutenait à peine.

– Adieu, mademoiselle, lui dit-il ; vous venez d'offenser l'honneur et la vertu ; demandez à votre conscience si elle vous pardonne, mais quant à moi et à celle que je m'honore de nommer ma compagne, nous nous souviendrons toujours de votre conduite d'aujourd'hui, et vous ne nous reverrez jamais.

Et après avoir prononcé ces paroles sévères, il sortit, entraînant mademoiselle de Lavillegondé et suivi de toutes les personnes qui avaient assisté à cette scène étrange. – M. de Mornal, vieil ami du père de Lia, resta seul auprès de l'abandonnée.

– Vous êtes une folle, Lia, lui dit-il, et je le crains, une folle méchante, car, vous devriez le savoir, la renommée n'est qu'une menteuse ; et quand il est question de caquets sur vos amis, j'ai

toujours remarqué que vous étiez un peu cousine germaine de la renommée.

Pendant que tout ceci se passait, le général se promenait vivement dans le salon avec les marques d'une violente colère. – Et Jules Balladier s'était caché la tête entre ses mains, en s'écriant :

– Trop tard. mon Dieu ! il est trop tard !...

L'infortuné ! c'était seulement en cet instant qu'il venait de connaître celle à laquelle il était uni pour toujours.

Le lendemain, le mariage à l'église eut lieu avant le jour, et en sortant du saint temple une chaise de poste entraîna à Paris Lia et son époux.

Deuxième partie.

L'âge mûr.

C'était en 1840, par une froide et brumeuse soirée de février, à une de ces époques où le plaisir envahit toutes les classes, et fait retentir les grelots de son sceptre depuis les plus riches salons jusque dans la plus pauvre mansarde – le carnaval régnait sur Paris – et la grande cité, comme une joyeuse enfant, se laissait entraîner par cette folle ivresse.

Au milieu de toutes ces maisons brillamment éclairées, de ces boutiques dont les immenses becs de gaz jetaient des flots de lumière sur les passants, et, comme pour faire contraste par son silence avec les cris joyeux des masques, dont les voitures se heurtaient au bruit des lazzis et des éclats de rire ; un grand et bel hôtel de la rue Saint-Honoré restait morne et triste, comme le

palais enchanté où la Belle au bois dormant attendait le prince Charmant qui devait venir la réveiller au bout des cent ans de pénitence.

Malgré cette apparence d'abandon, tout n'était pas désert dans cette riche demeure, et si l'on eût soulevé la portière de lampas bleu broché d'argent qui fermait l'entrée d'un élégant et coquet boudoir, on eût entendu la causerie intime de deux jeunes femmes assises, ou plutôt plongées chacune dans un immense fauteuil placé à l'angle d'une petite cheminée de marbre blanc presque entièrement revêtue de velours bleu à rayures argentées ; surmontée d'une coquette pendule rococo moderne de Bolotte, et ornée de jolies porcelaines enrichies de perles émaillées, de Rousseau fils ; le feu pétillait joyeusement dans l'âtre, une lampe d'un éclat tempéré donnait une teinte douce et vaporeuse à la charmante pièce qu'elle était chargée d'éclairer, et posée sur un petit guéridon, éloigné de la cheminée, elle ne gênait en rien ces dames, qui paraissaient fort préoccupées d'une conversation grave et importante.

– Que je suis heureuse de vous avoir retrouvée, Marie ! disait à l'autre, celle qui paraissait la maîtresse de la maison, car la douillette et le petit bonnet dont elle était vêtue, prouvaient qu'elle était chez elle ; votre mari a été bien cruel pour moi ; et vraiment je m'imagine que s'il ne s'était pas trouvé en rapport journalier d'affaire avec M. Balladier, ce qui le force à venir sans cesse ici, il serait resté inexorable comme le destin. Et vous le savez, Marie, les anciens qui encensaient toutes les divinités, n'avaient aucun culte pour ce dieu méchant et cruel. Aussi, vous me permettrez de lui garder rancune.

– M. Dubreuil est pourtant bien parfaitement bon ! répondit Marie, mais vous l'aviez si profondément blessé en laissant échapper sur moi un mot que votre cœur a réprouvé, j'en suis certaine, et qui, malgré vous, se sera échappé de vos lèvres. – La réflexion est fille du lendemain, – et alors, Lia, vous étiez une folle et gâtée enfant qui parlait plutôt la veille que de savoir se taire.

– Oui, Marie, oui, j'étais alors une fille

étourdie et gâtée ; mais aussi j'étais une fille heureuse ! interrompit madame Balladier avec un soupir.

– Êtes-vous donc malheureuse, ma pauvre Lia ?... demanda avec un sincère intérêt la bienveillante madame Dubreuil ; votre mari me paraît pourtant un homme de cœur et d'honneur !

– Malheureuse !... n'est pas le mot ; mais c'est peut-être pis encore, Marie, car ma vie est triste... décolorée... en un mot je m'ennuie.

– Vous vous ennuyez, Lia, et vous êtes mère ! s'exclama Marie, avec une surprise pénible.

En entendant cette réflexion si juste, madame Balladier parut embarrassée, et pour cacher cet embarras à sa compagne, elle se pencha vers le feu comme pour l'arranger.

– Que voulez-vous ! dit-elle enfin après quelques instants de silence, mon mari a désiré se charger seul de l'éducation de nos enfants, et je me soumets à sa volonté, car ses désirs sont des ordres.

– Pauvre !... pauvre Lia !... fit Marie en

laissant échapper de son cœur un douloureux soupir.

Heureusement une visite qu'on annonça, vint en cet instant couper court à cette conversation qui prenait une tournure triste et gênante pour nos deux causeuses.

Ainsi qu'on a dû le comprendre, les charmantes femmes du petit salon bleu étaient d'anciennes amies de jeunesse, l'une, la vaniteuse et méchante Lia, devenue depuis dix ans l'épouse du riche et fastueux négociant, Jules Balladier, l'autre, la pure et vertueuse demoiselle de la Villegondé, heureuse compagne de l'humble mais honorable banquier Dubreuil.

Ces deux messieurs s'étaient depuis peu associés dans une très importante affaire, et, ainsi que l'avait dit Lia, c'était la seule cause du rapprochement que M. Dubreuil avait permis entre les deux jeunes femmes, fort éloignées d'ailleurs, et par leurs rapports du monde, et par leurs caractères si différents.

Un bonheur tranquille n'avait jamais eu d'attraits pour Lia, même dans sa plus tendre

jeunesse ; et aujourd'hui elle n'éprouvait qu'un besoin, celui de la dissipation et du plaisir.

Durant les premiers temps de leur union, Jules Balladier chercha à effacer de son âme l'impression pénible qu'y avait produite la méchanceté de celle qu'il avait acceptée pour compagne. – Le temps guérit toutes les blessures, et quoique la cicatrice reste et cause parfois quelque douleur, elle n'est pas comparable à celle qu'on a ressentie à la première atteinte ; – aussi en peu de temps en arriva-t-il à se persuader qu'il y avait eu plus de maussaderie d'enfant gâté que de perversité de cœur dans cette parole cruelle jetée si durement par Lia, à celle qu'elle appelait son amie ; alors il voulut porter remède à ce qu'il espérait encore n'être qu'un défaut léger ; mais plus il sonda ce caractère envieux et médisant, plus il fut effrayé de la plaie mortelle qui rendait toute guérison impossible. Il la jugea ce qu'elle était vraiment, et quand elle devint mère, son sévère mais juste époux, qui avait perdu toute illusion, se décida à éloigner ses enfants d'auprès d'elle.

– Jouissez de ma fortune, madame, lui dit-il, recherchez le plaisir, puisque c'est pour vous l'unique bonheur de ce monde ; seulement je veux vous prévenir que vous me trouverez toujours inflexible sur deux choses, – en tout ce qui touche l'honneur de mon nom, – en tout ce qui regarde l'amour de mes enfants. – Je suis responsable devant Dieu de l'impulsion droite ou fausse qui sera donnée à ces petits anges. Une méchante femme ne saurait jamais être une bonne mère. – Laissez-moi donc, madame, diriger seul ces jeunes innocents, je vous en prie ; et s'il le faut, je vous l'ordonne. »

Lia eut d'abord un certain chagrin de se voir ainsi privée de ces soins qui sont si touchants et si doux pour une femme de cœur ; mais elle fut promptement consolée, et elle en vint même à ne considérer les devoirs maternels que comme un embarras qui l'eût empêchée de se livrer au tourbillon brillant et entraînant du monde.

Voilà comment depuis dix ans s'écoulaient les jours si remplis et pourtant si vides de la femme du riche négociant : tous les matins, aux heures

des repas seulement, elle voyait son mari et ses enfants ; en dehors de cela ils lui restaient entièrement étrangers, et les plaisirs bruyants de l'hiver, les voyages élégants de l'été l'intéressaient et l'occupaient uniquement.

L'union de madame Dubreuil, que Lia avait rencontrée dans le monde avant de la revoir tout à fait chez elle, avait été bien autrement heureuse que celle de la fille du général. L'honnête banquier, qui n'avait été dirigé dans la recherche qu'il avait faite de l'humble et modeste maîtresse de piano, que par sa réputation pure et honorable, avait vu s'augmenter encore les qualités qui embellissaient déjà la jeunesse de mademoiselle de la Villegondé. – Mère de famille, la vertueuse femme sut comprendre quelle mission sainte Dieu lui avait envoyée en lui donnant ses chers enfants ! aussi leur consacrait-elle tous les instants de sa vie. Elle seule s'était chargée des soins du premier âge, et plus tard elle seule voulut encore se charger de diriger leur éducation ; aussi n'était-ce que pour obéir à son mari, qu'elle consentait à l'accompagner quelquefois dans le monde brillant où sa position

l'obligeait à aller.

Voilà quelles étaient les existences si différentes des deux jeunes femmes que nous avons vues causer avec intimité dans le petit salon bleu, quand des rapports d'intérêt entre la maison du banquier et celle du négociant vinrent renouer des relations qui avaient été si brusquement rompues depuis longues années ; années écoulées dans un complet oubli de part et d'autre, si ce n'est, qu'il fut quelquefois éclairé par quelques rares rencontres, et par une lettre que madame Dubreuil écrivit à Lia, quand elle apprit la mort du général baron de Randon, père de l'élégante et égoïste compagne du sage et honorable négociant.

Durant les premiers temps, le retour de la famille Dubreuil chez elle parut agréable à Lia ; c'était un événement qui venait changer un peu la brillante monotonie de son existence ; mais peu à peu, ces respectables amis d'abord lui inspirèrent de l'ennui, puis finirent par lui devenir presque insupportables ; pourtant, comme son mari se trouvait heureux de ces relations tout à fait

suivant ses goûts, elle n'osa pas témoigner sa répulsion, et s'éloigna encore davantage de chez elle.

On n'est pas heureux là où l'on n'est pas à l'aise ! – et c'est pourquoi il n'est pas étonnant que madame Balladier pensât qu'elle ne trouvait aucun plaisir dans la société des Dubreuil : ils étaient trop simples, trop bons, trop vertueux, pour pouvoir lui plaire, car n'étant pas habituée à vivre au milieu de gens aussi honorables, elle se sentait gênée avec eux, et comprenait qu'elle ne pouvait pas y briller par son esprit caustique et léger, qu'elle devait les froisser par ses plaisanteries faites presque toujours aux dépens des absents ; enfin elle avait l'intuition qu'elle ne pouvait pas entraîner plus de sympathie pour elle qu'elle n'en sentait au cœur pour ceux qui étaient devenus les sincères amis de son époux.

Le monde lui-même avait perdu tous ses charmes aux yeux de Lia : car l'habitude du plaisir entraîne non seulement la satiété avec elle, mais conduit aussi au désœuvrement et à l'ennui... l'ennui, le plus horrible des supplices,

qui dessèche le cœur, flétrit l'âme, malgré tous les biens dont sont entourés ceux qu'il attaque, supplice qui parvient à leur rendre la vie insupportable.

D'ailleurs, si madame Balladier se voyait recherchée par les femmes dont les maisons étaient ouvertes au plaisir, et cela en raison de sa beauté, de ses riches toilettes, de ses brillants diamants, de tout ce qui orne un salon enfin, elle était délaissée pour les réunions intimes, pour les causeries d'amitié ou de famille. Son goût à la médisance s'était tellement développé depuis qu'elle vivait ainsi dans le monde qu'on la craignait comme un danger, car nulle chose n'était innocente racontée par elle ; et, comme il n'arrive que trop souvent aux méchantes personnes, elle causait avec beaucoup d'esprit et de verve : aussi avait-elle des complaisants et des compagnons de plaisir, mais pas un ami, pas un cœur dévoué auprès d'elle.

Malheureuse Lia ! que de jouissances, que de bonheur, un seul défaut était venu détruire ; que de qualités charmantes il avait annihilées !

Ô vous qui me lisez, jeunes et charmantes filles qui restez bonnes et pures comme des anges ! remerciez Dieu et votre tendre mère d'avoir effacé ou empêché en vous ces germes fatals d'envie et de médisance, qui finissent toujours par porter des fruits amers et mortels. Gardez votre bonté naïve, c'est le plus grand charme de la beauté ; soyez indulgentes, c'est la preuve d'un vrai mérite.

Mais retournons à notre triste héroïne.

Pour remédier à l'ennui qui venait l'envahir d'une façon si cruelle, madame Balladier avait essayé de se distraire par la lecture ; hélas ! ce qui, sous une direction éclairée et sage, aurait pu tourner au profit de son instruction et du développement de son esprit, n'arriva au contraire qu'à fausser sa raison et à lui donner les idées les plus étranges sur le monde et sur les choses. La jeune femme s'était jetée au milieu de cet océan de livres, jeunes et vieux, anciens et modernes, comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail s'élancerait au milieu de la mer. Trop fière pour demander des conseils à son mari, Lia

ne prenait que le hasard pour guide de son choix ; elle repoussa les lectures sérieuses et instructives pour ne lire que des romans, et encore comme le gourmand qui ne mord que le côté de la pêche bruni par le soleil, Lia jetait un volume dès qu'il ne piquait pas sa curiosité ou qu'il n'excitait pas son intérêt, et il arriva naturellement, que plus elle poursuivait ce genre de plaisir, plus elle trouvait de difficulté à l'atteindre, jusqu'au moment où cette passion de lectures futiles vint à produire chez elle, comme tout plaisir qui n'est pas accompagné de travail, une satiété qui la conduisit promptement à une indifférence complète, suivie bientôt d'un profond dégoût. Il était trop tard alors pour essayer de trouver des charmes dans nos admirables auteurs dont la lecture semble toujours nouvelle, et dans nos religieux moralistes, étude qui développe et élève l'âme.

L'esprit de la jeune femme, gâté par les mauvais livres, lui fit rejeter tous les autres livres avec horreur.

Les voyages seuls avaient encore du charme

pour notre héroïne ; madame Balladier était d'une santé délicate, car les veilles et les plaisirs de l'hiver, sa vie complètement désœuvrée et l'ennui qui la rongeait avaient détruit l'admirable constitution de la jeune fille ; aussi, tous les ans, les médecins lui ordonnaient-ils des eaux différentes, et cela bien moins encore pour la guérir, car le germe du mal était dans sa volonté seule, que pour chercher à la distraire en trompant le fatal ennemi qui minait et détruisait son existence.

Peu de temps après le retour de madame Dubreuil chez elle, Lia se prépara à faire un long voyage ; on lui avait parlé d'une source miraculeuse dans les montagnes de l'Écosse, et comme elle avait l'intention de rester quelque temps à Londres, pour y passer toute la saison, elle voulut partir longtemps avant que le moment de prendre les eaux ne fût encore arrivé. De même que toujours, l'époux de Lia approuva le projet de sa femme, et lui donna l'argent qui lui était nécessaire pour cette excursion lointaine. Ainsi pourvue, après avoir embrassé ses enfants, l'insoucieuse Lia partit, sans regrets, sans

tourments, sans remords, pour rester plusieurs mois loin de chez elle.

Le séjour que madame Balladier fit à Londres ressembla entièrement à la vie qu'elle menait à Paris ; elle y était venue, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, mes bonnes et gentilles lectrices, au moment de la saison, et cette époque est celle où nos graves voisins d'outre-Manche sortant de leur flegme habituel, veulent s'amuser à tout prix. Le plaisir est pour les Anglais une affaire qu'ils font avec autant de conscience que les autres. Pendant trois mois Londres est brillant, bruyant et joyeux, puis, ce moment passé, il retombe dans la monotonie et le silence qui est sa vie habituelle.

Lia profita donc de ce temps de joyeuses fêtes, et cela lui fut facile, car elle avait apporté de Paris des lettres de recommandation pour plusieurs riches familles anglaises, et comme celles-ci la présentèrent dans d'autres maisons, elle se trouva promptement entraînée dans un tourbillon de plaisirs et de fêtes incessantes.

La saison terminée, notre héroïne voulut commencer enfin ses pérégrinations en Écosse,

unique but d'ailleurs de son voyage. Quelques dames anglaises se joignirent à elle.

Les filles d'Albion profitent, on le sait, avec un empressement extrême de tous les prétextes qui leur sont offerts pour se mettre en voyage. Rester en place leur semble un malheur, et elles partent pour les Grandes-Indes avec aussi peu d'embarras et d'inquiétude que nous allons, nous, Françaises, à Orléans ou à Fontainebleau.

Avant de se rendre à l'endroit où elle devait prendre les eaux qui lui avaient été indiquées, madame Balladier s'arrêta quelques jours à Édimbourg, non dans le but de s'y reposer, mais avec le désir de voir le château d'Holy-Rood, lieu si curieux en tristes souvenirs historiques.

Holy-Rood est une ancienne abbaye d'Écosse et palais royal, dont les ruines se trouvent à l'extrémité orientale de la partie d'Édimbourg appelée *ville vieille*. Cette abbaye fut fondée en 1228, pour des moines augustins, par David I^{er}, roi d'Écosse. – En 1544, l'armée du comte d'Hertford brûla et détruisit ce monastère, qui fut reconstruit par Jacques I^{er} et Charles II ; mais il

fut de nouveau détruit après l'expulsion des Stuarts, et depuis il n'a pas été relevé ; le palais seul a été conservé.

Ce palais est peut-être un de ceux qui offrent le plus de méditations sérieuses sur le néant des grandeurs humaines, car souvent il a donné refuge aux souverains malheureux. Holy-Rood reçut dans ses murs la charmante et bien infortunée Marie Stuart ; – il servit de refuge au jeune Charles-Édouard, descendant de cette victime couronnée, quand il vint en prétendant pour reprendre le trône de ses pères ; – c'est aussi à Holy-Rood, qu'après notre première révolution française, Louis XVIII habita durant longues années ; c'est encore ce même palais qui reçut Charles X et sa famille après les événements de 1830.

Rien n'est plus admirable que la position où se trouve cette demeure austère et historique ; une longue avenue y conduit ; elle est bordée d'un double rang de vieux marronniers et de sycomores, plantés alternativement, dont les branches hautes et touffues s'entrecroisent au

point de faire de cette avenue un berceau épais. Derrière ces arbres vénérables s'élèvent parallèlement deux grands murs qui montrent toute leur antiquité, non par leur dégradation, mais par la manière dont ils sont couverts de lierre, de lichen, de chèvrefeuille et autres plantes grimpantes. Toute cette avenue est couverte de longues herbes, au milieu desquelles un étroit sentier a été pratiqué pour les piétons ; ce sentier conduit à une haute porte ornée de sculpture grossière représentant assez distinctement encore les armes des Stuarts. Une grande arche placée auprès de cette porte, est crénelée en différents endroits, ce qui permet d'apercevoir, à demi caché par les arbres de l'avenue, le château avec ses toits élevés et pointus, ses pignons étroits, ses pierres dentelées et ses tourelles en angles.

Quand nos voyageuses se présentèrent pour visiter cette demeure royale, un des battants de la porte était ouvert, et comme le soleil donnait dans la cour, sa clarté se répandait par cette ouverture dans la sombre avenue. C'était un de ces effets qu'un peintre aime à représenter, et cette lumière éclatante se mariait merveilleusement avec la

lumière des rayons qui perçaient çà et là la voûte épaisse de verdure sous laquelle passait l'allée.

La solitude et le calme de ce tableau avaient quelque chose de si religieusement silencieux, que ni Lia, ni les dames qui l'accompagnaient n'osèrent le rompre ; elles auraient voulu, au contraire, dissimuler le bruit de leurs pas afin de pouvoir se livrer plus encore aux idées de paix et de retraite que la douce fraîcheur de l'ombre donnait à ce tableau solitaire et tranquille.

– Qu'on doit être heureux de vivre ici ! s'écria la jeune Parisienne quand elle eut passé la porte, en jetant un regard attendri sur la sombre et calme avenue qu'elle venait de parcourir.

– Le malheur seul y a trouvé refuge, madame, répondit à la belle enthousiaste sir Lovel, un de ses graves compagnons de route.

– Hélas ! je le sais, fit-elle en laissant échapper un soupir et en suivant leur guide, qui venait d'entrer dans le château.

L'intérieur de ce vénérable édifice offre bien moins de charmes que l'extérieur. Tout y est

austère et sombre, et le cœur se sent tristement impressionné, car on comprend et on partage les douleurs et les regrets qu'ont dû y éprouver les illustres hôtes auxquels il a servi de refuge.

On voit encore une galerie basse, longue et irrégulière, décorée de peintures représentant, dit-on, les rois d'Écosse, qui devaient, s'ils ont jamais vécu, vivre au moins deux ou trois cents ans avant la découverte de la peinture à l'huile. Cette galerie servait autrefois de salle des gardes ou de vestibule aux appartements royaux. On montre aussi la chambre à coucher de Marie Stuart, où fut assassiné David Rizzio, secrétaire et confident de cette reine infortunée.

En quittant Holy-Rood, nos voyageurs voulurent encore parcourir les environs.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Lia en montrant à leur guide des ruines laissant deviner une église.

– C'est l'ancienne abbaye du château, répondit celui-ci.

– Ah ! et savez-vous quelque légende sur les

bons moines qui l'habitaient jadis ou sur leur fondateur ?

– Non, madame, non ; on sait seulement que c'étaient de braves gens, mais voilà tout.

– Comment se fait-il, dit alors madame Balladier en s'adressant à sir Lovel, que la tradition nous transmette si peu de chose relativement aux fondateurs de ces édifices majestueux élevés à si grands frais, construits avec tant d'argent, et dont les propriétaires étaient dans leur temps de très grands personnages jouissant d'un pouvoir fort étendu ? Vous le voyez, si l'on s'adresse non seulement aux bons et vieux villageois qui vivent auprès depuis tant d'années, mais encore à ceux dont le métier est de chercher toutes les aventures du pays qu'ils montrent aux touristes, si on leur fait, dis-je, des questions sur ces ruines magnifiques, sur les restes de ces murs, de ces cloîtres, de ces chapelles, tout ce qu'ils pourront vous apprendre, c'est que de riches moines les ont fait construire autrefois. Tandis que le plus petit castel d'un baron maraudeur, d'un écuyer qui vivait de sa

lance et de son épée est consacré par quelque légende que le moindre berger vous contera avec la plus grande exactitude, en y joignant les noms et les exploits de tous ceux qui l'ont habité tour à tour.

– Je pense, madame, répondit sir Lovel, que le moyen de résoudre la question que vous posez est d'examiner quels sont les événements qui font le plus d'impression sur le vulgaire, et vous vous convaincrez que ce ne sont pas ceux qui ressemblent aux progrès doux et graduels d'une rivière qui s'étend en fertilisant les terres qu'elle arrose, mais que ce sont au contraire ceux qui participent à la fureur impétueuse d'un torrent débordé. Les ères par lesquelles le peuple compte le temps ont toujours rapport à quelque époque de crainte ou de tribulation ; elles tirent leur date d'une tempête, d'un tremblement de terre ou d'une guerre civile ; il n'est donc pas étonnant, madame, que si de tels faits seuls se perpétuent dans la mémoire des peuples, ils se souviennent du guerrier terrible et féroce, tandis qu'il laisse dans l'oubli le vénérable abbé charitable et paisible qui n'a répandu que le bonheur autour de

lui.

– Que ces fleurs et ces arbrisseaux qui croissent au milieu de ces ruines sont charmants et parfumés ! s'écria miss Julia Lovel ; oh ! dites-moi, je vous prie, mon cher père, vous qui êtes en tout si érudit, pourquoi leur parfum est beaucoup plus suave pendant la nuit, et pourquoi encore on n'en trouve jamais un si grand nombre qu'aux environs des bâtiments ruinés ?

– Vous voulez embarrasser votre père, méchante Julia, dit sir Lovel en envoyant un doux sourire à la jeune fille ; mais vous n'y arriverez pas, petite taquine, et je vous répondrai qu'il en est de ces fleurs placées sur les débris d'une riche abbaye ou d'un puissant castel, comme de ces dons qui paraissent plus agréables à celui qui les reçoit dans l'adversité. – C'est peut-être encore une parabole pour nous apprendre à ne pas mépriser ceux qui sont tombés dans le malheur, puisque Dieu envoie des parfums pour égayer l'heure la plus sombre du jour, et couvre de fleurs et d'arbrisseaux les édifices en ruines.

Ce fut en devisant ainsi que la caravane

voyageuse rentra dans Édimbourg.

Ils ne restèrent que peu de jours dans cette capitale ; visitèrent *Dundee*, autrefois la seconde ville de l'Écosse, mais que les ravages de la guerre ont à peu près ruinée ; *Glascow*, grande et importante cité, qui se divise en deux parties faisant presque deux villes distinctes : l'une, la vieille, mal bâtie, sombre et malpropre ; l'autre, la nouvelle, percée de larges rues et remplie de superbes édifices.

La ville de Glascow est fort ancienne, son origine est attribuée à saint Mungo, qui y fonda un évêché en 560 ; cet évêché devint plus tard un archevêché. Guillaume le Lion, roi d'Écosse, érigea Glascow en bourg en 1172, et depuis, à différentes époques, elle reçut des rois d'Écosse de nombreux privilèges, – et les voyageurs arrivèrent enfin dans la jolie ville de Perth, aux environs de laquelle était située la source que Lia venait essayer.

Durant les premiers jours du voyage, la bonne harmonie avait régné entre tous ; mais petit à petit une sorte de froideur s'était glissée entre

eux, et à leur arrivée à Perth, sous divers prétextes, toutes les personnes qui l'avait accompagnée se séparèrent de madame Balladier ; son malheureux penchant à la médisance l'ayant entraînée à tenir des propos déplacés, ou à se permettre quelques plaisanteries impertinentes sur plusieurs de ses compagnes de route.

Lia se trouva d'abord assez tristement impressionnée de cet isolement ; mais elle en prit promptement son parti, et rejetant sur les autres les fautes de son méchant caractère, elle partit avec sa femme de chambre pour s'établir dans une petite cabane au milieu des montagnes ; et là, loin du monde, des plaisirs et du bruit, elle voulut chercher à retremper dans la solitude et le silence son âme blessée, disait-elle, par les injustices de ceux qu'elle croyait ses amis.

Chaque matin, accompagnée d'un guide, qui lui montrait les richesses du pays et avec lequel elle avait les conversations les plus intéressantes, car elle parlait assez bien l'anglais pour se faire parfaitement comprendre, elle commençait des

excursions lointaines dans les montagnes. C'était tantôt des châteaux en ruine, tantôt des abbayes détruites qu'elle devait visiter ; mais toujours on y arrivait à travers des rochers, des précipices et des torrents, ce qui rendait ces promenades remplies d'intérêt et de poésie pour notre désœuvrée héroïne.

Un jour qu'elle était partie pour voir la caverne où Tullyveolan avait pendant trente ans fait pénitence, et cela parce qu'il s'était donné au diable, histoire ou plutôt légende que son guide lui avait promis de lui raconter dans la caverne même, afin d'empreindre d'une couleur plus locale son récit, elle resta saisie d'admiration et de terreur à la vue du pays qu'il lui fallut parcourir. À environ deux milles à travers la montagne, vers le haut d'une vallée sauvage et étroite, deux ruisseaux se réunissaient, et leur jonction formait une petite rivière. Le plus considérable des deux descendait le long de la vallée, dont l'étendue ne comportait aucun accident ou élévation de terrain, l'œil pouvant à peine distinguer les coteaux qui la bornaient. Mais l'autre ruisseau, qui avait sa source dans la

montagne, paraissait sortir d'une ouverture étroite et obscure placée entre deux rochers. Ces ruisseaux étaient doués ainsi d'un caractère bien différent : le plus considérable était tranquille, et même lent dans son cours ; ses eaux semblaient se replier sur elles-mêmes dans des gouffres profonds, ou rouler des masses d'eau d'un bleu foncé ; mais les mouvements de l'autre étaient rapides et furieux, il s'élançait à travers les précipices comme un maniaque échappé de sa prison hurle, bondit et écume.

Ce fut vers la source de ce dernier ruisseau que le guide de Lia la fit avancer, et plus elle marchait, plus les rocs près desquels il lui fallait passer prenaient des formes variées et étranges.

Dans un endroit, un rocher d'une grosseur extraordinaire présentait sa masse gigantesque, comme pour empêcher qu'on ne pénétrât au-delà de la barrière qu'il formait, et ce ne fut que quand elle eut atteint sa base, que Lia aperçut le circuit au moyen duquel le sentier faisait le tour de ce formidable obstacle. Dans un autre endroit, les rocs qui se projetaient des côtés opposés de la

gorge, se trouvaient à une distance si rapprochée, que deux pins couchés en travers et garnis de gazon formaient un pont rustique, dont la hauteur était de cent cinquante pieds au moins. On n'y apercevait point d'appuis, et sa largeur n'excédait pas trois pieds.

En contemplant ce périlleux passage qui, comme une ligne noire, traversait le petit espace non intercepté par la projection des rochers, ce fut avec un sentiment de terreur indéfinissable que Lia vit une jeune fille arriver en courant vers ce pont aérien, et comme une sylphide poser ses pieds légers sur cette construction tremblante. Elle jeta un cri d'horreur à cette apparition fantastique. La jeune fille l'aperçut alors, s'arrêta un instant pour lui faire un salut gracieux et reprit en courant sa course vagabonde. Ce ne fut que quand elle l'eut vue traverser totalement ce dangereux passage, que Lia sentit un soupir de soulagement s'échapper de sa poitrine, et elle aurait regardé peut-être cette apparition rapide comme une vision fantastique, si en montant le sentier qui devait la conduire à l'agreste amphithéâtre où était située l'entrée de la caverne

de Tullyveolan, elle n'eût aperçu devant elle la jeune fille aux blonds cheveux.

Celle-ci s'avança vers Lia, et après lui avoir fait plusieurs révérences bizarres, elle chanta les vers suivants en jetant des fleurs effeuillées devant elle :

Mais suivez-moi, quand durant le repos
Le ver luisant éclaire cet enclos ;
Je vais vous dire où chaque mort sommeille
Du sommeil éternel,
Tandis que le zéphir s'éveille,
Et que l'astre argenté luit sur le front du ciel.
Suivez-moi : c'est un brave
Celui, qui la nuit, sans entrave,
Foule l'enclos où dort celui qui fut mortel.

– Quelle est cette jeune fille ? demanda Lia à son guide, en jetant un regard d'intérêt sur la chanteuse.

– C'est Una l'innocente, répondit simplement celui-ci.

– Et qu'est-ce qu'Una l'innocente, David ? Me croyez-vous donc si bien au courant de vos amis, que je sache par leur nom seul ce que je désire apprendre sur leur compte ?

– Pardon, milady, fit respectueusement David, j'oubliais que votre grâce ne connaît pas la pauvre Una. C'est pourtant une triste histoire que celle de cette malheureuse enfant.

– Eh bien, contez-la-moi, mon bon David, et cela pendant que je prendrai quelques instants de repos au milieu de ce merveilleux paysage.

Lia n'exagérait pas en appelant merveilleux le lieu où elle se trouvait, car aucune fée avec sa baguette magique n'aurait pu créer rien de plus admirable : le vallon s'élargissait au point de former un agreste amphithéâtre ; on y voyait quelques bouleaux, de jeunes chênes, des noisetiers et des ifs épars çà et là. Dans ce lieu les rochers disparaissaient, on n'apercevait plus à travers les bois que leurs crêtes grises et ombragées, les unes nues, les autres boisées,

celles-ci couvertes de bruyères.

Après avoir marché quelques instants pour chercher un endroit où elle pût commodément s'asseoir, Lia, qui s'était laissé guider par la jeune fille, car celle-ci, quand elle eut terminée sa chanson, lui avait pris familièrement la main et l'entraînait après elle, se trouva soudainement placée en face d'une cascade tout à fait romantique.

On admirait moins sa hauteur et la quantité de ses eaux, que le site agreste où elle se trouvait placée. La cataracte avait à peu près vingt pieds de hauteur ; les eaux étaient reçues dans un immense bassin formé par la nature, et elles étaient d'une limpidité telle, que dans les endroits où les bulles formées par la chute s'évaporaient, l'œil pouvait apercevoir les cailloux qui se trouvaient au fond du bassin, quelle qu'en fût la profondeur. Le ruisseau, après être sorti de son réservoir, serpentait sur une surface assez unie, après quoi il formait une seconde chute, qui bientôt se précipitait dans un abîme ; se frayant ensuite un nouveau passage à travers les rochers

que son cours avait polis, il errait en murmurant dans le vallon.

Les bords de ce réservoir naturel répondaient à sa beauté, car il y avait dans leur aspect quelque chose de triste, de sévère et même de majestueux. Des bancs de mousse et de gazon formés naturellement dans des anfractuosités de petites roches éparses, étaient ombragés par des arbrisseaux, et semblaient augmenter encore l'aspect de ce passage sauvage et romantique.

Quand Lia fut assise, sa bizarre conductrice se mit à cueillir des fleurs en dansant et chantant, mais tout cela sans s'éloigner d'elle.

– Eh bien, David, dit madame Balladier, maintenant que me voici bien placée pour vous entendre, contez-moi, je vous prie, l'histoire de cette pauvre Una.

– C'est une histoire courte et touchante, milady, fit le guide en s'asseyant à son tour sur l'herbe aux pieds de Lia, et puisque votre grâce désire la connaître, je suis heureux de me rendre à ses ordres :

« Una est fille d'une pauvre femme de ce village ; elle avait un frère jumeau, et autant en grandissant la pauvre créature montrait de simplicité et d'innocence, autant Donald était intelligent et aimable ; le ciel, pour dédommager sans doute la mère de l'infirmité d'Una, lui avait départi des talents très extraordinaires, et cela, milady, au dire de tous les savants du village. »

– Est-elle donc folle de naissance, la pauvre enfant ? demanda Lia en jetant un regard de tendre intérêt sur celle dont on lui contait les tristes aventures.

– Folle... je n'en sais rien, répondit David en secouant la tête... elle est bien fine, tout de même... et il y en a qui pensent qu'elle est tout juste assez folle pour s'exempter du travail. Ils disent à cela, qu'elle fait comme les singes qui ne parlent jamais, parce que si on savait que le bon Dieu leur a donné, comme à l'homme, le don de la parole, on voudrait les faire travailler.

Lia sourit à cette comparaison du bon David, qui partageait naïvement la croyance des nègres sur l'animal méchant et adroit qu'il venait de

citer.

– Eh bien, fit-elle, et la fin de notre histoire ? J'ai eu tort, en vérité, de vous interrompre ainsi.

David salua et reprit : « Un oncle des orphelins, car il faut vous dire, milady, que les pauvres enfants eurent le malheur de perdre leur mère peu de temps après leur naissance, fit élever Donald pour l'Église réformée ; mais, malgré toutes les promesses qui lui furent faites, le malheureux garçon ne put obtenir aucune place. Il revint alors au village, pauvre, sans espoir et le cœur brisé, et tomba en langueur. Tous les voisins en prirent soin ; mais on ne put pas le sauver, et il mourut qu'il avait à peine atteint dix-neuf ans.

« Donald, au milieu de ses études sérieuses, avait aussi appris les choses agréables, car il jouait de la flûte comme doivent en jouer les anges dans le paradis, et faisait les poésies du monde les plus touchantes. Il plaignait et aimait tendrement sa sœur, qui le suivait comme son ombre, et l'on pense que c'est du pauvre Donald que viennent ces chansons qu'Una chante sans

cesse, et qui ne ressemblent en rien aux airs et aux chansons de notre pays.

« Una est nourrie et soignée par tous les habitants de ce village, qui l'affectionnent pour sa triste infirmité. Elle est toujours douce, gaie et fort inoffensive. Jamais on ne l'a entendue prononcer le nom de son frère depuis qu'il est mort, et elle semble n'y pas songer ; seulement, si on lui demande qui lui a appris les fragments de chansons qu'elle chante, elle ne répond que par de longs et bruyants éclats de rire, ou par des sanglots et des larmes, sans jamais donner d'autre explication. »

– Probablement, dit Lia, intéressée vivement par cette histoire un peu romanesque, probablement on pourrait en savoir davantage en l'interrogeant avec un soin particulier ?

– Oh ! milady, qui aurait l'âme assez dure pour faire souffrir ainsi la pauvre innocente ? s'exclama David. Personne dans le village n'oserait le faire, en vérité. – N'est-ce pas, Una, que l'on vous aime dans le pays ? dit le bon guide en prenant avec amitié la main de la pauvre folle

qui s'était approchée de lui pour lui donner des fleurs, comme si elle eût voulu le remercier de ce qu'il avait cherché à la protéger contre une douleur qu'on aurait voulu lui faire souffrir. Puis, au lieu de s'avancer vers Lia, ainsi qu'elle l'avait fait tout d'abord, elle détourna les yeux, et, moitié courant, moitié chantant, moitié dansant, retraversa le pont aérien et dangereux avec la même rapidité qu'elle l'avait fait en venant dans la vallée.

Au bout de quelque temps, la vie aventureuse et isolée qu'elle menait ainsi devint insupportable à l'élégante Parisienne ; et, comme pour augmenter encore ce dégoût, de mauvais temps survinrent qui la forcèrent à rester pendant de longs jours sans pouvoir sortir de la triste chaumière où elle s'était logée. Alors elle se rappela sa maison si confortable et si luxueuse, et elle en vint à regretter vivement les joies de famille dont elle était privée. Les Dubreuil eux-mêmes lui semblèrent pleins de charmes aussitôt qu'elle les vit à travers ce prisme toujours si doux des souvenirs.

Lia n'était jamais longue à prendre une résolution extrême. Habituée, dès sa plus tendre enfance, à n'obéir qu'à ses caprices, il lui semblait que toute réflexion était chose inutile ; pour elle vouloir était exécuter. Aussi ne resta-t-elle pas longtemps sous ces dispositions fâcheuses, et aussitôt qu'une éclaircie dans le ciel rendit les routes quelque peu praticables, elle rentra à Perth, et de là partit aussitôt pour la France.

Madame Balladier arriva chez elle le cœur plein d'affection pour tous ; sentiment égoïste sans doute, mais sensation qui lui semblait douce et qu'elle eût voulu voir partager. Hélas ! juste retour de sa conduite envers les siens, elle ne retrouva chez elle que la froideur et l'indifférence ; ses enfants eux-mêmes la reçurent comme une étrangère pour eux.

Pauvres petits êtres, étaient-ils coupables de ne pas revoir avec amour celle qui les avait abandonnés dès leur naissance ?

Jules Balladier parut très contrarié du retour imprévu de Lia, il chercha, d'une manière

insidieuse, à lui persuader de quitter encore Paris, qui, disait-il, devait être contraire à sa santé dans ce moment de chaleurs insupportables ; et il lui conseilla d'aller prendre quelques bains de mer, ou de partir pour retrouver aux eaux ses élégantes amies.

La jeune femme ne fut pas dupe de l'intérêt qui lui était montré, et comme, au contraire, il la confirma dans la pensée que sa présence était importune à son mari, elle voulut rester, afin d'éclaircir ce qui lui semblait cacher un secret.

Une fois sur la trace d'un mystère, tout vous semble en faire partie, et on s'attache aux moindres circonstances, espérant toujours qu'elles vous conduiront à l'éclaircir.

Madame Balladier dressa donc ses batteries en conséquence, et sembla renaître au milieu de ces préoccupations tracassières et méchantes, qui donnaient à son esprit une activité dont elle s'était fait un besoin. Elle était trop fière et trop bien élevée pour interroger les domestiques ; mais elle espéra par adresse tirer parti de la bonne foi des amis du négociant, et Marie Dubreuil lui

sembla plus propre que les autres à se prendre dans ses pièges ; aussi l'entoura-t-elle d'amitié et de prévenance, que la bonne Marie accepta comme toujours avec reconnaissance et affection, mais qui n'aboutirent qu'à de tendres épanchements et de bonnes causeries de cœur, franchement pensés par Marie, fort bien joués par Lia.

– Madame Dubreuil ne sait rien, se dit bientôt madame Balladier, qui ne voulut pas croire que son amie aurait eu la force de résister à ses séductions. – De qui donc apprendrai-je ce que je veux savoir ? – Mon mari paraît à peine un moment au dîner, et il est impossible de lui arracher une parole, tant il est préoccupé, sombre et silencieux. M. Dubreuil imite en tout son mutisme et son absence. Si je pouvais faire causer quelque commis ?... Essayons...

Alors, pour arriver à son but, sous différents prétextes elle descendit dans les bureaux ; elle avait, disait-elle, à parler au caissier ; mais celui-ci était toujours absent quand elle le demandait.

Comme elle y entrait encore pour voir s'il était

de retour, elle rencontra son mari.

– Que venez-vous faire ici, madame ? lui demanda-t-il sévèrement.

Lia resta un moment embarrassée, mais reprenant bientôt contenance, car elle ne voulait pas se laisser deviner par Jules, dont le regard scrutateur semblait chercher à lire au fond de son âme :

– Je viens, dit-elle, réclamer à votre caissier mes diamants dont j'ai besoin pour ce soir.

À ces paroles, le négociant devint affreusement pâle ; mais heureusement, comme il était placé à contrejour, sa femme ne s'en aperçut pas.

– Vos diamants, madame, sont chez le bijoutier, dit-il d'une voix brève ; ne comptant pas que vous auriez le caprice de vouloir les mettre au milieu de l'été, je les ai donnés pour les faire remonter d'une façon plus moderne.

– Voilà, monsieur, fit Lia, en accompagnant ses paroles d'un sourire légèrement moqueur, une galanterie à laquelle j'étais bien loin de

m'attendre et dont je vous serais certainement très reconnaissante, si ces diamants que Janisset a remontés l'an passé n'étaient pas admirés par tout le monde, non seulement pour la beauté des pierres, mais aussi pour l'élégance de l'orfèvrerie, ce qui, pardonnez-moi, me fait douter de vos paroles, monsieur, ajouta-t-elle en accompagnant ces mots d'une profonde révérence.

Et elle remonta chez elle.

Pour éclaircir ce qui peut paraître inexplicable dans cette petite scène d'intérieur, je dois vous dire que les diamants que possédait la femme du banquier, diamants qui provenaient tant de ses héritages de famille que de ceux du côté de son mari, étaient d'un très grand prix, et que pendant ses voyages on les enfermait dans la caisse afin de les placer en sûreté.

Jules Balladier sembla pendant le dîner plus préoccupé encore qu'à l'ordinaire. Lia qui se croyait en droit de le persécuter, car, ainsi qu'on l'a vu plus haut, elle n'avait pas été dupe de l'excuse qu'il lui avait donnée pour l'empêcher

de reprendre ses diamants, et elle croyait que c'était une petite taquinerie de son mari, dans le but de la décider plus tôt à partir, le plaisantait sur ce qu'elle appelait en riant une attention très délicate.

– Vous êtes, il faut l'avouer, un mari modèle, lui dit-elle en lui prenant la main, et c'est sans doute aussi pour me faire la surprise de quelque service d'un nouveau genre que vous me dissimulez notre argenterie depuis mon retour, car jadis nous étions servis en vaisselle plate, et je m'aperçois que maintenant notre table est couverte d'une élégante porcelaine. A-t-on adopté une mode nouvelle depuis mon absence, et en est-il du dîner comme de la toilette, où celle d'hiver est différente de celle d'été ?

Un grand cri que poussa madame Dubreuil, qui se renversa pâle et tremblante sur le dossier de sa chaise, vint interrompre cette conversation.

– Mon Dieu ! qu'avez-vous, Marie ? demanda Lia avec surprise.

– Oh ! rien... rien... répondit la jeune femme, qui sortit de la salle à manger, soutenue par son

mari et Jules Balladier, tous deux aussi pâles et aussi tremblants qu'elle.

– Eh bien, cela se complique, dit Lia en rentrant dans son appartement ; ils sont tous du complot, complot que je saurai, et que je déjouerai, puisqu'on m'a éloignée comme ennemie. À nous deux, M. Balladier. Vous verrez, mais trop tard, que mon alliance n'est point à dédaigner.

Le soir de ce jour, ainsi qu'elle l'avait dit en demandant comme prétexte ses diamants, Lia devait aller dans le monde, elle s'y rendit effectivement. La soirée était brillante, et, comme toujours, notre héroïne se vit adulée par les compliments et les hommages. Un monsieur d'un aspect grave et sérieux, à l'air distingué, aux manières nobles, élégamment vêtu d'un habit Humann, mais ne portant ni rubans ni décorations, s'était approché d'elle du moment où elle avait été annoncée dans le salon, et semblait au premier rang de ses attentifs.

– Qui est ce personnage ? demanda-t-elle en se penchant vers l'oreille de sa voisine.

– Un millionnaire, ma chère petite, répondit celle-ci avec un sourire, c'est le Rothschild de la Hollande, et il vient à Paris pour faire sans doute quelque importante opération, car ce célèbre banquier ne se dérange jamais pour autre chose.

– Ah ! fit Lia, et elle se mit à minauder coquettement avec le Crésus des Pays-Bas.

Celui-ci profita des dispositions favorables où madame Balladier semblait être pour lui, afin d'entamer une conversation longue et suivie avec elle. Si Lia eût été moins favorablement prévenue sur elle-même, elle se serait aperçu que le banquier, qui cachait sous une apparence de bonhomie un esprit fin et rusé, l'interrogeait plus qu'il ne la courtisait ; mais la vanité nous rend aveugle ; et elle donna complètement dans le piège.

Elle lui raconta ses voyages, ses plaisirs, et aussi ses ennuis, et comme il excitait sa verve moqueuse, elle se laissa entraîner à plaisanter avec lui sur le mystère qu'elle sentait régner chez elle, et sur les petits épisodes d'intérieur qui avaient rendu si intéressante la journée qui venait

de s'écouler.

L'étranger riait et applaudissait tout à la fois.

– Que vous êtes spirituelle et charmante, madame ! laissait-il échapper souvent à demi-voix ; que de grâces, que d'attraits !... oh ! le vilain mari de ne pas reconnaître tant de mérite...

Et en entendant ces paroles flatteuses, qui semblaient plutôt arrachées que dites volontairement, comme un cheval qui sent les éperons lui chatouiller doucement les flancs, la méchante Lia redoublait de bons mots, de verve et de gaieté sur la galanterie étrange de son mari.

L'heure de partir vint enfin.

– Madame, lui dit alors gravement le banquier en la saluant profondément, c'est ma bonne étoile qui m'a fait vous rencontrer, je lui serai toujours reconnaissant du service qu'elle m'a rendu.

– Voilà un singulier compliment que me fait ce milord du coffre-fort, se dit la jeune femme en haussant légèrement les épaules, et elle remonta dans sa voiture.

Pendant quelques instants elle chercha à

comprendre cette phrase qui lui semblait une énigme. Mais sa préoccupation ne dura que peu de temps, et à son arrivée chez elle elle n'y pensait déjà plus.

Le lendemain de ce jour si fertile en événements, la matinée s'écoula sans que madame Balladier aperçût ni son mari ni M. Dubreuil, qui faisait maintenant complètement partie de la famille, car pendant le voyage qu'elle avait fait en Écosse, le ménage s'était installé dans l'hôtel du négociant, dont M. Dubreuil était devenu l'associé, et la bonne Marie remplaçant la mère légère et indifférente, élevait, avec les siens, les enfants de Lia.

– Vous êtes leur gouvernante, Marie, lui disait madame Balladier avec un petit sourire narquois, – mais sa conscience et l'amour de ces pauvres innocents pour madame Dubreuil ne lui faisaient que trop sentir que Marie seule était leur mère.

La matinée donc qui suivit celle dont nous venons de parler, sans s'inquiéter de l'absence de son mari et de l'isolement dans lequel chacun l'avait laissée, Lia, reprenant ses habitudes

élégantes, après une longue et minutieuse toilette, était partie dans sa voiture pour faire une promenade au bois ; elle revint tard chez elle. À son retour, quand elle entra dans sa chambre, elle y trouva son mari qui l'y attendait. Celui-ci se promenait de long en large, avec toutes les marques d'une violente colère longtemps contenue. Quand il aperçut sa femme, il s'élança vers elle, les lèvres pâles, les yeux lançant des éclairs, et la saisissant par le bras :

– À genoux... s'écria-t-il, à genoux... et joignant le geste à la parole, – il la précipite à terre devant lui.

On a beau fermer les yeux, on sent toujours au vertige qui vous prend le voisinage de l'abîme. Aussi, sans demander de quoi elle était coupable, pressentant une faute cruelle, et une punition terrible :

– Grâce... grâce... pitié... laissa-t-elle échapper de ses lèvres glacées par la terreur, et cachant sa tête entre ses mains, elle éclata en sanglots.

– Pas de grâce pour l'épouse méchante... pas de pitié pour la mauvaise mère, ni grâce ni pitié

pour celle qui plonge sa famille dans la misère et le déshonneur... malédiction sur elle... malédiction... s'exclama le banquier en s'éloignant d'elle avec horreur.

À ces paroles, Lia bondit comme une lionne blessée, et s'approchant de son mari elle lui prit la main, le regarda fixement :

– Vous mentez, Jules... lui dit-elle d'une voix brève et saccadée, – mais dites-moi donc que vous mentez...

– Votre conscience vous répond pour moi, madame, dit M. Balladier, qui semblait reprendre quelque pouvoir sur lui.

Lia le regardait avec des yeux hagards, elle semblait comme frappée de la foudre.

– Voulez-vous mieux comprendre, madame ? continua-t-il, – voulez-vous connaître toute la portée de votre crime ? Écoutez-moi.

– Le banquier hollandais, avec lequel vous avez causé hier au soir, était un ancien correspondant de mon père ; il venait à Paris pour conclure avec moi une affaire qui seule pouvait

me sauver du naufrage où je me trouve entraîné, non par ma faute, mais par des malheurs successifs. Pour faire honneur à ma signature, depuis six mois je ne vis que de privations et de sacrifices. Vos diamants, notre argenterie, toutes les choses de luxe ont été vendues ; et grâce à une conduite intacte et une gestion sévère, mon honneur était sauvé. Aujourd'hui notre association devait se conclure ; mais les propos légers et méchants que vous avez tenus hier sur moi, les plaisanteries que vous avez faites sur la disparition de l'argenterie et des diamants, tout cela a fait croire à l'honnête Hollandais que j'étais un homme sans probité et sans mœurs. Et il est parti ce matin pour Amsterdam, en m'écrivant que toute affaire était rompue entre nous... Aujourd'hui est un jour de paiement ; il devait me remettre cent mille francs, – j'y comptais, – ils me manquent. – Je suis un homme déshonoré et perdu, et vos enfants sont ruinés et déshonorés.

– Voilà votre crime, madame ; voulez-vous connaître votre punition ? Écoutez-moi et voyez que Dieu est juste. Vous vous êtes cru riche et

vous ne l'étiez pas, votre père avait compromis sa fortune ; et à sa mort, pour sauver l'honneur de son nom, j'ai donné à ses créanciers plus que je n'ai reçu de lui. Trop délicat pour vous faire connaître les fautes de votre père, je vous ai laissé disposer de ma fortune comme si elle était la vôtre. Aujourd'hui, madame, je n'ai pas même un morceau de pain à partager avec vous. Je pars, laissant tout ce qui m'appartient à ceux auxquels je dois. Je vais travailler pour élever mes enfants et pour pouvoir un jour laver mon nom de l'opprobre qui va le couvrir.

– Oh ! laissez-moi vous suivre et partager votre sort, s'écria Lia en se traînant aux genoux de son mari.

– Non, madame, non, vous ne nous suivrez pas. Je ne veux pas donner à mes enfants une mauvaise mère, je ne veux pas vivre avec une méchante femme ; – et en prononçant ces mots il s'élança vers la porte. Lia voulut le suivre, mais elle entendit qu'il l'enfermait à double tour derrière lui. Elle se précipita alors à la fenêtre et l'ouvrit avec vivacité.

Une chaise de poste tout attelée et prête à partir attendait devant les marches du perron, ses enfants et la famille Dubreuil y étaient déjà placés ; M. Balladier y monta rapidement ; alors le postillon fouetta ses chevaux, la voiture s'élança, les vitres tremblèrent, et les voyageurs s'éloignèrent sans jeter un regard de pitié ni d'adieu sur celle qu'ils abandonnaient ainsi.

– Ah ! malheureuse... malheureuse... s'écria Lia, et elle tomba évanouie sur le plancher.

Épilogue.

Cinq ans après.

Presque aux portes d'Anvers, l'Escaut forme une île charmante toute entourée d'ormeaux et de peupliers.

La position de cette île est des plus heureuses. Dominée au nord par une colline, elle fait face à une immense prairie qui s'étend vers le sud aussi loin que l'œil peut la suivre. À droite, le fleuve s'élance comme une flèche et va se perdre dans d'innombrables détours pour revenir doucement sur lui-même, jetant çà et là sur ses rives l'écume de ses flots argentés. À gauche, de petits îlots peuplés d'arbustes de toutes espèces, semblent glisser à la surface de ses eaux comme des nids d'oiseaux abandonnés. Le clapotement continuel et cadencé des flots qui se mêle au bruit éloigné des moulins, parsemés le long du rivage, forme

une musique monotone, mais non sans charme, qui jette l'âme dans une indéfinissable mélancolie.

Quelques frais cottages et plusieurs chaumières forment toute la puissance de ce petit Éden.

Un jour, dans une de ces dernières habitations, une femme vint demander l'hospitalité pour quelques jours. La mère Cathey, châtelaine de cette humble demeure, accueillit l'étrangère avec toute la cordialité qui remplissait son cœur.

– Vous serez ici chez vous, madame, tant qu'il vous plaira d'y rester, avait-elle dit, en accompagnant ces paroles d'une profonde révérence, et l'étrangère avait alors immédiatement fixé un arrangement avec elle pour pouvoir rester trois mois dans la chaumière de l'excellente femme, et non quelques jours, ainsi qu'elle l'avait dit d'abord.

Rien n'y était brillant ni même confortable. Mais la nouvelle venue paraissait bien peu difficile ! d'ailleurs la mère Cathey suppléait par la plus grande propreté au luxe de la richesse,

aussi furent-elles toutes deux parfaitement d'accord.

D'où venait cette femme ? – Sa bonne hôtesse ne s'en inquiétait guère. Elle se faisait appeler madame Jules ; elle était bienveillante, douce et affectueuse, n'était-ce pas autant qu'il lui en fallait savoir pour l'aimer et la soigner comme sa fille ? – D'ailleurs, tout dans l'étrangère inspirait le plus tendre intérêt ; à voir sa figure pâle et amaigrie, ses yeux caves, ses cheveux blanchis avant l'âge, et l'expression de tristesse répandue sur sa physionomie, on devinait qu'elle avait beaucoup souffert. Il y avait aussi en elle quelque chose de douloureusement grave et mélancolique qui inspirait de l'intérêt à la première vue. La pauvre femme venait sans doute chercher dans la retraite et la contemplation un repos qu'elle n'avait pu trouver au milieu des inquiétudes et des déceptions du monde.

L'emploi de sa journée eut semblé bien étrange à un observateur attentif. Elle se levait avec le soleil, descendait une allée verte et touffue, au bout de laquelle s'élevait une jolie

petite maisonnette dont les branches de vignes, de clématites et de roses grimpantes tapissaient les murs d'un riche bouquet de fleurs et de fruits. À mi-chemin elle s'asseyait au pied d'un arbre, et ses regards voilés de larmes se portaient sur la maisonnette qui semblait lui sourire dans le lointain ; mais aussitôt que la vie semblait renaître chez les hôtes de la petite maison si coquette et si jolie, quand elle voyait enfin une persienne s'entrouvrir, l'étrangère poussait un douloureux soupir, puis s'éloignait rapidement. Elle rentrait chez la mère Cathey, prenait une légère nourriture, et aussitôt s'enfermait jusqu'au soir dans l'humble chambre qu'elle occupait. Elle redescendait alors partager le modeste repas de sa bonne hôtesse, puis à cette heure douteuse de la journée qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit, elle retournait s'asseoir en face de la petite maisonnette ; et là, immobile, aspirant toutes les émanations du soir, et prêtant l'oreille aux mystérieux échos de la solitude, interrompus quelquefois par les chansons lointaines des pâtres, dont les notes mélancoliques, répercutées par l'écho, allaient mourir dans la campagne,

comme les soupirs du vent parmi les feuilles, elle se laissait sans doute emporter par ses tristes souvenirs, car elle versait de cruelles larmes, et souvent la nuit était fort avancée quand elle retournait pour chercher un repos qui la fuyait sans doute.

– Eh bien, Lina, vois-tu toujours la pauvre femme qui t'intéresse si fort ? demandait à une charmante jeune fille placée devant une persienne fermée, et qui cherchait à glisser son regard curieux à travers les planchettes serrées, une autre jolie jeune personne, paresseusement couchée dans un petit lit blanc.

– Oui, elle est là encore, mais je peux à peine la distinguer, répondit Lina avec un petit mouvement d'impatience. A-t-on jamais vu ! elle s'enfuit comme le vent quand on veut la regarder.

– Elle est peut-être très laide, observa la jolie paresseuse.

– Non, Marguerite, non, elle n'est pas laide, je t'assure ! au contraire, autant que j'ai pu la voir d'aussi loin, elle a une figure intéressante qui plaît et attache.

– Ah ! te voilà bien avec ton enthousiasme ! tu t'exaltes toujours pour ce que tu ne comprends pas. Cette femme n'est peut-être, après tout, qu'une intrigante qui veut s'introduire chez nous.

– Fi ! Marguerite, fi ! c'est d'un mauvais cœur ce que tu dis là, s'écria Lina en fermant la fenêtre avec un mouvement d'humeur. Le malheur est toujours respectable, il ne faut pas le calomnier, et la pauvre femme me semble bien malheureuse !

– Malheureuse, c'est possible, répliqua Marguerite, blessée de l'observation que lui avait faite Lina. Mais, en attendant, je veux tout dire à ma mère, afin qu'elle prenne des informations et qu'elle la fasse éloigner si elle est dangereuse.

Cette petite scène, qui se passait dans la maisonnette que l'inconnue contemplait avec tant d'amour et de regrets, fut interrompue par la présence d'une dame qui entrait dans la chambre.

Sans être jeune elle paraissait encore belle, ses blonds cheveux tombaient en boucles soyeuses sur sa figure calme et pure, et tout en elle inspirait la vénération et le respect.

– Eh bien, mes enfants, qu'avez-vous à discuter ainsi ? demanda-t-elle en déposant sur le front des deux jeunes filles un baiser maternel.

Marguerite expliqua à sa mère tout ce qui venait de se passer entre elles.

– J'avais vu comme vous la pauvre femme, mes enfants, répliqua celle-ci, j'ai fait prendre des informations sur elle, on n'a pu rien me dire, si ce n'est qu'elle semble malade et malheureuse ; elle demeure dans l'île, et sans doute notre maison lui rappelle un doux souvenir de son pays. Voilà ce qui l'attire auprès de nous. Respectez toujours, ô mes enfants, la souffrance et le malheur !

La charmante et vertueuse femme qui parlait ainsi n'était autre que Marie Dubreuil ; et, des deux jeunes filles, une seule, Marguerite, était véritablement à elle, mais toutes deux lui appartenaient devant Dieu.

Un jour, la pauvre femme de la chaumière ne vint plus à sa place accoutumée. Nos jeunes filles s'en étonnèrent d'abord, puis s'en inquiétèrent ensuite ; mais avec toute l'étourderie de leur âge

elles l'oublièrent bientôt totalement.

Après l'explication cruelle qui avait eu lieu entre Jules Balladier et sa femme, celui-ci, nous l'avons vu, s'était aussitôt éloigné de Paris, il était venu se fixer en Belgique avec la famille Dubreuil. Là, les deux amis avaient su par leur courage et leur travail se créer une position nouvelle, toutes leurs dettes étaient payées, leurs noms réhabilités, et au moment où nous reprenons notre récit, le bonheur venait sourire à leurs efforts, car l'honorable banquier hollandais, cause de leur désastre, ayant été à même de mieux connaître ces hommes honnêtes et laborieux, avait offert de reprendre avec eux les rapports d'affaires si cruellement interrompus par les mauvais propos de Lia, et il venait de fonder pour eux une maison de banque fort importante.

Durant toute la semaine Marie habitait la petite villa, seule avec les deux jeunes filles, car Jules Balladier et son ami Dubreuil étaient obligés de rester à Anvers, où d'ailleurs leurs fils étaient élevés ; mais le dimanche était un jour de fête pour cette respectable famille, les banquiers

et les collégiens profitaient de leurs vacances pour aller rejoindre dans la villa de l'île, celles qui les attendaient avec tant d'impatience.

Un jour, c'était un dimanche, comme Jules Balladier venait d'entrer dans sa maison, un domestique le prévint qu'un ecclésiastique demandait à lui parler.

– À moi ?... fit le banquier tout surpris.

– Oui, monsieur, répondit le valet ; et même il attend depuis une heure que monsieur soit de retour.

– Priez-le vite d'entrer, dit Jules Balladier en s'avançant respectueusement pour recevoir celui qui lui était annoncé.

– Monsieur, dit, après avoir salué, le vénérable prêtre, je suis envoyé vers vous pour une mission de paix ; une malheureuse femme se meurt, et elle demande auprès de son lit de mort l'époux qu'elle a offensé et les enfants qu'elle a abandonnés.

– Monsieur... Dieu est juste... fit le banquier en reculant d'un pas, comme pour faire

comprendre son refus.

– Il est bien plus miséricordieux encore, interrompit vivement le saint homme, celui qui, sur la croix, pardonnait à ses bourreaux. Votre femme est coupable, sans doute, mais elle a été bien cruellement punie !... Avez-vous d'ailleurs le droit de priver vos enfants de la dernière bénédiction de leur mère ?

À ces paroles, le banquier laissa tomber sa tête sur sa poitrine, puis au bout de quelques instants, l'ayant relevée et voyant humblement devant lui, dans l'attitude de la prière et de l'attente, le vénérable vieillard : – Je vous suis, monsieur, lui dit-il ; j'obéis au devoir que vous me tracez.

Il appela alors ses enfants ; la famille Dubreuil se joignit à eux, et tous accompagnèrent le prêtre dans l'humble demeure où se mourait cette femme, jadis si belle et si brillante.

À la vue de ses enfants et de ses amis, Lia leva les yeux au ciel.

– Merci, mon Dieu, s'écria-t-elle en baisant respectueusement le crucifix qu'elle tenait dans

ses mains tremblantes. – Et merci à vous, mon père, fit-elle encore en jetant sur le prêtre un regard de tendre reconnaissance.

Tous s'étaient agenouillés autour de ce lit funèbre.

– Mes enfants, dit-elle, j'ai voulu vous voir pour vous bénir, et pour vous montrer le triste exemple de mon malheur, entraîné par mes fautes. J'étais belle, riche, heureuse et pure. Tout cela a été perdu par un fatal défaut qui s'était glissé dans mon cœur. C'est la méchanceté !... qui engendre l'envie et détruit tous les sentiments de l'âme, la méchanceté qui m'a rendue épouse ingrate, amie perverse, mère dénaturée. Ô mes enfants ! gardez la bonté du cœur ; de là viennent tous les biens du monde, toutes les bénédictions de Dieu. Toi, mon fils, prends exemple sur ton père, admire et imite ses nobles et vertueuses qualités. Et toi, ma fille, fuis la route qu'a prise ta coupable mère. Le bonheur est dans l'estime de son mari, dans l'amour de ses enfants. Quand on en est privée, tu le vois, on meurt de désespoir... et vous, Jules... Marie... oh ! pardon... pardon...

Soyez bénis.

Les témoins de cette scène déchirante cachaient leur tête dans leurs mains pour dissimuler les sanglots qui, malgré eux, s'échappaient de leur poitrine... tout à coup la mourante se tut, et un gémissement s'échappa de ses lèvres. Tous se précipitèrent vers elle. Hélas ! il était trop tard. Son âme venait de s'envoler vers Dieu.

Le travail et la paresse.

Légende.

On montre encore dans la bonne cité de Magdebourg une petite maison de bois où mourut dans la sainteté et le bonheur un artiste qui fit une grande faute, mais qui sut se repentir et prier.

Fritz Walkein était un pauvre orphelin, mais son intelligence lui ayant attiré la protection des autorités de la ville, on développa son esprit, et on lui donna d'aussi grands talents que s'il eût été le fils d'un riche seigneur : il savait peindre, peu de clercs étaient plus habiles aux travaux de manuscrits, nul musicien ne tenait mieux un violon ; ses heures passaient toutes occupées et sérieuses, mais, hélas ! aucune d'elles n'entraînait à sa suite ni richesses ni honneurs.

Lorsque Fritz avait *pourtraict* une belle image de saint, un gros marchand lui donnait à peine quelques écus en échange du tableau qu'il mettait au-dessus de sa porte, à la merci de la pluie et du

vent.

Quand Fritz avait copié soigneusement un Psautier, un livre d'Heures ou un Missel, on lui jetait avec dédain un faible salaire, et, pourtant, quel amour il apportait à colorier ses lettres, à les enjoliver d'ingénieuses figures, à combiner harmonieusement l'or, l'azur et le vermillon !

Et enfin, quand appuyé sur sa fenêtre, le corps à demi penché vers la rue, il jouait sur son violon les airs de l'Église ou les vieux chants de la patrie, les bons bourgeois, les étudiants, les nobles seigneurs sur leurs montures, les femmes sous leurs voiles, s'arrêtaient muets et en extase. Mais le chant fini, chacun retournait à ses travaux ou à ses plaisirs, et la musique suave envolée vers le ciel, Fritz retombait se briser sur la terre, où il retrouvait la misère et la faim, hideux fantômes qui l'étreignaient sous leur main de fer et l'entraînaient lentement vers la tombe.

Le pauvre Fritz luttait par son travail, mais n'arrivait à rien, quoi qu'il fit.

Un jour, c'était le saint jour de Pâques, comme l'infortuné se lamentait sur sa triste destinée, il

laissa s'échapper de ses lèvres tremblantes les paroles suivantes :

– Poésie, peinture, musique, filles de Dieu, vos œuvres bénies ne sont stériles que pour vous ; il semble que vous deviez porter la peine de votre supériorité. L'étoile qui surmonte et éclaire votre front sacré est comme un signe de réprobation. La jalousie au regard fauve, la haine au pied sûr, vous poursuivent sans relâche ; en quelque lieu que vous fuyiez, vous êtes certaines de rencontrer des détracteurs, des ennemis. Le monde vous crie : Qu'avez-vous besoin de mon assistance ? Demandez sa manne au ciel, puisque vous êtes les filles de Dieu !

Et en achevant ces mots, Fritz laissa tristement tomber sa tête sur une de ses mains appuyées contre la fenêtre. Et comme c'était le saint jour de Pâques, on voyait dans les rues cheminer les confréries avec leurs bannières brodées d'or et d'argent, les chevaliers couverts de riches armures, suivis de leurs pages et écuyers, les chasseurs passer, le faucon sur le poing, les baladins annoncer les mystères, les balcons de

pierre découpée étaient chargés de rieuses jeunes filles portant des fleurs dans les mains et la joie dans les yeux. Partout au dehors le plaisir chantait de sa voix la plus entraînante, tandis que dans l'humble maisonnette du pauvre Fritz, le désespoir et la souffrance restaient seuls, comme les hôtes habituels du triste logis.

En voyant toutes, ces choses qui passaient sous ses yeux, l'envie aux doigts crochus envahit le cœur du pauvre musicien.

– Que vous ai-je fait, Dieu cruel et injuste, pour que vous ne répandiez sur moi que la misère et la douleur ? s'écria-t-il en levant vers le ciel un regard désespéré.

Au même instant, le chien de Fritz laissa échapper un long gémissement et courut se cacher sous le grabat de son maître, et la porte s'ouvrant brusquement donna passage à un homme, enveloppé d'un grand manteau rouge ; une plume de même couleur voltige sur son chapeau. Son air est familier, sa bouche sarcastique est couverte d'une moustache couleur de feu, relevée aux deux coins. À sa vue, l'artiste

n’a que la force de retomber sur son tabouret en s’écriant :

– Que me veux-tu, Satanas ?

– Ah ! tu m’as reconnu, l’ami, et tu ne me chasses pas ? Allons, c’est d’un brave Allemand, et je veux te servir. Voyons, que désires-tu ?

Fritz laissa échapper malgré lui un regard de convoitise.

– Parle, parle, mon garçon, reprit vivement Satan, je suis bon diable, et je ne veux que ton bien. Tu désires de l’or ? Eh ! parbleu ! n’est-ce pas le vœu de tous les pauvres habitants de la terre ? Le pouvoir, les honneurs, les talents, les vertus, tout s’achète avec la richesse ; il est donc absurde de demander autre chose qu’elle. – C’est alors la fortune que tu veux ? Eh bien, tu l’auras ; mais il me faut un échange de procédés. – Que me donneras-tu ?

– Tais-toi, tentateur, je ne désire que faire mon salut.

– Eh ! mon agneau, tu le feras ton salut, interrompit Satan avec un violent éclat de rire ;

est-ce que tu crois que je songe à te demander ton âme ? Pauvre sot, tu ne sais donc pas que j'en ai tant pour rien, que je n'en achète plus ; seulement, il m'a passé une fantaisie par la tête. Je veux détruire le travail ; tu peux m'aider en donnant l'exemple. Tu seras riche et puissant, à condition que tu t'abstiendras complètement de toute occupation. – Le marché te va-t-il ?

– Oui, balbutia Fritz.

– Eh bien, griffonne-moi au bas de ce papier.

Le pacte est signé ; aussitôt Satan tire son épée, décrit un cercle de feu au-dessus de sa tête ; alors les murailles se meuvent, elles reculent, le plafond s'élève et remonte vers le ciel, la lampe de fer noircie et huileuse fait place à de superbes candélabres de bronze enrichis d'or ; cette porte étroite et basse qui avait eu peine à laisser passer le démon, s'ouvre en deux battants de chêne admirablement sculptés ; partout les murs se couvrent de riches tapisseries à dessins variés. Les miroirs de Venise entourés de filigrane d'argent glissent le long des parois, brillants comme l'eau des cascatelles ; dans la perspective

s'étend une galerie de marbre et de porphyre.

Fritz, séduit et charmé, parcourt, pour admirer toutes ces magnificences, sa splendide et nouvelle demeure. Il croit à un rêve fantastique, et touche avec avidité tous les objets qui se trouvent sous sa main, comme s'il voulait les retenir dans la crainte qu'ils ne s'évaporent ainsi qu'un léger songe. Lui-même a subi la transformation nouvelle ; un pourpoint de soie dessine sa taille souple et élégante ; le bout d'une longue plume flottante qui orne sa toque de velours se joue au milieu des boucles de ses blonds cheveux soyeux et parfumés. Une chaîne d'or à plusieurs rangs lui tombe sur la poitrine ; des diamants sont semés avec profusion sur la poignée de son épée, sur l'agrafe de son manteau, jusque sur ses souliers de satin.

En se voyant aussi beau, Fritz se sourit à lui-même. Aussitôt un chœur de musiciens se fait entendre le long de la galerie, chantant : « Honneur ! honneur au seigneur duc de Walkein ! Honneur à sa magnifique Excellence ! Que son sourire a de charmes ! Qu'il est doux de

se prosterner devant lui ! »

– Tu le vois, dit Satanas, l'or produit déjà son effet. Tu es riche, donc tu es beau, tu es noble, tu es parfait. Jouis de ton bonheur ; mais surtout sois fidèle à nos conventions.

Après avoir prononcé ces paroles, le démon disparut.

Voilà donc Fritz livré à lui-même ; alors il pense aux moyens d'employer largement son immense fortune. Il donne des bals, des fêtes brillantes, des chasses à courre dans les bois ; et partout, dans les chasses, dans les fêtes, dans les bals, il est le plus adroit, le plus recherché, le plus beau. Tout s'incline et tremble devant lui ; court-il à cheval ? ses vassaux se prosternent sur son passage ; des fanfares l'accueillent à son retour ; les bannières sont agitées sur sa tête. Chasse-t-il ? des meutes ardentes se précipitent à sa voix ; le cor éveille le cerf dans les forêts. Se livre-t-il au plaisir de la danse ? toutes les folles conviées cherchent par leur plus doux sourire à l'avoir pour chevalier. Satan lui a bien tenu parole !

Cependant tout fatigue, surtout le plaisir, et, au

milieu de ses richesses, Fritz commence à regretter le temps si bien rempli de sa misère :

– Que mes heures s'écoulent lentement dans ces palais de marbre et de porphyre, se disait-il, tandis qu'elles s'envolaient avec la rapidité de l'éclair quand elles étaient charmées par les arts.

Pour chercher à sortir de cette langueur terrible, Fritz veut répandre des bienfaits autour de lui ; mais les biens que lui a donnés l'esprit du mal sont funestes à ceux avec qui il veut les partager. – Que faire alors ? – Que devenir ? – L'ennui, l'insupportable ennui pèse sur lui de tout son poids. Il va, vient, s'agite sans but. Ses mains inoccupées ont la fièvre. C'est d'abord tout bas qu'il a appelé le travail ; mais enfin il s'arrête, murmure et maudit les bienfaits si chèrement payés. Il pleure dans sa pourpre ; il n'a plus faim auprès de ses festins de roi ; le sommeil, son ami fidèle dans la misère, a fui sa couche dorée. Sa conscience lui fait de douloureux reproches sur son crime.

Un matin, Fritz se lève brusquement ; il y a dans son esprit une ferme détermination ; il laisse

loin de lui ses riches vêtements, et saisissant avec transport ses pinceaux depuis si longtemps abandonnés, il trace sur une feuille de vélin la figure céleste de la sainte Mère des Anges. À mesure que les traits se forment sous ses doigts, les magnificences qui l'entourent disparaissent, les tentures, les glaces, les bronzes, se dissipent en vapeur. Fritz promène alors les yeux autour de lui ; il est dans sa pauvre maison de bois. L'escabeau, la table brisée, les mauvais rideaux de serge, le triste grabat, l'écritoire de plomb, rien n'y manque. Et au fond de la pièce, car la sainte image paraît le faire cruellement souffrir, Satanas contemplait l'artiste d'un air de colère et de pitié.

– Triple sot ! dit-il enfin, tu veux vainement m'échapper ; jette loin de toi cette peinture, je te pardonnerai ta désobéissance, et tu rentreras dans tes richesses. Pourrais-tu vivre maintenant sans elles ?

– Esprit du mal, retire-toi, s'écria Fritz, je t'ai reconnu à l'épreuve ; tu as cru que la jouissance corporelle me suffirait, et que mon âme resterait

captive et silencieuse dans une maison dorée. Le prix que tu as mis à la richesse me la rend insupportable. Mieux vaut la faim et la misère que l'ennui desséchant d'une lourde oisiveté. Je ne te dois plus rien, pars. Je souffrirai encore si telle est ma destinée ; mais que la sainte volonté de Dieu soit faite.

– Tais-toi... tais-toi... hurla Satan en écumant de rage ; d'ailleurs tes discours ne te sauveront pas. Tu m'appartiens... tu es maudit...

– Tu es sauvé... fit entendre une voix plus douce que celle des anges. Et au même instant Satan disparut dans la terre en poussant un grand cri. Alors Fritz vit son humble logis éclairé d'une clarté céleste, et la divine Marie, se détachant du parchemin où Fritz venait de la peindre, parut tout à coup devant lui. L'artiste se précipita la face contre terre en se frappant la poitrine de repentir.

– Tu es pardonné, Fritz, dit la Vierge, parce que tes remords sont sincères et que l'amour du travail l'a emporté dans ton cœur sur l'orgueil et

le désir de l'or et des honneurs. Le travail est toujours béni par Dieu. Tu le seras aussi, mon fils, toi qui lui as tant sacrifié.

Puis la sainte vision disparut, et une odeur suave et divine qu'elle laissa après elle, vint convaincre le pauvre Fritz que ce n'était point une illusion de son esprit.

La preuve en devint du reste bientôt plus sensible, car à dater de ce jour tout lui réussit ; la misère s'éloigna de sa maison, et une charmante femme et de jolis enfants vinrent mettre le comble à son bonheur.